BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIV
NAPOLI

L.II
46—55.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE.

TOME I.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste,

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

B. R
NAPOLIS

A GENEVE,
ET A PARIS.
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des Auguſtins, Nº 25.

M. DCC. LXXXIX.

BIBLIOTECA MUNICIPALE

PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

TOUS les bons eſprits ſont d'accord depuis long-tems ſur le mérite des ESSAIS de *Montagne*. 1 Je ne prétends ni en faire l'éloge dans les formes, ni entrer dans la diſcuſſion des Critiques qu'on en a faites. Je ne pourrois rien dire de nouveau ſur le premier article : & je ſuis perſuadé que ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application, ſeront aiſément convaincus du peu de ſolidité de la plûpart de ces critiques.

Une choſe ſur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques réfle-

1 *L'Eſprit de Montagne ſera admiré pendant qu'il y aura des connoiſſeurs*, dit M. BAYLE dans ſon Dictionnaire, à l'article ERMITE, Rem. b Num. V. p. 1106. 3e édit. 1720.

xions avant que de montrer les avantages de cette Edition ſur toutes celles qui ont paru juſqu'ici, c'eſt cette noble candeur qu'on obſerve dans tout l'ouvrage, & qui ne ſe dément jamais.

On a fort blâmé Montagne de ce qu'il s'eſt fait lui-même le ſujet de ſon Livre. Cette objection a été rebattue mille fois; & je l'ai entendue répéter fort ſouvent dans des compagnies où il m'étoit aiſé de voir que ceux qui la faiſoient, n'étoient pas fort inſtruits de la maniere dont Montagne s'eſt dépeint dans ſon Livre. Il l'a fait avec tant de ſincérité, qu'il y a tout ſujet de croire, que c'eſt moins par vanité que pour inſtruire, qu'il s'eſt engagé dans une carriere ſi épineuſe. Il eſt certain du moins que ce portrait eſt comme un miroir fidele où tous les hommes pourront ſe reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans

le deſſein de ſe voir tels qu'ils ſont effectivement. On a beau faire : dans ce monde, il faut ou s'étudier ſérieuſement ſoi-même, ou vivre au haſard, expoſé ſans ceſſe à être le joüet des autres hommes & de ſes propres foibleſſes, toujours dans l'inquiétude & dans le déſordre, toujours à ſe plaindre de maux dont on ignorera la cauſe, & le véritable remede. *Si le monde*, dit fort bien Montagne [a] à cette occaſion, *ſe plaint dequoi je parle trop de moi, je me plains dequoi il ne penſe pas ſeulement à ſoy.* Qu'on eſſaie d'imiter la liberté qu'il a priſe de ſe peindre ſans déguiſement, & l'on verra bientôt que l'entrepriſe n'eſt pas tant blâmable que difficile à exécuter.

La plûpart des hommes ſont ſi aveuglés par une fauſſe complaiſance pour eux-mêmes, & par une mauvaiſe honte, que, bien-loin de pouvoir ſe dévoiler au Public avec

a Tom. VII. L. III. ch. ij.

cette aimable ſincérité qui paroît dans Montagne, ils n'ont pas même le courage de fouiller dans les replis de leurs cœurs pour ſe découvrir ſecrettement à eux-mêmes leurs foibleſſes, leurs légeretés, & les véritables motifs de leurs actions. C'eſt-là ſans doute la raiſon pourquoi, de tant d'Ecrivains qui ont paru depuis Montagne, & dont la plûpart n'ont été que de fades imitateurs, (car c'eſt l'engeance qui a toujours abondé le plus dans la Rèpublique des Lettres) il ne s'en eſt trouvé aucun qui ait entrepris de marcher ſur ſes traces.

La choſe eſt ſi remarquable, que le feu 3 DUC DE BUCKINGHAM, fameux par un diſcernement exquis, & un jugement qu'on n'a jamais ſoupçonné d'avoir été offuſqué par une vaine complaiſance pour des préjugés mal fondés, en a pris occaſion de faire l'éloge de Montagne.

3 *Marquis de Normanby*, &c.

Après avoir parlé de CICERON & du Chancelier BACON, comme de deux excellens génies, dont la conduite n'eut gueres de rapport avec la ſageſſe qui brille dans leurs Ecrits, il dit que ces deux célebres Ecrivains auroient rendu beaucoup plus de ſervice au Public s'ils euſſent voulu lui expoſer naïvement & en détail les véritables cauſes de cette contrariété. *Mais*, 4, ajoute-t-il, *nous ne devons point attendre ce degré de ſincerité de la part d'aucun Ecrivain, excepté l'incomparable* Montagne, *qui apparemment ſera toujours le ſeul de ſon eſpece. Je ſais bien*, continue le Duc de Buckingham, *qu'on accuſe Montagne de vanité, mais ſans raiſon, à mon avis. ----- Et s'il eſt vrai qu'il n'en ait pas été tout-à-fait exempt, jamais perſonne n'a ſi bien*

4 But we muſt never expect ſo much ſincerity in any Writer except the incomparable *Montagne*, who is like to ſtand alone to all Poſterity. *Eſſay on Authors* p. 266. Vol. II. of THE WORKS of JOHN SHEFFIELD, -- Duke of Buckingham.

ſu le déguiſer : car toute ſa vanité s'étant bornée à lui faire publier auſſi librement ſes foibleſſes & ſes défauts, que ſes bonnes qualités, c'eſt une vanité d'un genre tout particulier, & qui peut-être mériteroit un autre nom.

Montagne ne parle pas avec moins de candeur de ſon Livre que de lui-même.

Outre les citations dont il l'a enrichi, il confeſſe naïvement, qu'il y a inſéré bien des raiſons & des comparaiſons tirées d'Auteurs célebres dont il a caché les noms à deſſein, pour tenir en reſpect ces Cenſeurs téméraires qui n'ont pas plutôt jetté les yeux ſur un Livre nouveau qu'ils ſongent à en faire la critique ; ſi éloigné d'ailleurs de vouloir s'approprier les penſées d'autrui, *qu'il aimeroit quelqu'un*, dit-il, [5] *qui le ſçuſt déplumer par clairté de jugement*, ſans m'être beaucoup attaché à cher-

[5] Tome IV. Liv. II. ch. x.

cher ſes penſées étrangeres dont il a embelli ſon ouvrage, j'en ai découvert un aſſez bon nombre, 6 mais plutôt par haſard, ou par reminiſcence, que par cette eſpece de diſcernement que Montagne exige de ceux qui voudroient entreprendre de le *déplumer*.

Il nous dit 7 avec la même franchiſe, qu'*il entreprend à tous coups, de s'eſgaler à ſes larrecins, d'aller pair à pair quant & eux. Mais c'eſt autant*, ajoute-t-il, *par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention.* En effet, ſon Livre eſt rempli de paſſages tirés des meil-

---

6 Voyez Tome I. Liv. I. ch. xvj. note 6. note 39., notes 42, 43, 44, 45, 46. ch. xxj. notes 1, 2. Tome II. ch. xxiv, note 17. Tome III. Liv. II. ch. j, note 7. note 14. ch. iij. notes 9, 10, 11, 13, 14. ch. v. note 3. Tome IV. Liv. II. note 17. Tome V. Liv. II. ch. xi, note 148. note 421. Tome VII. Liv. III. ch. ij. note 7.

7 Tome II. Liv. I. ch. xxv. note 88. Tome VII. Liv. III. ch. v. note 2.

leurs Auteurs, qu'il s'eſt rendus propres en leur donnant des ſens tout nouveaux, & ſouvent plus délicats & plus relevés que ceux qu'ils ont dans l'original. Je ferois un Livre, au lieu d'une Préface, ſi j'allois vous détailler ici toutes ces applications ingénieuſes. Un ſeul exemple, tiré du Ch. xxj. du premier Livre, ſuffira pour exciter la curioſité des Lecteurs qui ont du goût pour ces ſortes de recherches. Preſque toutes les penſées de ce Chapitre ſont priſes mot pour mot de SENEQUE : & par l'application qu'en fait Montagne, il ſe trouve que de ſimples obſervations de l'uſage ordinaire de la vie, intéreſſent enfin toute la Nation.

Mais de ces mêmes citations dont Montagne a trouvé moyen d'enrichir ſon Livre, on a pris occaſion de décrier ſa ſincérité, dont on ne peut le dépouiller ſans défigurer entiérement ſon caractere « Si Mon-« tagne, dit-on, a ſu remplir ſon

» Livre d'un ſi grand nombre de
» citations, d'où vient qu'il ſe plaint
» ſi ſouvent & ſi vivement de la
» foibleſſe de ſa mémoire? D'où a-
» t-il donc tiré tant de traits d'Hiſ-
» toire, & tous ces beaux paſſages
» dont il fait des applications ſi ſin-
» gulieres? N'eſt-ce pas ſa mémoire
» qui lui a fourni les noms de tant
» de Philoſophes, leurs propos ſen-
» tentieux qu'il nous cite à tout mo-
» ment, & ces longues énuméra-
» tions qu'il fait de leurs ſentiments
» ſur les queſtions les plus délicates
» de la Phyſique & de la Morale,
» ſur la nature de Dieu, ſur l'eſ-
» ſence & l'immortalité de l'ame?»

Pour répondre à cette objection, ſans entrer dans des détails qui nous meneroient trop loin, on peut remarquer d'abord, que faute de mémoire, Montagne eſt tombé de tems en tems dans des mépriſes aſſez groſſieres, comme lorſqu'il a pris 8

---

8 Tome IX. L. III, ch. xiij, note 4.

Crates pour Socrates, un certain 9 *Dyoniſius* pour Diogene le Cynique, 10 *Heraclides Ponticus* pour Pythagore; & qu'il a fait dire 11 à *Thalès* le contraire de ce qu'il a dit, & quelquefois 12 à *Plutarque*, ſon plus familier ami, qu'il tenoit toujours auprès de lui, & dont il ne pouvoit ſe ſéparer dans le tems même qu'il vouloit 13 *ſe paſſer de la compagnie & ſouvenance de tout autre Livre.*

En ſecond lieu, ce n'eſt point par un effort de mémoire, & dans le feu de la compoſition, que Montagne a embelli ſon Livre de toutes les citations qu'on y trouve préſentement. Il les y a inſérées, pour la plûpart, à loiſir & à meſure qu'il

9 Tome I. L. II. ch. xxiv, note 21.
10 Tome II. L. I. ch. xxv, note 72.
11 Tome VII L. III. ch. v. note 6.
12 Tome V, L. II. ch. xij, note 255 & Tome VII, L. II, ch. xxxvij, note 9.
13 Tome VII, L. III, ch, v, note 74.

les rencontroit dans les livres qu'il avoit actuellement devant les yeux. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir les premieres Editions des *Eſſais*, où l'on ne trouve que très-peu de citations dans des Chapitres qui dans la ſuite en ont été tout chargés. Par exemple, dans le Chapitre xij. Liv. II. Tom. V. on voit un grand étalage des ſentimens de tous les plus célebres Philoſophes de l'antiquité ſur la nature de Dieu : mais il n'y en a pas un ſeul mot dans la premiere édition des *Eſſais*, imprimée à Bourdeaux en 1580, ni dans celle qui parut enſuite à Paris en 1588. Et tout le monde peut voir dans l'Edition que je donne préſentement au Public, que Montagne a trouvé toutes ces penſées fort exactement expliquées dans *Ciceron*, d'où il lui a été fort aiſé, ſans aucun effort de mémoire, de les tranſporter dans ſon Livre.

Ici je ne puis me diſpenſer de

prendre connoiſſance d'une cenſure que Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & ſur laquelle perſonne ne s'eſt jamais aviſé de le contredire; c'eſt ce qu'il dit de ſa maniere d'écrire à bâtons rompus, d'un ſtile découſu, mal lié, qui ne va [14] *qu'à ſauts & à gambades*, pour parler ſon langage.

La cauſe de ce défaut ne vient pas abſolument, comme on l'a cru juſqu'ici, du génie même de Montagne, qui l'a entraîné ſans raiſon d'un ſujet dans un autre, ſans qu'il ait pu donner plus d'ordre & de ſuite à ſes propres penſées: mais je ne ſais combien d'additions qu'il a faites çà & là dans ſon livre toutes les fois qu'on eſt venu à le réimprimer. On n'a qu'à comparer les premieres Editions des Eſſais avec les ſuivantes pour voir à l'œil, que ces fréquentes additions ont jetté beaucoup de déſordre & de confuſion

[14] Tome VIII, L. III, ch ix.

ins des raiſonnemens qui étoient
iginairement fort clairs & très-
en ſuivis. Le ſtile de Montagne tel
u'il paroît dans les premieres Edi-
ons, & tel qu'il eſt dans les der-
ieres après avoir été gâté par ces
ditions, pourroit être comparé à
n collier de perles, qui d'abord
roit compoſé de perles parfaite-
ent rondes, & d'une égale groſ-
eur, & entre leſquelles on en met-
roit enſuite d'autres d'une rondeur
uſſi parfaite, mais beaucoup plus
roſſes. Ces dernieres perles en aug-
nentant le prix du collier lui feroient
erdre une bonne partie de ſa beau-
é. Il en eſt de même de la plûpart
les penſées que Montagne a inſerées
le tems en tems dans ſon livre. On
eroit fâché de les perdre quoi-
qu'elles le défigurent en pluſieurs
endroits, de la maniere dont elles
y ſont enchâſſées. Parce que Mon-
tagne voyoit ſans peine la liaiſon
de ſes premieres penſées malgré ce

qu'il mettoit entre deux, il comptoit qu'un Lecteur attentif la verroit auſſi bien que lui. Mais quelquefois il ne reſte de cette liaiſon que des traces ſi légeres & ſi peu marquées, qu'on ne ſauroit l'appercevoir qu'en conſultant les plus anciennes Editions. C'eſt dequoi l'on peut voir un exemple très-remarquable au Tome V. L. II. Ch. xij. note 176. & l'on en trouvera dans les notes pluſieurs autres, dont une diſcuſſion plus particuliere ſeroit ici fort déſagréable, & m'engageroit dans une exceſſive longueur.

Il me reſte à faire voir en peu de mots les avantages de cette Edition, ſur toutes celles qui ont paru juſqu'ici.

De toutes les anciennes Editions des ESSAIS, il n'y en a aucune d'autentique que celle de *L'Angelier*, publiée à Paris 15 en 1595, ſur

15 *Avec l'Extrait du* Privilege du Roi, *donné à Paris le quinzieme jour d'Octobre 1594.*

ne copie, *trouvée après le décès de 'Auteur*, comme on l'aſſure poſi- ivement dans le titre, *& qui avoit té revue & augmentée d'un tiers plus u'aux précédentes éditions.* Et c'eſt réciſément d'après cette même édi- ion que j'ai fait imprimer celle-ci, ans m'être ſervi de celles qui ont aru depuis, que pour corriger de ures fautes d'impreſſion. A meſure ue ces dernieres éditions ſont plus écentes, on y a fait de plus grands hangemens dans le ſtile: mais com- ne je me ſuis fait une loi de donner e livre de Montagne, tel qu'il nous 'a laiſſé lui-même, je n'ai admis au- une de ces prétendues corrections le langage, qui ſouvent ne ſervent u'à énerver la penſée de Montagne, & quelquefois lui font dire 16 tout e contraire de ce qu'il avoit dit.

Dans l'édition de 1595, que j'ai exactement ſuivie pour le texte, il

16 Par exemple, Tome III, L II, ch ij, note 11;

n'y a ni la traduction des paſſages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, ni l'indication des ſources d'où ces paſſages ont été pris: deux choſes pourtant aſſez néceſſaires, dont Mademoiſelle de Gournay voulut embellir l'édition des Eſſais qu'elle donna en 1635, & qu'on trouve dans les éditions ſuivantes avec toutes les mépriſes du premier Auteur, qui rendent ce travail fort inutile.

I. Pour commencer par l'article des citations, Mademoiſelle de Gournay nous aſſure fort expreſſément dans la Préface qui eſt au devant de ſon édition des Eſſais, de 1635; qu'un inconnu s'étant aviſé de citer une partie des Auteurs dont Montagne avoit rapporté les propres paroles, elle corrigea toutes les erreurs qu'il avoit commiſes, & augmenta la liſte de ces Auteurs d'une bonne moitié, de ſorte qu'il ne reſtoit qu'*environ cinquante paſſages*

ont elle n'avoit pu découvrir la
urce. Voici ſes propres termes
ıe je ne puis me diſpenſer de
ter : *Quant aux noms des Auteurs*
tés, dit-elle, *qui ſe voyent ici*,
dans l'édition de 1635) *ou qui*
urront ſe voir encore en quelques
ıpreſſions, j'ai revu & confronté
r leur texte tous ceux qu'un inconnu
avoit appliqués; retenu les vrais,
ietté les faux, augmentant ces vé-
tables d'une moitié : ſi bien qu'il
reſte pour ce regard qu'environ
ıquante vuides ou noms à remplir,
ce plantureux nombre de près de
uze cent paſſages. C'eſtoit pourtant
e aſſez épineuſe difficulté que de
ıuver la ſource d'une bonne partie
s authorités de ce Livre, l'Autheur
ayant parfois meſlé deux ou trois
ſemble, parfois donné tour de main
ſa façon à quelque autre, qui les
ıd de plus obſcure recherche. Quoi
e ce ſoit, je ne me fuſſe jamais de-
ſtée de leur queſte, ſi des perſonnes

d'honneur & doctes ne m'euſſent preſté la main. Qui ne croiroit après cela que la ſource de la plûpart des citations de Montagne a été fidélement indiquée par la Demoiſelle de Gournay ? Il eſt pourtant vrai que ſon *inconnu & ces perſonnes d'honneur & doctes* qui l'aſſiſterent dans la découverte des Auteurs cités par Montagne, lui fournirent une liſte très-imparfaite, toute pleine de citations fauſſes, ou entiérement inutiles : car fort ſouvent on n'y trouve que des noms d'Auteurs dont on n'a point déſigné les ouvrages, comme *Livius*, *Petrarque*, &c. quelquefois pour un même paſſage on y cite tout à la fois *Ciceron ou Séneque*, *Tibulle ou Properce* : ſouvent deux paſſages dont l'un appartient à Ciceron, l'autre à Séneque, y ſont attribués tous deux tantôt à *Séneque*, & tantôt à *Ciceron* : on y donne à *Plaute* un paſſage de Lucrece ; à *Virgile* des vers de Lucain, & à *Lucain* des vers de Vir-

e : & quelquefois on met ſur le
mpte d'*Ennius*, de *Virgile* &
Ovide des vers d'un Poëte mo-
rne. Obligé par toutes ces mé-
ſes de compter pour rien cette
e, je n'ai jamais marqué la ſource
ucun paſſage qu'après l'avoir vu
mes propres yeux dans l'Auteur
ginal : & par mes recherches &
les de quelques Savans que je n'ai
nais conſultés envain, j'ai enfin
it découvert à dix ou douze paſ-
ges près, de très-petite impor-
ce.

Quelque vetilleux que ſoit ce tra-
il je m'en ſuis fait un plaiſir, parce
'il m'a paru fort néceſſaire : car
mme Montagne a rempli ſon li-
e de paſſages des meilleurs Au-
irs qu'il détourne ſouvent de leur
emier ſens pour s'en ſervir à ex-
imer plus agréablement & plus
rtement ſes propres penſées, on
ſauroit pénétrer l'artifice & la
auté de ſes applications, qu'en

examinant les paſſages mêmes dans leur ſource. Mais qui s'aviſeroit d'aller déterrer deux ou trois vers de *Virgile*, un hémiſtiche de *Lucrece*, ou de *Catulle*, quelques périodes de *Séneque*, ou de *Ciceron*, un trait de *Salluſte*, ou de *Tite-Live*, ſi l'on ne lui indiquoit préciſement où il pourroit les trouver ?

II. Une traduction fidelle des paſſages Grecs, Latins & Italiens, cités par Montagne, n'étoit pas moins néceſſaire. Mademoiſelle de Gournay s'étoit encore chargée de ce travail, mais en l'examinant de près, je m'apperçus bientôt qu'il me ſeroit plus aiſé de faire une tra-traduction toute nouvelle que de réformer celle de Mademoiſelle de Gournay : outre que de mon françois mêlé avec celui de cette Dame il n'en pouvoit réſulter qu'une bigarrure très-ridicule. Je prierai ici nos Cenſeurs de livres de ſe ſouvenir que Montagne ayant prêté

des

es ſens tous nouveaux à pluſieurs paſſages que je mets en françois, j'ai été obligé de tranſmettre les idées de Montagne dans ma traduction, ſans conſidérer ſi elle s'accorderoit ou non avec la penſée des Auteurs dont Montagne a emprunté les paroles.

III. Un avantage tout particulier que cette édition aura ſur toutes les éditions précédentes, c'eſt la vérification d'un grand nombre de faits hiſtoriques dont Montagne a orné ſon livre, ſans nommer les Auteurs d'où il les a tirés. J'en remarquai d'abord quelques-uns qui ſe préſenterent comme d'eux-mêmes: & dans la ſuite je me fis une affaire d'en noter tout autant que j'en pourrois découvrir. Inſenſiblement cette recherche a produit une eſpece de critique aſſez étendue de Montagne: car en examinant la ſource où il avoit puiſé, j'ai découvert pluſieurs

mépriſes qu'il a faites, ſoit pour n'avoir pas bien compris les Auteurs qu'il copioit, ou pour avoir mal retenu leurs penſées. Et afin de faire voir à l'œil, & ſon exactitude, & ſes mépriſes, qui dans le fond ne ſont pas en ſi grand nombre, ni ſi groſſieres qu'on n'en trouve tout autant, & à peu près du même genre, dans les plus célébres Ecrivains, les *Saumaiſes*, les (17) *Grotius*, &c. je cite au bas des pages, les propres paroles des Auteurs ſur des faits de quelque importance, ſans les traduire, lorſqu'elles ne diſent que ce que Montagne a déjà dit en françois, & toutes les fois qu'elles contrediſent ce qu'a dit Montagne, j'en donne une traduc-

17 Voyez la Préface que M. Barbeyrac a miſe au devant de ſon excellente traduction du *Droit de la Guerre & de la Paix*, pages 22, 23, & en je ne ſais combien d'endroits de ſon Commentaire ſur cet Ouvrage.

n exacte, dont je me ſers pour
re ſentir la contradiction.

IV. Cette Edition eſt encore aug-
entée d'un petit Commentaire,
ui conſiſte dans une courte para-
hraſe des endroits de Montagne,
ont le ſens ne ſe préſente pas aiſé-
ient à l'eſprit, & dans une ex-
lication de tous les mots ſurannés,
ui ſont préſentement hors d'uſage.
Mais étoit-ce la peine, diront nos
Virtuoſes, de s'arrêter à ſi peu de
choſes ? Je ſais que tout cela doit
être compté pour rien par des gens
comme eux, pour qui tout eſt clair
& de plein-pié dans les Livres. Mais
ces Meſſieurs devroient conſidérer,
que comme c'eſt leur petit nombre
qui les rend ſi reſpectables dans le
monde, un Livre qu'on n'écriroit
que pour eux, ne ſeroit pas d'un
grand uſage au reſte des hommes.

V. Pour les *Indices* de cette Edi-

tion qui ſont tous nouveaux, je ne prétends pas les garantir complets (& je ne ſais ſi l'on en fera jamais de tels d'un Livre écrit du ſtile des Eſſais de Montagne) mais j'oſe dire qu'on n'y verra rien d'abſolument inutile, & qui ne ſoit aſſez intéreſſant.

VI. En récompenſe, on trouvera à la fin du neuvieme Volume quelques *Lettres de Montagne*, dont il y en a une qui a été communiquée en Manuſcrit par M. Van Papenbroek, ſavant Magiſtrat, ancien Préſident des Echevins d'*Amſterdam*. La derniere eſt au devant de la *Théologie naturelle* de RAYMOND SEBONDE, traduite en françois par Montagne, & les cinq premieres ſont tirées d'un petit Livre fort rare, compoſé de quelques pieces poſthume d'*Eſtienne de la Boëtie*, que Montagne fit imprimer en 1571, environ neuf ans avant la premiere

édition de ſes Eſſais. C'eſt Mr. le Chevalier *Stanlay* qui, en me faiſant connoître ce Livret, me l'a communiqué fort obligeamment, pour en extraire tout ce qui pourroit ſervir à mon deſſein. La cinquieme Lettre où Montagne raconte les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort d'*Etienne de la Boëtie*, ſon intime ami, ſuffit pour faire voir qu'il pouvoit écrire d'une maniere très-ſuivie & très-réguliere, lorſqu'il vouloit s'en donner la peine. On verra dans les autres Lettres l'air libre & naturel qui convient à ce genre d'écrire, & au génie de Montagne.

En finiſſant, il ne ſera pas inutile, à mon avis, de remarquer que Montagne, né en 1533 a vécu ſous les Regnes de *François* I, *Henri* II, *François* II, *Charles* IX, *Henri* III,

& *Henri* IV, étant mort en 1592, le treizieme de Septembre, âgé de 59 ans, ſept mois & onze jours.

A LONDRES,

le 19 *Mars* 1724.

AVIS
SUR L'ÉDITION
de 1745.

VOICI une nouvelle édition que je donne des Eſſais de Montagne. La premiere publiée à Londres en 1724, eſt moins parfaite que la ſeconde qui parut en 1725 à Paris. La troiſieme que je fis imprimer à la Haye en 1727, eut quelques avantages ſur celle de Paris; & celle-ci qui, ſelon toutes les apparences, ſera la derniere que je publierai, l'emporte de beaucoup ſur celle de la Haye. Je l'ai revue & corrigée avec tout le ſoin dont je ſuis capable.

En examinant le texte avec une attention plus particuliere, j'y ai trouvé des fautes qui m'avoient échappé : chemin faiſant j'ai découvert de nouvelles

ſources où Montagne avoit puiſé, & qui m'ont obligé de relever quelques mépriſes qu'il a faites, ou faute d'attention, ou faute de mémoire : & dans cette recherche je me ſuis trouvé coupable moi-même d'avoir critiqué deux ou trois fois Montagne fort mal-à-propos. Charmé de cette découverte, j'ai fait à Montagne toute la ſatisfaction qui lui eſt due.

Ce qui diſtinguera plus viſiblement encore cette *derniere édition* de toutes celles qui ont paru juſqu'ici, c'eſt le ſoin que j'ai pris d'expliquer tous les mots & toutes les expreſſions qui m'ont paru pouvoir faire la moindre peine à ceux qui ne ſont pas accoutumés au langage de Montagne, fort différent en bien des endroits de celui que nous parlons aujourd'hui. Parmi ces mots il s'en trouve quelques-uns que Montagne a employés ſans trop conſulter l'uſage, ce qui lui arrive très-rarement ; & quelquefois tout occupé des choſes, il ſe ſert des mots qui lui paroiſſent les plus propres à peindre les idées qu'il a dans l'Eſprit, juſqu'à oublier, ou négliger de les conſtruire ſelon les regles les plus communes de la Grammaire. Pour redreſſer ces dernieres mépriſes, un Commentateur purement grammatical

doit être extrêmement attentif pour ne pas faire dire à Montagne tout autre choſe que ce qu'il a voulu dire, & fort équitable pour ne pas donner dans des critiques trop ſubtiles & trop vétilleuſes, que le ſtile de ſon ſiecle, qu'il n'eſt pas permis de perdre de vue, n'autoriſe en aucune maniere. Tout cela eſt détaillé, par occaſion, dans de courtes remarques ſur la ſignification des mots, & ſur les expreſſions & la maniere dont elles ſont arrangées par Montagne, ce qui m'engage quelquefois dans des diſcuſſions très-minces & fort frivoles en apparence. Si ces *Diſcuſſions* ne ſont pas du goût de tout le monde, comme j'ai ſujet de le croire, je me flatte que les Dames & les Cavaliers les excuſeront tout au moins ſur l'intention que j'ai eue de leur faciliter par-là la lecture d'un Auteur qu'ils eſtiment, & qui peut de tems en tems les amuſer fort utilement. L'obſcurité de certains mots, & l'embarras de quelques expreſſions mal rangées les a ſouvent dégoûtés de cette agréable lecture; & préſentement, à la faveur d'un petit nombre de Remarques, ils trouveront Montagne tout auſſi aiſé à entendre que *la Princeſſe de Cleves*.

Et ici je ſuis obligé de déclarer à

ceux qui jetteront les yeux ſur ces Remarques purement grammaticales, que je ne les ai point faites pour corriger le ſtile de Montagne, mais uniquement pour leur procurer le plaiſir de lire ſans peine ſon Ouvrage. Le ſtile de Montagne eſt tout auſſi brillant, tout auſſi juſte dans les paſſages que j'ai trouvé à propos d'éclaircir, que dans tous les autres : & pour l'ordinaire, les éclairciſſemens que je leur prête, plus longs & moins vifs, les dépouillent de la naïveté, de la vivacité, & des graces qu'ils ont dans l'Original. J'ai eu beau me donner la torture pour trouver des équivalens, j'ai preſque toujours ſenti qu'il m'étoit impoſſible d'en venir à bout, comme il me ſeroit aiſé de le faire voir à l'œil par quantité d'exemples. En voici un qui me vient dans l'eſprit ; & qui ſuffira, je penſe, pour vous faire entendre nettement ma penſée. Montagne s'étant aviſé de parler en termes magnifiques de ces *Ames vénérables*, qui *élevées par ardeur de dévotion à une conſtante & dévotieuſe méditation des choſes divines*, & goûtant ſur la terre les délices du Ciel, dédaignent les ſoins des commodités les plus néceſſaires à la vie, il nous dit tout d'un coup : *Entre nous, ce ſont choſes que j'ai tousjours veues de*

ſingulier accord ; les opinions ſupercéleſtes, & les mœurs ſouſterraines : Ayant cru que certaines perſonnes pourroient être arrêtées par le mot de *ſouſterraines*, je l'ai expliqué par ceux-ci, *très corrompues, infernales.* C'eſt-là ſans doute ce que Montagne a voulu dire. Mais comme le commentaire, d'un ton trop haut & trop grave, ne peut s'accorder avec le ton plaiſant & enjoué de Montagne, il eſt viſible, que pour entrer finement dans ſa penſée, il faut abandonner l'explication grammaticale, & revenir au mot de *ſoûterraine* qui moins déterminé, & par conſéquent un peu obſcur, ſert par cette obſcurité même à ſoutenir, ou, pour mieux dire, à relever le tout enſemble. Mon Commentaire grammatical ne doit donc être regardé que comme ces échaffaudages qu'on jette par terre après que le peintre s'en eſt ſervi à orner les plafonds d'un Palais, ou le Dôme d'une Egliſe. Avez-vous lu les explications de quelques mots ſurannés que vous n'entendiez point, oubliez-les pour retourner à Montagne, & vous livrer au plaiſir de le lire lui-même ; ſes expreſſions une fois connues, vous trouverez qu'elles préſentent à l'Eſprit des images auſſi juſtes, auſſi charmantes que les mots du plus beau François de nos

jours ; & ſouvent même que nos plus beaux mots François ne peignent point ſi brievement & d'une maniere ſi vive & ſi naturelle que pluſieurs termes très-communs & très-uſités du tems de Montagne, qui leur donne des graces toutes particulieres par l'uſage qu'il en ſait faire :

Tantum de medio ſumptis accedit honoris.

Montagne uniquement occupé du ſoin de bien penſer, s'embarraſſoit ſi peu du ſtile, qu'il le comptoit preſque pour rien. *La plupart de ceux qui me hantent*, * diſoit-il, *parlent de meſme les Eſſais : je ne ſçay s'ils penſent de meſme.* Il ne s'agit plus aujourd'hui de parler comme les Eſſais : mais ſi nous avons envie de les lire, il nous importe d'entendre ſi bien le langage de Montagne que nous puiſſions pénétrer la meilleure partie des choſes qu'il a voulu nous apprendre.

Il eſt tems de paſſer à ce qui me reſte à dire ſur cette nouvelle édition du Livre de Montagne. Dans celle qui fut faite à Paris en 1725, il y a des pieces qui n'avoient jamais paru dans aucune des éditions précédentes ; & quelques autres que j'avois trouvé à propos

* Liv. II. ch. xxv.

d'exclure de l'édition de Londres, de 1724. Elles ſont toutes dans cette nouvelle édition.

Tout ce que j'avois retranché, c'eſt *l'Épître* que Mademoiſelle de Gournai adreſſa au Cardinal de Richelieu en lui dédiant l'édition des *Eſſais* de 1635. La *Préface* qu'elle mit à la tête de cette édition, & *un Abrégé de la Vie* de Montagne, *extraict de ſes propres Ecrits.*

L'Epitre qui eſt courte & aſſez bien tournée, fait honneur à Montagne, & mérite par conſéquent d'être conſtamment jointe à ſon ouvrage. On y voit que le Cardinal de Richelieu *aida* Mademoiſelle de Gournai *par ſa libéralité, à mettre au jour* la plus parfaite édition des Eſſais qui eût encore paru : preuve authentique de l'eſtime que ce fameux Cardinal faiſoit du livre de Montagne.

La Préface que Mademoiſelle de Gournai mit audevant de ſon édition des Eſſais de 1735, ne mérite pas moins d'être conſervée que ſon Epitre au Cardinal de Richelieu, & je conviens abſolument que j'avois eu tort de la ſupprimer. L'aiant d'abord confondue avec une longue préface que je trouvai à la tête de l'édition des *Eſſais*, publiée en 1595, & qui me parut aſſez mal digérée, je crus faire grace à Mademoiſelle de Gournai d'ex-

clure ſa Préface de mon édition de Londres, ou pour mieux dire, je me crus indiſpenſablement obligé de la retrancher après avoir vu dans une édition des Eſſais publiée à Paris en 1602, chez Abel l'Angelier, un petit Avertiſſement où cette Demoiſelle retractoit expreſſément la Préface qu'elle avoit miſe au devant de l'édition de 1595. Ses paroles méritent d'être rapportées. LECTEUR, dit-elle, *ſi je ne ſuis aſſez forte pour eſcrire ſur les* Eſſais, *au moins ſuis-je bien aſſez généreuſe pour advouer ma foibleſſe, & te confeſſe que je me retracte de cette Préface que l'aveuglement de mon aage, & une violente fievre d'ame me laiſſa n'a guere eſchapper des mains, lorſqu'après le deceds de l'Auteur, Madame de Montagne ſa femme me les feit apporter pour eſtre mis au jour enrichis des traits de ſa derniere main. Si je me renforce à l'avenir*, ajoute-t-elle, *je t'en dirai, ſinon ce qu'il faudroit, au moins ce que je ſçai.* Dans la ſuite, Mademoiſelle de Gournai, *s'étant renforcée* en effet, comme elle l'avoit eſpéré, publia en 1635, à la tête d'une très-belle édition des Eſſais, * une nouvelle Pré-

* J'en exepte un éloge extravagant, qu'elle y fait du livre de Montagne, & dont je montre le ridicule en deux mots, en faveur des jeunes-gens

face, écrite d'un ſtile aſſez naturel, & qui contient pluſieurs bonnes réponſes à des objections qu'on avoit faites contre le livre & la perſonne de Montagne: objections qui ont été ſouvent renouvellées depuis & qu'on renouvelle encore tous les jours. Cette Préface vaut ſans doute la peine d'être lue, comme a remarqué Mr. Bayle. 1 Je la remets avec plaiſir dans cette édition, ne l'ayant retranchée de celle de Londres que pour avoir jugé par le commencement qui eſt le même dans les deux Préfaces, que la derniere étoit la même, à quelques additions près, concernant l'édition de 1635, que celle qui avoit paru à la tête des *Eſſais*, en 1595, & qui avoit été proſcrite par ſon Auteur en 1602.

Quant à l'*Abrégé de la Vie de Montagne*, extrait en propres termes de ce que Montagne a dit de lui-même dans ſes *Eſſais*, je ne retracte point le jugement que j'en ai 2 déjà fait; & ſi je conſens préſentement qu'on le réimprime, ce n'eſt qu'à cauſe de deux Epitaphes qui en font en quelques maniere la conclu-

---

qui ſe laiſſent trop facilement éblouir par des hyperboles exceſſives.

1 Dans ſon *Dictionnaire*, à l'Article GOURNAY. Rem. [A] pag. 1292. edit. de 1720.

2 Ci-deſſus, *Préface de l'Editeur.*

ſion, l'une en proſe Latine, & l'autre en vers Grecs, gravées toutes deux ſur le tombeau de Montagne dans dans l'Egliſe des PP. Feuillans à Bourdeaux, & imprimées pour la premiere fois dans l'édition des Eſſais, publiée à Paris en 1725, avec une traduction de l'Epitaphe Grecque en vers Latins, par M. *de la Monnoye.*

Vous trouverez auſſi dans cette édition tout ce qui a paru pour la premiere fois dans l'édition faite à Paris en 1725, ſavoir, *les Jugemens & les Critiques* de pluſieurs Auteurs célebres ſur les *Eſſais*; & deux nouvelles *Lettres de Montagne*, tirées d'un exemplaire des Œuvres poſthumes de *la Boëtie*, que Montagne augmenta en 1572 d'un *Recueil de vers François* compoſés par ſon ami, & de ces deux Lettres, dont la premiere n'eſt qu'un Avis au Lecteur concernant ce Recueil, & l'autre une eſpece d'Epitre dédicatoire, où après avoir exalté les belles qualités de ſon ami *la Boëtie*, il fait en peu de mots l'éloge de ces *Poëſies Françoiſes.*

On peut voir en général par la longue liſte des *Jugemens & des critiques ſur les Eſſais de Montagne*, « QUE Montagne » a eu des approbateurs & des Cenſeurs » très-célebres; que ſouvent les uns » l'ont loué des mêmes choſes dont il

» été vivement cenſuré par d'autres ; qu'à » tout prendre il a toujours été fort eſtimé » en France ; & que ſes plus rigides Cen- » ſeurs ont été comme forcés d'admirer les » charmes inimitables de ſon ſtyle, la pé- » nétration, la délicateſſe & la vivacité de » ſon génie. »

Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans une diſcuſſion plus exacte de tous ces *Jugemens*. Chacun peut le faire ſelon ſa capacité, & en comparant les raiſons qu'on y étale pour & contre le Livre de Montagne. Mais je ne ſaurois m'empêcher de prendre connoiſſance du procédé de quelques-uns de ſes plus graves Cenſeurs, qui, non contens de critiquer ſon Livre, ont pris à tâche de décrier ſa perſonne, à l'occaſion de ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il auroit dû dire, s'il faut les en croire. *Balzac*, le diſcret Balzac qui s'eſt plaint ſi éloquemment de ſes Cenſeurs, a donné le premier dans cette fauſſe & maligne critique : & 3 des Dévots d'un caractere diſtingué n'ont pu s'abſtenir d'enchérir ſur lui en le copiant. *Vous ſouvient-il*, dit d'abord Balzac en parlant des Eſſais de Montagne, *du manquement qu'y trouve ce galant homme qui étoit de notre converſa-*

3 *Meſſieurs du Port-Royal.*

tion, & qui eût bien voulu que Montagne étant lui-même ſon Hiſtorien, n'eût pas oublié qu'il avoit été Conſeiller au Parlement de Bourdeaux? Il nous diſoit ce galant homme (introduit hiſtoriquement, ou par figure de Rhétorique) *qu'il ſoupçonnoit quelque deſſein en cette omiſſion. & que Montagne avoit peut-être appréhendé que cet article de Robe longue ne fît tort à l'épée de ſes prédéceſſeurs, & à la nobleſſe de ſa Maiſon. Nous ne fûmes pas de ce ſentiment ni vous ni moi, &c.* Mais ſi ce ſoupçon lui paroît mal fondé, pourquoi s'aviſe-t-il de l'inſérer dans une Diſſertation qu'il deſtine au Public? La vérité eſt que Balzac n'étoit pas fâché de donner quelque crédit au ſoupçon de ce *galant homme*: car il ajoute immédiatement après, *Soit deſſein, ſoit oubli qui nous prive de cette partie de ſa vie, j'ai toujours bien de la peine à m'en conſoler.-- J'euſſe bien mieux aimé qu'il nous eût conté des nouvelles de* ſon Clerc, *qui ne s'appelloit point en ce temps-là* Sécrétaire, *que de ſon Page.*

Cette cenſure toute frivole qu'elle eſt, a été relevée comme une preuve ſolide de la vanité de Montagne. *Un* 4 *Auteur célebre*, nous dit-on dans l'ART DE PEN-

4 *Balzac*, qu'on nomme expreſſément à la marge, de l'*Art de penſer*.

SER, *remarque agréablement que Montagne ayant eu ſoin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de ſon Livre, qu'il avoit un Page, ---- il n'avoit pas eu le même ſoin de nous dire qu'il avoit eu auſſi un Clerc, ayant été Conſeiller au Parlement de Bourdeaux : cette charge, quoique très-honorable en ſoi, ne ſatisfaiſant pas aſſez la vanité qu'il avoit de faire paroître par tout une humeur de Gentil-homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès. Il y a neanmoins de l'apparence qu'il ne nous eût pas* celé *cette circonſtance de ſa vie, s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France qui eût été Conſeiller de Bourdeaux.*

Voilà de pieux Solitaires qui ne font pas conſcience d'accuſer Montagne de vanité ſur une omiſſion qui n'a pu fournir à Balzac qu'un léger prétexte de l'en ſoupçonner : prétexte pourtant aſſez mal fondé de ſon propre aveu, puiſqu'il reconnoît que cette omiſſion pourroit bien n'avoir pas été faite *à deſſein*. Mais eſt-elle du moins bien certaine, cette omiſſion ? A voir l'air déciſif dont Balzac & ſes Copiſtes nous en aſſurent, il ne ſemble pas qu'il ſoit poſſible d'en douter : cependant il eſt ſi peu vrai, que Montagne ait évité ou négligé d'apprendre au Public qu'il a été *Conſeiller au Parlement de Bourdeaux*, qu'il l'en avoit informé fort naturellement neuf ans avant

la premiere publication de ſes *Eſſais*, dans un Livre compoſé de quelques Ouvrages poſthumes de ſon ami *la Boetie*, où il ſe donne ſans façon le titre de *Conſeiller au Parlement de Bourdeaux*, comme on peut voir au devant de la Lettre où il rend compte à ſon pere de la mort de cet illuſtre ami. *Scevole de Ste Marthe* bien éloigné de ſoupçonner que Montagne eut deſſein de cacher au Public *cette circonſtance de ſa vie*, nous dit fort naïvement dans un Eloge de Montagne que vous trouverez ici 5 à la tête des *Jugemens ſur les Eſſais*, QUE Montagne ne ſe démit de la charge de *Conſeiller* qu'après la mort de ſon frere aîné : *Equite patre natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, ---- ſed fratre natu majore poſt aliquot annos vitâ functo, Magiſtratu ſe ſponte abdicavit.*

Je m'imagine que, ſi l'on eût publié, du vivant de Montagne, des cenſures pareilles à celles que Balzac & ſes Copiſtes ont hazardées ſi légérement contre lui, il il ſe ſeroit contenté de dire ; « Tandis que » je m'amuſe à me peindre moi-même, » certains Critiques s'égayent à me don- » ner des qualités que je n'eus jamais, & » à me dépouiller de quelques-unes que » je crois poſſéder véritablement. Ils bap-

» tiſent ma ſimplicité du nom de *fineſſe* &
» de *diſſimulation* : Ils prêtent à mes plus
» innocentes actions des motifs ridicules,
» ou criminels : ils me noirciſſent & me
» barbouillent ſi bien, que je deviens
» méconnoiſſable à moi-même. Et qui ſont
» ces critiques ? Des Dévots, des beaux
» Eſprits, des gens munis & parés de cette
» ſcience tant vantée, qui, dit-on, huma-
» niſe les hommes,

Emollit mores, nec ſinit eſſe feros.

» Si des gens de cet ordre ſont ſi har-
» gneux, que faudra-t-il attendre de ceux
» que la Science n'a point adoucis ?

Quid facient fures, Domini cùm talia patrant ?

» je n'en ſais rien : mais j'irai toujours mon
» train, ſans me mettre en peine de ce
» que pourront dire ces derniers, comme
» je ſuis fort peu touché de ce que les pre-
» miers ont débité ſi hardiment contre
» moi. Se regler, ſe perfectionner ſoi-
» même eſt un bel emploi : c'eſt propre-
» ment notre affaire dans ce monde ; toute
» autre occupation nous eſt étrangere.
» Mais voulez-vous m'en croire ? En vous
» appliquant à bien faire, ne vous embar-
» raſſez point du jugement d'autrui,

» comptant toujours que jamais vous ne
» ſerez ſage aux yeux de la plûpart des
» hommes, parce qu'ils ne veulent pas que
» vous le ſoyez.

Au reſte, quoique ce ne ſoit point par le nombre des Cenſeurs ou des Admirateurs de Montagne, que les gens ſages jugeront du mérite de ſes Eſſais, je ne puis me diſpenſer de mettre ici un Sonnet à la louange de Montagne, qui a déjà paru à la fin d'une belle édition des Eſſais in-8°, publiée à Paris en 1602, chez *Abel l'Angelier*.

A MONSIEUR MONTAGNE.

Que tu es admirable en ce maſle langage,
Mais plus en ces raiſons qui dorent tes Eſcrits,
Capables d'enhardir les plus laſches Eſprits,
A défier du temps l'inconſtance & l'orage.

MONTAIGNE, qui nous peins ta vie & ton courage,
En quelle antique Eſchole as-tu ſi bien appris
De l'effroyable mort le glorieux mépris,
Que tu ſouſtiens ſans peur l'horreur de ſon viſage?
Magnanime Stoïque, en ces braves ESSAIS,
Tes fideles Teſmoins, tu montres que tu ſçais
Fouler deſſous les pieds le ſoin qui nous dévore.

Digitized by Google

Les Siecles à venir chanteront à bon droit,
MOMTAIGNE *par lui-meſme enſeigna comme on doit*
Et bien dire, & bien vivre, & bien mourir encore.

EXPILLY.

L'Auteur de ces vers eſt ſans doute le même que *Claude Expilly* dont on trouve un éloge hiſtorique très-intéreſſant dans le *Dictionnaire de Moreri* Il étoit, nous dit-on, Orateur, Juriſconſulte, Hiſtorien & Poëte : mais beaucoup plus recommandable par la nobleſſe de ſes ſentimens, par ſa généroſité, que par ſon ſavoir & ſes beaux talens, qui l'éleverent aux premieres dignités de la Robe dans le Parlement de Grenoble, dont il mourut Premier Préſident en 1636. Il eſt glorieux pour Montagne d'avoir un tel Panégyriſte: & ſi je ne me trompe, Montagne lui-même auroit été touché de ſes louanges, tout convaincu qu'il étoit de la vanité de la plûpart de celles que les hommes ſe donnent les uns aux autres.

Enfin on trouvera dans cette édition le fameux ouvrage de LA BOETIE, intitulé *la Servitude volontaire*, ou *le Contr'un*. 6 Quoiqu'il n'eût jamais été joint aux *Eſſais*

6 Tom. IX.

de Montagne, l'on peut dire que c'eſt une parure qui leur eſt en quelque ſorte eſſentielle. Montagne lui avoit deſtiné une place dans cet excellent 7 chapitre *d'Amitié*, où il fait l'éloge de *la Boëtie*, & de ce petit Diſcours qui donna occaſion à la premiere entrevue, & par cela même à cette tendre & fidele amitié qui ſe forma entr'eux, & dont Montagne conſerva un ſentiment auſſi vif après la mort de cet illuſtre ami que durant ſa vie. Il eſt vrai qu'en finiſſant ce chapitre, il s'excuſe tout d'un coup d'y joindre l'ouvrage de *la Boëtie*, comme il l'avoit réſolu : Mais ce ne fut que ſur des conſidérations politiques, & de peur que durant les troubles qui agitoient alors la France, on n'abuſât des principes de cet ouvrage contre l'intention de l'Auteur. Pluſieurs années 8 auparavant, Montagne mettant au jour quelques pieces poſthumes de *la Boëtie*, avoit réſiſté à la tentation d'inſérer dans ce Recueil LA SERVITUDE VOLONTAIRE, *par la raiſon*, dit-il lui-même 9, *qu'il lui trouvoit la façon trop délicate & mignarde pour l'abandonner au groſſier & peſant air d'une ſi mal plaiſante ſaiſon* : Ce qui veut

7 Tom. II. des *Eſſais*,

8 Huit ou neuf ans avant la premiere édition des *Eſſais*, qui parut à Bourdeaux en 1580.

9 Tom. IX. Lettre viij.

dire

dire en termes plus ſimples qu'il craignoit que la Cour de France ne vît de mauvais œil un ouvrage où l'on cenſure ſi vivement la conduite des méchans Princes, la dureté & les extorſions de leurs Miniſtres, &c. Montagne étoit ſi bien inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvoit alors la Cour & le Peuple de France, qu'on peut ſur cet article s'en rapporter ſurement à lui, ſans aller conſulter l'Hiſtoire de ce tems-là : mais il eſt aiſé de voir par tout ce qu'il nous dit du Diſcours de ſon ami, & par les raiſons qui l'ont empêché deux fois de le publier, qu'à préſent c'eſt en quelque maniere exécuter ſa volonté que de le joindre à ſes *Eſſais* ; à préſent dis-je, que la France jouit d'une profonde paix ſous un jeune Monarque, qui s'étant chargé lui-même de la conduite de ſon Royaume, *veut ſe donner tout entier à l'amour qu'il doit à ſes Peuples, dans le deſſein de rendre ſon Gouvernement glorieux en le rendant utile à ſon Etat & à ſes Peuples, dont le bonheur*, dit-il, [10] *ſera toujours le premier objet de ſes ſoins.* Des Princes de ce caractere ne peuvent non plus être choqués de la liber-

10 Ceci eſt copié mot pour mot d'un Écrit intitulé EXPOSITION *de ce que le Roi a déclaré de ſes intentions dans ſon Conſeil d'Etat, tenu le 25 Juin 1726.* Voyez la *Suite des nouvelles d'Amſterdam du 25 Juin 1726.*

té que la Boëtie a priſe de décrier la molleſſe, l'injuſtice & la dureté des méchans Rois, qu'*Alexandre le Grand* l'auroit été d'entendre tourner en ridicule un faux brave.

L'Exemplaire ſur lequel on a réimprimé ce Diſcours de *la Boëtie* n'eſt pas fort correct. Il a eté tiré de l'*Eſtat de France* ſous CHARLES IX, & je ne ſais s'il en reſte d'autres copies ailleurs. Je ne dis rien en particulier des Notes qu'on a faites ſur les endroits qui ont paru en avoir beſoin. Elles ſont du même genre que celles qui ſont répandues ſur les Eſſais de Montagne.

Il ne me reſte qu'une petite remarque à faire concernant le portrait de Montagne. Dans celui de l'édition de Londres, les armes qu'on donne à Montagne, ſont tout à fait différentes que celles qu'il s'attribue lui même. Cette mépriſe, qui ſe rencontre dans toutes les éditions précédentes, a été enfin redreſſée dans l'édition de 1725 ſur un portrait de Montagne communiqué aux Editeurs par Mr. *Berroyer* Avocat au Parlement de Paris, où les armes de Montagne ſe trouvent

gravées au bas, telles que Montagne les a blaſonnées dans [11] ſes Eſſais. Je n'ai pas manqué de profiter de cette heureuſe découverte.

COST.

A PARIS.
le 19 *Mai* 1745

[11] Tom. III. L. I. ch. 46.

MEMOIRE
SUR LA VIE
ET LES OUVRAGES
DE MICHEL
DE MONTAGNE.

MICHEL DE MONTAGNE étoit fils 1 de Pierre Eyquem, Ecuyer, Seigneur de Montagne. Scaliger 2 a prétendu, que ſon pere étoit un vendeur de hareng : mais c'eſt une médiſance. Car au ſupplément de la Chronique Bourdeloiſe par Jean Darnal 3 on voit que Pierre Eyquem, Sieur de Montagne, qui en un endroit y eſt qualifié *Ecuyer* 4, fut

1 V. ſon Épitaph. Tom. X.
2 Scaligerana ſecunda, au mot *Montagne*.
3 Darnal. Supplément à la Chron. Bourdel. *Fol.* 34. *& ſuiv.*
4 Darnal, *ibid. Fol.* 35.

ſucceſſivement élu premier Jurat de la ville de Bourdeaux en 1530, ſous-Maire en 1536, Jurat une ſeconde fois en 1540, Procureur de la Ville en 1546, & enfin Maire depuis 1553 juſqu'en 1556. Montagne fait mention de cette Mairie 5 de ſon pere; & en un autre endroit 6 du ſurnom d'*Eyquem*, qu'il dit eſtre celui d'une Maiſon connue en Angleterre; mais qu'il ne paroît pas avoir jamais porté. Il nous apprend auſſi 7 que ſes armoiries étoient d'azur, ſemé de trefles d'or, à une patte de Lion de même, armée de gueule, miſe en face.

Du reſte il fait ſouvent 8 l'éloge de ſon pere, louant ſa probité, ſon activité, & l'agilité merveilleuſe qu'il avoit conſervée, même dans ſa veilleſſe. Il dit 9 auſſi, qu'il avoit ſervi je ne ſais en quelle qualité, dans les guerres d'Italie; qu'à ſon retour il ſe maria en 1528 âgé de 33 ans, & qu'il mourut de la pierre à 74 ans, c'eſt-à-dire en 1569.

Pierre de Montagne avoit trois freres, 10 l'un Conſeiller au Parlement de Bor-

5 Eſſais, Tom. VIII. Liv. III. ch. X.
6 Tom. VI. Liv. II. ch. xvj.
7 Tom. III. Liv. I. ch. xlvj.
8 Tom III. Liv. II. ch. ij.
9 Tom VII. L. II. ch. xxxvij.
10 *Ibid.*

deaux, ſunommé le Sieur de Buſſagnet, un autre nommé le Sieur de Saint-Michel, & un troiſieme Eccléſiaſtique, appellé le Sieur de Gaviac. Ce qui prouve de plus en plus la mauvaiſe foi de Scaliger ſur cette famille.

Michel de Montagne naquit (11) le dernier jour de Fevrier 1538. Il fut le troiſieme (12) des enfans de ſon pere, lequel prit un ſoin tout particulier de ſon éducation. On en peut voir dans ſes Eſſais (13) le détail qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Il ſuffit de dire qu'il apprit le Latin en la maiſon paternelle par pure routine, comme on apprend le François, & qu'il le parloit aiſément à l'âge de ſix ans, auquel il fut envoyé au College de Bourdeaux, où il y avoit alors les meilleurs Régens de France; ſavoir, Nicolas de Grouchy, Guillaume Guerente, George Buchanan, & Marc Antoine Muret. Il acheva ſous eux ſon cours d'étude à l'âge de treize ans, & apparemment il fut envoyé peu après en quelque Ecole de Droit, puiſqu'il étoit deſtiné à la Robe.

En effet, il fut pourvû d'une charge de

[11] Tom. I. L. I. ch xix.
[12] Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.
[13] Tom. II. L. I. ch. xxv.
& T. IX. L. III ch. xiij.

Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, & peut-être de celle du Sieur de Buſſagnet ſon oncle, qui mourut jeune. 14 On a reproché 15 à Montagne d'avoir affecté de ne point parler de cette charge dans ſes Ouvrages, comme s'il avoit voulu cacher à la poſtérité qu'il eût été de robe. Mais ce reproche eſt mal fondé ; car dans la Relation qu'il fit à ſon pere de la mort d'Eſtienne de la Boëtie, & qu'il fit imprimer audevant des Opuſcules de cet ami, il lui dit 16 qu'il apprit la maladie de ſon ami le 9 Août 1563 en *revenant du Palais*. Et en ſes Eſſais 17, après avoir dit que les occupations publiques ne lui convenoient pas, il ajoute: *Enfant on m'y plongea juſque aux oreilles, & il ſuccédoit. Si m'en déprins-je de bonne heure.* C'eſt auſſi de cela, dont il a voulu parler ailleurs 18, en diſant, *De ce peu, que je me ſuis eſſayé en cette vacation, je me ſuis d'autant dégoûté.* Comment en effet auroit-il pu diſſimuler une choſe auſſi notoire, que le fait de cette charge ?

---

14 Tom. VII. L. II. ch. xxxvij.
15 Tom. X.
16 Tom. IX
17 Tom. VII.
18 Tom. VIII.

Il eſt vrai qu'il paroît avoir eu peu de goût pour ce métier, & qu'il va juſques à dire quelque part, 19 qu'il ſait ſeulement en gros, *qu'il y a une Juriſprudence*; mais qu'il n'a jamais *goûté des Sciences que la croûte premiere en ſon enfance.* Ce fut apparemment ce qui lui fit prendre le parti de quitter cet emploi. Mais je ne ſais ni quand il s'en défit, ni combien de temps il l'exerça. Pour en eſtre inſtruit au juſte, il faudroit recourir aux regiſtres du Parlement de Bourdeaux. La Croix-du-Maine 20 dit ſeulement qu'après la mort de ſon frere ainé, il réſigna ſa charge, & prit le parti des armes. C'eſt-à-dire, qu'il quitta la robe pour l'épée. Car il ne paroît pas avoir jamais eu d'emploi militaire. Un Auteur de Bourdeaux 21 cite un Arrêt rendu le 14 Juin 1507, au rapport de Monſieur de Montagne, *perſonnage*, dit-il, *de grand ſçavoir.* Mais ſi la date n'eſt pas fauſſe, il faut que ce ſoit un autre conſeiller du même nom.

On voit par ſon Epitaphe, qu'il avoit épouſé Françoiſe de la Chaſſagne. Elle

19 Tom. II.

20 La Croix-du-Maine, *Biblioth. Art. de* Montagne.

21 Automne, *Conf. du Droit Franç. Ad. L XV. Cod. de Teſtam. Milit.*

étoit fille de Joſeph de la Chaſſagne, l'un des plus célebres Conſeillers au Parlement de Bourdeaux 22, ſœur de Geoffroi de la Chaſſagne, ſieur de Preſſac, connu par divers ouvrages. Mais je ne puis dire en quel temps ſe fit ce mariage. Ce que je ſais ſeulement c'eſt que par un Lettre de Montagne à ſa femme 23, du 10 Septembre 1570, il paroît qu'il y avoit alors ſix ans au moins qu'ils étoient mariés.

Dès l'année 1563, il avoit perdu ſon ami intime le Sieur de la Boëtie, Conſeiller au même Parlement, dont il a été parlé ci-deſſus, & dont il fait en pluſieurs endroits de ſes Œuvres l'éloge le plus complet. Comme ce ſavant Magiſtrat lui avoit légué par ſon teſtament 24 ſa bibliotheque & tous ſes manuſcrits, Montagne crut qu'il étoit de ſon devoir de faire le choix de quelques-uns des ouvrages de ſon ami, & de les donner au Public. Ainſi il fit imprimer à Paris en 1571, chez Fréderic Morel 25 la

---

22 Gabriel de Lurbe. *Chron. Bourdel. fol.* 43. La Croix-du-Maine, *Art. de Montagne.*

23 Montagne. T. IX.

24 *Ibid.* T. IX.

25 *Ibid.* T. IX. & la Croix-du-Maine *Biblioth. Art. d'Eſt. de la Boëtie.*

traduction Françoiſe, que la Boëtie avoit faite des Opuſcules de Xenophon & de Plutarque, avec un Recueil de vers Latins du même. A l'égard de ſes vers François, ils ne parurent que l'année ſuivante chez le même Imprimeur. Montagne accompagna le tout de pluſieurs Epîtres dédicatoires de ſa façon & d'une Lettre à ſon pere, contenant la relation de la mort de ſon ami.

Ce fut peu de temps après 26, que s'étant retiré en ſon château de Montagne, dont il étoit devenu le propriétaire par la mort de ſon pere, il commença la compoſition de ſes Eſſais. Comme de ſon aveu 27 il n'aimoit ni la chaſſe, ni les bâtimens, ni le jardinage, ni le ménage de la campagne, & qu'il étoit uniquement occupé de la lecture & de ſes propres réflexions, il ſe livra au plaiſir de mettre par écrit ſes penſées ſans ordre, & ſuivant qu'elles ſe préſentoient à ſon eſprit. Il fait quelque part 28 la deſcription de ſon Château, qui devoit être aſſez vaſte, puiſqu'il dit que la Cour y a logé. Mais il ſe plaiſoit ſur-tout dans la petite bibliotheque qu'il

26 T. VII.
27 T. VIII.
28 *Ibid.*

y avoit formée ; & c'eſt de là que ſont ſortis les deux premiers Livres de ſes Eſſais, qui furent imprimés à Bourdeaux en 1580.

Son goût pour l'étude n'étoit pas ſi grand qu'il n'en eût encore beaucoup pour les voyages 29. Non ſeulement il avoit parcouru la France, mais il avoit voulu encore voir l'Allemagne 30 ; & ſoit pour ſa ſanté, ſoit par curioſité il avoit été 31 aux eaux de Bagnieres, de Plombieres en Lorraine, de Bade en Suiſſe, & à celles de Luques, & *della Villa* en Italie. Il fut enfin à Rome en 1581 ; & ce fut pendant le ſéjour qu'il y fit, que ſon mérite lui fit donner des Lettres de Bourgeoiſie Romaine 32, qui ſont rapportées dans ſes Eſſais.

Il nous apprend auſſi 33, *qu'il n'étoit pas ennemi de l'agitation des Cours, & qu'il y avoit paſſé une partie de ſa vie.* En effet il ſe trouva à Rouen, pendant que le Roi Charles IX y étoit 34. Ce fut apparemment au temps de la déclaration

---

29 T. III.
30 T. IX.
31 T. VII.
32 T. VIII.
33 T. VII.
34 T. II.

de ſa majorité. Il fut à Soiſſons 35 conduire le corps de M. de Grammont, qui avoit été tué au ſiége de la Fere. En 1582, il alla à la Cour, de la part des Bourdelois, 36 pour y négocier quelques affaires; & on ſait que s'étant trouvé aux derniers Etats de Blois de l'année 1588, quoiqu'il n'y fût pas député, il ne laiſſa pas de s'y mêler dans quelques intrigues. 37

Ce fut ſans doute pendant quelques-uns de ces voyages à la Cour que le Roi Charles IX l'honora du Collier de l'Ordre de St. Michel 38. Il en parle 39 comme d'une choſe qui lui fut offerte, & qu'il n'avoit pas demandée & ſe plaint ailleurs 40, de ce qu'on avoit depuis avili cet honneur, en le communiquant à trop de gens qui n'en étoient pas dignes. La Croix-du-Maine 41 lui donne encore la qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi, laquelle lui eſt pareillement donnée

35 T. VII.

36 Darnal, *Contin. de la Chron. Bourdeloiſe, fol. 56.*

37 M. de Thou, de *Vitâ ſuâ* Lib. III. Paſquier, au lieu cité, aux Prolégom. p. LV.

38 Tom. X.

39 Tom. VIII.

40 Tom IV.

41 *Biblioth. Franç.* art. *de Montagne.*

à la tête de ſa traduction de Théologie Naturelle de Raymond de Sebonde.

Pendant qu'il étoit à Rome, les Bourdelois firent une choſe qui marque bien l'eſtime qu'ils avoient pour ſa perſonne. Car tout abſent qu'il étoit, ils l'élurent Maire de leur Ville 42 ; place qui étoit alors ſi honorable, qu'il y ſuccéda au Maréchal de Biron, & qu'il y eut pour ſucceſſeur le Maréchal de Matignon. Montagne voulut d'abord s'excuſer de prendre cet emploi : mais ayant reçu un commandement du Roi de l'accepter, il obéit ; & après les deux ans de ſon exercice, il fut encore continué 43, pour deux autres, en l'année 1583.

On a prétendu 44, qu'il n'avoit pas trop bien réuſſi dans ſa Mairie de Bourdeaux : mais ſans en rapporter aucunes circonſtances. Ainſi nous n'en pouvons juger que par ce qu'il en dit lui-même, 45 & qui ſe réduit au reproche qu'on lui faiſoit, *de s'y eſtre porté en homme qui s'émeut trop lâchement & d'une affection languiſſante.* Mais il s'en défend

42 Tom. VIII. De Lurbe, *Chron. Bourdel. fol.* 47. & Darnal *en ſa Contin.*

43 Darnal. *ibid.* & Montagne, Tom. VIII.

44 Tome X.

45 Tome VIII.

fort bien, en faiſant voir qu'il n'avoit pas rendu un ſervice médiocre à la ville de Bourdeaux, en la maintenant en paix dans un temps de troubles tel que celui où il l'avoit gouvernée. Ainſi ce qu'on lui reprochoit, devoit au contraire tourner à ſa gloire; & il faut bien qu'on fût content de lui puiſqu'on le continua dans ſa charge; *Surquoi*, dit-il, *le Peuple fit bien plus pour moi, en me redonnant ma charge qu'en me la donnant premierement.*

C'eſt ce même eſprit de paix, éloigné de toute cabale & de toute animoſité de parti, qui fut cauſe que, dans le feu des guerres civiles, qui de ſon temps déſolerent la France & ſur-tout la Guyenne, il conſerva preſque toujours ſon château de Montagne dans une heureuſe tranquilité. Quoiqu'il ſe fût hautement déclaré pour le parti Catholique, il n'avoit pas laiſſé de donner dans la maiſon libre entrée à tout le monde, ſans vouloir en faire une place de guerre. *En quoy*, dit-il 46, *j'eſtime un merveilleux chef-d'œuvre, qu'elle ſoit encore Vierge de ſang & de ſac, ſous un ſi long orage, & parmi tant de changemens & & agitations voiſines.*

Sur les fins ſeulement de ſa vie, & au commencement des funeſtes diviſions de

46 Tome VIII.

la Ligue, ſi je ne me trompe, il eut auſſi ſa part des maux de la guerre. Sa terre fut pillée 47 par les amis comme par les ennemis. *Je fus*, dit-il, *pelaud à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & Guelphe au Gibelin.* Pour ſurcroit de malheur, la peſte 48 infecta ſon village, & pénétra ſon château. Ce fut en 1586, ſuivant la Chronique Bourdeloiſe 49, que ce fléau commença à faire du ravage dans la Guyenne. Montagne fut obligé de quitter ſa maiſon, & d'emmener ailleurs ſa famille. Mais il ne dit pas où il trouva un aſyle. Il parle auſſi 50 de quelques dangers preſſans, qu'il courut pendant ces guerres; mais ſans donner à connoître le tems ni les circonſtances de ces événemens.

Dès l'année 1580, comme je l'ai dit plus haut, Montagne avoit publié à Bourdeaux les deux premiers Livres de ſes Eſſais. Les ayant retouchés & conſidérablement augmentés dans la ſuite, & y ayant même ajouté un troiſieme Livre, il fut à Paris pour les faire imprimer tous enſemble. Ce

---

47 Tome IX.

48 *ibid.*

49 Darnal, *Continuation de la Chron. Bourdel. fol.* 56.

50 Tome IX.

fut pendant un assez long séjour qu'il fit alors en cette grande ville 51, que la Demoiselle de Gournay, qui, quoique très-jeune, avoit déjà l'esprit fort orné, charmée des ouvrages de Montagne, fut exprès le chercher, pour le voir & le connoître. Il se forma dès lors entr'eux une si grande liaison, que cette Demoiselle & sa mere voulurent l'emmener en leur maison de Gournay, où il séjourna trois mois en deux ou trois voyages. La Demoiselle conçut pour lui tant d'estime, qu'elle voulut être appellée sa fille d'alliance; nom, dont elle se trouva si honorée, qu'elle le conserva jusques à la mort. Elle le prit même publiquement dans l'édition des Œuvres de Montagne, qu'elle donna en 1635, & qu'elle dédia au Cardinal de Richelieu. Montagne, en s'en retournant chez lui, voulut voir les Etats qui se tenoient à Blois sur la fin de la même année, comme il a été dit ci-dessus, & n'y survécut pas bien long-temps. Dès l'âge de 47 ans 52 il avoit ressenti des atteintes de colique néphrétique; & il en fut souvent depuis 53 vivement tourmenté. Ce fut une esquinancie 54 qui lui

51 Tome X.
52 Tome XII.
53 Tome VII.
54 Tome X.

cauſa une paralyſie ſur la langue; enſorte qu'il demeura trois jours ſans pouvoir parler. Mais comme il avoit l'eſprit fort ſain, il ſe faiſoit entendre par écrit, & pria de cette façon ſa femme de faire venir quelques Gentils-hommes de ſes voiſins, pour prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la Meſſe en ſa chambre, & à l'élévation du corps, il ſe ſouleva comme il put ſur ſon lit, les mains jointes, & expira dans cette action de piété, âgé d'un peu moins de 60 ans. Ce fut le 15 Septembre 1592, ſuivant ſon Epitaphe, 55 ou le 17 du même mois ſuivant la Chronique Bourdeloiſe. 56. Son corps fut tranſporté quelques mois après 57 en l'Egliſe des Feuillans de Bourdeaux, où ſa femme lui fit dreſſer l'Epitaphe dont je viens de parler.

Il ne laiſſa de ſon mariage qu'une fille, qui fut, dit-on 58, *mariée en bon lieu.* Mais on ne nous a point appris le nom de ſon mari, ni ſi elle a eu poſtérité. Le P. Niceron dit, à la vérité, en ſa vie de Montagne, qu'elle s'appelloit Eléonore, & qu'elle fut mariée au Vicomte de Ga-

55 Tome X.
56 De Lurbe, *Chron. Bourdel.* p. 51.
57 De Lurbe, *ibid.*
58 Tom. X.

maches. Mais je ne ſais où il a pris ce fait.

On dit auſſi que la Demoiſelle de Gournai & ſa mere, touchées de la mort de Montagne, traverſerent, à la faveur des Paſſeports, une partie de la France, qui étoit alors toute en armes, pour aller mêler leurs pleurs avec ceux de la mere & de la fille. Exemple mémorable d'une amitié également ſolide & déſintéreſſée.

Je ne ſaurois dire non plus, s'il reſte encore quelqu'un de la famille de cet homme illuſtre. Il parle bien d'un frere 59 qu'il avoit, & qui étoit Seigneur *d'Arſac* au pays de Médoc ; d'un autre 60, qu'il appelle le Sieur de *Matecoulon* ; d'un troiſieme 61, qui étoit de la religion prétendue Reformée, & qu'il nomme de *Beauregard* ; & encore d'un quatrieme 62, nommé *le Capitaine de Saint Martin*, qui fut tué d'un coup de balle de paume à l'âge de 23 ans. Mais je ne ſais s'ils ont eu des deſcendans.

Montagne avoit auſſi une ſœur nommée *Eléonore*, mariée au ſieur de Cumain, Conſeiller au Parlement de Bour-

59 Tom. II.
60 Tom. VII.
61 Tom. IX.
62 Tom. I.

deaux, dont il eſt parlé au Teſtament de Pierre Charron.

Quoiqu'il en ſoit, le nom de Montagne vivra toujours par les beaux Ecrits qu'il a laiſſés, & dont le tems ni les changemens de la Langue n'ont point diminué la réputation.

Il commença à ſe faire connoître par la Traduction qu'il fit en notre Langue de la *Théologie Naturelle de Raymond Sebon*, ou plutôt de *Sebonde*, ſavant Eſpagnol. Dans la Dédicace qu'il en fit à ſon pere le 18 Juin 1568, il dit qu'il avoit entrepris cet ouvrage par ſon ordre dès l'année précédente. Il fut imprimé pour la premiere fois à Paris chez Buon & Gourbin en 1569, & pour la ſeconde chez le même Gourbin en 1581.

En 1571, & 1572, Montagne donna au Public les Opuſcules de ſon ami Eſtienne de la Boëtie, ainſi que je l'ai déjà obſervé.

Mais le principal de ſes Ouvrages, ou pour mieux dire le ſeul qu'on liſe aujourd'hui, ce ſont ſes trois Livres d'*Eſſais*, dont j'ai marqué ci-deſſus les premieres éditions qui parurent de ſon vivant. Il s'en eſt fait depuis ſa mort pluſieurs autres, comme on le peut voir dans la Préface de Mr. Coſte, à qui nous ſommes redevables des dernieres.

Cet habile Editeur a raſſemblé à la tête de ſon Ouvrage les différens jugemens qu'on a faits de l'Auteur & de ſon Livre. Ils méritent fort d'être lus. A mon égard, s'il falloit prendre parti entre ce qui a été dit pour & contre, voici quelle ſeroit ma penſée.

On ne peut nier que Montagne ne montre dans tous ſes Ouvrages, non ſeulement beaucoup d'eſprit & d'agrément; mais encore un beau naturel & un cœur excellent. Il paroît avoir été bon Citoyen, bon fils, bon ami, bon voiſin, bon mari, & un des plus honnêtes hommes du monde. Ce n'en eſt pas une petite marque, que d'avoir pu ſe vanter au milieu de la licence des guerres civiles, 63 de ne s'y être point mêlé, *& de n'avoir mis la main ni aux biens, ni à la bourſe de perſonne.* Il aſſure de plus 64 qu'il a ſouvent ſouffert des injuſtices évidentes, plutôt que de ſe réſoudre à plaider; enſorte que ſur ſes vieux jours il étoit encore, dit-il, *vierge de procès & de querelles.*

Pour ſa morale, il faiſoit profeſſion de ſuivre celle des Stoïciens, qui étoit la plus rigide de toutes celles du Paganiſme. Tous ſes Livres ſont pleins de maximes de

---

63 Eſſais Tome VII.

64 Tome VII. & Tome IX.

Seneque & des autres Philoſophes les plus ſages, dont il avoit bien lu & médité les principes. Il pouſſoit même la probité juſques à ſoutenir, 65 qu'un homme de bien doit tenir parole, même à un voleur, à qui il a promis de payer quelque ſomme. En cela il alloit plus loin que les Canoniſtes les plus ſéveres. Mais c'eſt toujours une preuve de ſa droiture ; & s'il eſt vrai, comme on l'a aſſuré, 66 que le Cardinal du Perron appelloit les Eſſais de Montagne *le Breviaire des honnêtes gens*, c'eſt ſans doute par rapport à ſes nobles ſentimens.

Mais il n'eſt pas ſi aiſé de le juſtifier ſur le fait de la morale chrétienne. Ce n'eſt pas que je vouluſſe lui faire un grand crime d'avoir aimé les femmes en ſa jeuneſſe, comme il le dit ſouvent, 67 & même avec des circonſtances qui ne lui font point honneur. Ce ſont de ces foibleſſes qu'on pardonne à l'âge & au tempérament. Mais Montagne n'eſt pas excuſable d'en avoir fait trophée juſques dans ſa vieilleſſe, 68 & encore moins d'avoir dit qu'il ne pouvoit s'en repentir, *& qu'il alloit s'amuſant en la recordation de ſes jeuneſſes paſſées.*

---

65 Tome VII.
66 Ancillon, Mélange Crit. Art. 79.
67 Tome IV. Tome VII. Tome IX.
68 Tome VII.

Que penſer d'un vieillard qui prétend 69 qu'à un homme comme lui les Médecins devroient ordonner l'amour plutôt qu'aucune autre recette, *pour l'éveiller, & tenir en force bien avant dans les ans?*

Auſſi ſon Livre eſt-il tout parſemé d'obſcénités, & même des plus groſſieres. Il ſeroit aiſé d'en faire un long catalogue. Mais le ſeul Chapitre *des Vers de Virgile* 70, qu'il compoſa peu avant ſa mort, en contiennent une infinité qui font rougir les perſonnes les plus effrontées; enſorte que je ne puis aſſez m'étonner, qu'une perſonne auſſi vertueuſe que la Demoiſelle de Gournay, ait pu mettre une Préface à cet Ouvrage & qu'elle ait oſé avouer, qu'elle en avoit revu les épreuves.

On a reproché auſſi à Montagne avec aſſez de fondement un peu trop de vanité. Je n'en rapporterai pas les preuves. Ses livres en ſont pleins, puiſqu'il n'y parle de rien tant que de lui-même. Car quoiqu'il faſſe de grands efforts pour ſe juſtifier 71, je doute que les gens ſenſés reçoivent jamais ſes excuſes. Il eſt vrai, qu'il y avoue quelquefois ſes dé-

69 *ibid.*
70 Tom. III. Liv. VII. ch. v.
71 V. ſurtout Tom. IV. T. VI. Tom. VII.

fauts. Mais ſi l'on y prend garde, ce ne ſont que ceux dont ſe parent les Philoſophes ou les gens du bel air, ou des imperfections qui roulent ſur des choſes indifférentes. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il dit ſouvent qu'il manque de mémoire; qu'il n'a aucun fonds de ſcience, qu'il eſt indolent & pareſſeux; qu'il néglige le ſoin de ſes affaires domeſtiques; qu'il ne veille point ſur la fidélité de ſes valets; qu'il n'eſt pas propre à flatter les Grands, & autres choſes pareilles. Aveux qui, ſi je ne me trompe, renferment pour la plûpart une vanité cachée; mais à laquelle il ne ſeroit pas difficile de lever le maſque, quand Montagne, dans un endroit de ſes Eſſais, ne ſe découvriroit pas lui-même pour tel qu'il étoit. C'eſt celui 72 où après avoir montré que le Sage ne prend pas pour lui les fauſſes louanges qu'on lui donne, il ajoute: *Pour moi, qui me loueroit d'eſtre bon Pilote, d'eſtre bien modeſte, ou d'eſtre bien chaſte, je ne lui en devrois nul grand merci.*

En général on peut dire de lui, que ſi ſa morale étoit Stoïcienne, ſes mœurs étoient tout-à-fait Epicuriennes. C'eſt

---

72 Tom. VII.

encore

encore un point ſur lequel il dit 73, qu'*il a le cœur aſſez ouvert pour publier hardiment ſa foibleſſe.* Car il avoue au même endroit, qu'il reſſembleroit volontiers à un certain Romain dont parle Ciceron comme *d'un galant homme, entendu & abondant en toutes ſortes de commodités & de plaiſirs ; conduiſant une vie tranquille & toute ſienne ; l'ame bien préparée contre la mort, la ſuperſtition, &c.* Voilà en effet le vrai portrait de Montagne, & qui même auroit peut-être été plus reſſemblant, s'il avoit oſé traduire à la lettre celui qu'a fait Ciceron 74 de ce même Romain. Mais ce que Montagne n'a pas jugé à propos de faire d'un ſeul coup de pinceau, il ſeroit aiſé de le retrouver en détail, ſi l'on prenoit la peine de raſſembler tous les traits où il s'eſt peint au naturel en différens endroits de ſes Eſſais.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas être ſurpris des jugemens oppoſés qu'on a faits de cet Ouvrage. Les gens voluptueux, ou portés au Pyrroniſme, qui n'aiment qu'à ſe divertir, qu'à rire de tout, & à entendre parler librement ſur toutes ſortes de matieres, applaudiront toujours à

73 Tom. *VIII.*
74 Ciceron, *De Finib. II.* 20.

un Ecrit conforme à leur goût, & assaisonné d'une franchise également spirituelle & philosophique. Au contraire, ceux qui sont pénétrés des vérités Evangéliques, ne peuvent que condamner une infinité de propositions téméraires, & d'expressions obscenes, qui sont répanpanduës dans ces Essais ; comme étant de leur devoir de faire sentir le danger où s'exposent les personnes qui se plaisent à cette lecture.

Ce n'est pas que je croye que Montagne ait poussé le Pyrronisme jusques à l'irréligion, comme quelques gens 75 l'ont avancé trop légérement. Non-seulement il a toujours fait profession de la Religion Catholique, mais il y a été fortement attaché. Cela paroît tant par sa Traduction du Livre de Raymond Sebonde, que par l'Apologie qu'il en a insérée dans ses Essais 76. On le voit encore par ce qu'il dit en plusieurs endroits contre les Novateurs de son tems & surtout par les témoignages de piété qu'il donna à la mort. Dans le cours de sa vie même, dès qu'il se sentoit malade,

---

75 Reimman, *Histor. Universal. Atheism.* pag. 403.

76 Tome IV & V L. II. c7. xij.

il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, 77 *de ſe réconcilier à Dieu par les derniers offices des Chrétiens.* Cette conduite n'eſt pas équivoque. Mais il faut pourtant convenir que par ſes façons de penſer & de s'exprimer, très oppoſées à l'eſprit de l'Evangile, il a pu être juſtemrnt ſoupçonné de libertinage, & qu'il eſt difficile, que, contre ſon intention, il n'en inſpire les ſentimens aux Eſprits foibles & qui ont de la diſpoſition à ſe laiſſer corrompre.

Il eſt d'autant plus aiſé d'en être ſéduit, que ſon ſtile, tout Gaſcon & tout antique qu'il eſt, a une certaine énergie naturelle, qui plaît infiniment. Il écrit d'ailleurs d'une maniere, qu'il ſemble qu'il parle à tout le monde, avec cette aimable liberté, dont on s'entretient avec ſes amis. Ses écarts mêmes, par leur reſſemblance avec le déſordre ordinaire des converſations familieres & enjouées, ont je ne ſais quel charme dont on a peine à ſe défendre.

C'eſt dommage qu'il reſpecte aſſez peu ſes Lecteurs, pour entrer dans des détails puérils & frivoles de ſes goûts, de ſes actions, & de ſes penſées mêmes. *Qu'a-t-on à faire*, diſoit avec raiſon Scaliger

77. Tome VIII.

78, *de ſavoir ſi Montagne aimoit mieux le vin blanc que le clairet* ? Mais on trouve dans ſon ouvrage des choſes bien plus choquantes encore ; comme quand il nous parle 79 du ſoin qu'il prenoit de ſe tenir le ventre libre, & d'avoir *particuliere commodité de lieu & de ſiége pour ce ſervice ;* quand il nous apprend 80 qu'il aimoit à ſe gratter les oreilles, & quand il nous débite gravement à la fin de ſon ouvrage cette belle Sentence, *qu'au plus élevé trône du monde, ſi ne ſommes nous aſſis que ſur notre cul.* Je pourrois en citer bien d'autres exemples. Mais en voilà aſſez pour juger du génie de cet homme célebre, & du cas qu'on doit faire de ſes Ouvrages.

78 *Scaligeriana Secund. au mot* Montagne.
79 Tom. IX.
80 *Ibid.*

AU
LECTEUR.

C'EST icy un Livre de bonne foy, Lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je ne m'y ſuis propoſé aucune fin que domeſtique & privée je n'y ay nulle conſidération de ton ſervice, ny de ma gloire : mes forces ne ſont pas capables d'un tel deſſein. Je l'ai voué à la commodité particuliere de mes parens & amis : à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bientoſt) ils y puiſſent retrouver aucuns traicts de mes conditions & humeur, & que par ce moyen ils nourriſſent plus entiere & plus vifve, la cognoiſſance qu'ils ont eue de moi. Si c'euſt été pour rechercher la faveur du monde, je me fuſſe paré de beautez empruntées. Je veux qu'on m'y voye en ma façon ſimple, naturelle & ordinaire, ſans eſtude & artifice : car c'eſt moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections & ma forme naïfve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que ſi j'euſſe été parmi ces Nations qu'on dit vivre encore ſous

la douce liberté des premieres Loix de Nature, je t'aſſeure que je m'y fuſſe trés-volontiers peint tout entier & tout nud. Ainſi, Lecteur, je ſuis moi-même la matiere de mon Livre : ce n'eſt pas raiſon que tu employes ton loiſir à un ſujet ſi frivole & ſi vain. A Dieu donq.

De Montagne, ce 12 de Juin 1580.

ESSAIS DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offenſez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'eſt de les eſmouvoir

par ſubmiſſion, à commiſération & à pitié. Toutesfois la braverie, la conſtance, & la réſolution, moyens tous contraires, ont quelque fois ſervy à ce meſme effect. *Edouard* I Prince de Galles, celui qui regenta ſi long-temps noſtre Guienne, perſonnage duquel les condi.ions & la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offenſé par les Limoſins, & prenant leur ville par force, ne put être arreſté par les cris du peuple & des femmes, & enfants abandonnez à la boucherie, lui criants mercy, & ſe jettants à ſes pieds: juſqu'à ce que paſſant toujours outre dans la ville, il apperceut trois 2 Gentils-hommes François, qui d'une hardieſſe incroyable ſouſtenoient ſeuls l'effort de ſon armée victo-

---

1 Que les Anglois nomment communément *The black Prince*, Prince noir, fils d'*Edouard III*, Roi d'Angleterre, & pere de l'infortuné *Richard II*.

2 *Froiſſart* les nomme *Meſſire Jean de Villemur*, *Meſſire Hugues de la Roche*, *& Roger de Beaufort, fils au Comte de Beaufort, Capitaines de la Cité. Quand ils virent*, dit cet Hiſtorien *la tribulation & la peſtilence qui ainſi couroient ſur*

rieuſe. La conſideration & le reſpect d'une ſi notable vertu, reboucha premierement la pointe de ſa cholere, & commença par ces trois à faire miſericorde à tous les autres habitans de la ville. *Scanderberch* Prince de l'Epire, ſuyvant un ſoldat des ſiens pour le tuer, & ce ſoldat ayant eſſayé par toute eſpece d'humilité & de ſupplication de l'appaiſer, ſe reſolut à toute extremité de l'attendre l'eſpée au poing : cette ſienne reſolution arreſta ſus bout la furie de ſon maiſtre, qui pour lui avoir veu prendre un ſi honorable parti, le receut en grace. Cet exemple pourra ſouffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuſe force & vaillance de ce Prince-là.

---

eux & ſur leurs gens, ils dirent, Nous ſommes morts, ſi nous ne nous défendons. Or nous vendons cherement, ainſi que tous Chevaliers doivent faire. *Et firent ces trois François pluſieurs appertiſes d'armes, Le Prince en ſon chariot vint celle part, & les regarda moult volontiers ; & ſe rappaiſa & adoucit, en eux regardant, moult fort*, &c. Froiſſart, *Vol.* 1, ch. 289, *pag.* 369.

L'Empereur *Conrad* troiſieſme, ayant aſſiegé 3 Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condeſcendre à plus douces conditions, quelques viles & laſches ſatisfactions qu'on lui offriſt, que de permettre ſeulement aux gentils femmes qui eſtoient aſſiegées avec le Duc, de ſortir leur honneur ſauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter ſur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'adviſerent de charger ſur leurs eſpaules leurs maris, leurs enfans, & le Duc meſme. L'empereur prit ſi grand plaiſir à voir la gentilleſſe de leur courage, qu'il en pleura d'aiſe, & amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle & capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : & dés lors en avant traita humainement luy & les ſiens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit ayſément : car j'ay une merveilleuſe laſcheté vers la miſericorde & manſuétude : Tant y a, qu'à mon advis, je ſe-

3 En 1140, *Winsberg*, ville de la Haute Baviere ; *Calviſius*.

rois pour me rendre plus naturellement à la compaſſion, qu'à l'eſtimation. Si eſt la pitié paſſion vitieuſe aux Stoïques : Ils veulent qu'on ſecoure les affligez, mais non pas qu'on flechiſſe & compatiſſe avec eux. Or ces exemples me ſemblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames aſſaillies & eſſayées par ces deux moyens, en ſouſtenir l'un ſans s'esbranler, & courber ſous l'autre. Il ſe peut dire, 4 que de rompre ſon cœur à la commiſeration, c'eſt l'effect de la facilité, debonnaireté, & molleſſe ; d'où il n'advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, & du vulgaire, y ſont plus ſubjectes: Mais ayant eu à deſdaing les larmes & les pleurs, de ſe rendre à la ſeule reverence de la ſaincte image de la Vertu, que c'eſt l'effect d'une ame forte & imployable,

4 Ou, comme il y a dans l'édition in-4o d'*Abel l'Angelier*, imprimée à Paris en 1588, *ſe laiſſer aller à la compaſſion & à la pitié*. L'autre expreſſion a paru plus forte & plus hardie à Montaigne, & par conſéquent préférable. Si elle eſt obſcure, celle-ci pourra lui ſervir de commentaire.

ayant en affection & en honneur une vigueur maſle & obſtinée.

Toutesfois ès ames moins genereuſes, l'eſtonnement & l'admiration peuvent faire naiſtre un pareil effect : Teſmoin le Peuple Thebain, lequel ayant mis en juſtice d'accuſation capitale, les Capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit été preſcrit & préordonné, abſolut à toute peine Pelopidas, qui plioit ſous le faix de telles objections, & n'employoit à ſe garantir que requeſtes & ſupplications : & au contraire *Epaminondas*, 5 qui vint à raconter magnifiquement les choſes par luy faites, & à les reprocher au Peuple d'une façon fiere & 6 arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre ſeulement les balotes en main ; & ſe departit l'aſſemblée, louant grandement la hauteſſe du courage de ce perſonnage.

5 Plutarque dans ſon Traité, où il examine *Comment on ſe peut louer ſoy-même*, chap. 5.

6 Ou *aſſurée*, comme dans l'édition de 1588, & dans la premiere de toutes, faite à Bourdeaux en 1580.

Dionyſius le vieil, après des longueurs & difficultés extremes, ayant pris la ville de Rhege, & en icelle le Capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit ſi obſtinément defendue 7, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement; comment le jour avant, il avoit fait noyer ſon fils, & tous ceux de ſa parenté. A quoy Phyton reſpondit ſeulement, *qu'ils en eſtoient d'un jour plus heureux que lui.* Après il le fit deſpouiller, & ſaiſir à des Bourreaux, & le traîner par la ville, en le fouëttant très ignominieuſement & cruellement: & en outre le chargeant de felonnes parolles & * contumelieuſes. Mais il eut le courage toujours conſtant, ſans ſe perdre. Et d'un viſage ferme, alloit au contraire ramentvant à haute voix l'honnorable & glorieuſe cauſe de ſa mort, pour n'avoir voulu rendre ſon Pays entre les

7 *Diodore de Sicile*, L. XIV, chap. 29.

* *Outrageantes.*

mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dyoniſius liſant dans les yeux de la commune de ſon armée, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au meſpris de leur chef, & de ſon triomphe, elle alloit s'amolliſſant par l'eſtonnement d'une ſi rare vertu, & marchandoit de ſe mutiner, & même d'arracher Phyton d'entre les mains de ſes ſergens, fit ceſſer ce martyre; & à cachettes l'envoya noyer en la Mer.

Certes c'eſt un ſubject merveilleuſement vain, divers, & ondoyant, que l'homme : il eſt malaiſé d'y fonder jugement conſtant & uniforme. Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il eſtoit fort animé (8), en conſidération de la

8 Plutarque : *Inſtructions pour ceux qui manient afaires d'Eſtat*, chap. 17, où ce Citoyen n'eſt pas nommé *Zenon*, mais *Sthenon*. Dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, où Plutarque a inſéré la même hiſtoire, à l'article de *Pompée*, ce généreux Citoyen eſt appellé *Sten-*

vertu & magnanimité du citoyen Zenon, qui ſe chargeoit ſeul de la faute publique, & ne requeroit autre grace que d'en porter ſeul la peine. Et l'hoſte de Sylla, ayant uſé en la ville de Peruſe (9) de ſemblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour ſoy, ny pour les autres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes & ſi gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce ſiege, ſenty des preuves merveilleuſes : lors ſeul abandonné des ſiens, ſes armes deſpecées, tout couvert de ſang & de playes, combat-

---

nius. Mais dans *la Vie de Pompée*, le même Plutarque nous dit, que Pompée traita humainement toutes les villes de Sicile, excepté celles des Mamertins : & qu'ayant réſolu de chatier auſſi celle des Himériens, il fut déſarmé par la généroſité de *Sthenis*, l'un des Gouverneurs de la ville, qui ſe chargeoit tout ſeul de la faute publique.

9 Plutarque d'où ceci a été tiré, dit *Preneſte* ville du Latium. *Inſtruction pour ceux qui manient affaires d'Eſtat*, chad. 17. *Péruſe* eſt dans la Toſcane

tant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : & luy dit, tout piqué d'une si chere victoire, (car entre autre dommage, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) (10) *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif.* L'autre, d'une mine non-seulement asseurée, mais rogue & altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire : « A-t'il flechy un genouil ? » lui est-il eschappé quelque voix sup-» pliante ? Vrayement je vainquerai ce si-» lence : si je n'en puis arracher paro-» le, j'en arracheray au moins du gemis-

10 Quint. Curt. L. IV, c. 6, num. 26, 27, 28. *Non ut voluisti, morieris, Beti : sed quidquid tormentorum in captivum invenire potest ; passurum te cogita.* Ille non interrito modo, sed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus reddidit vocem. Tum Alexander, *Videtisne obstinatum ad tacendum?* inquit. *Non genu posuit?* &c.

» ſement. » Et tournant ſa cholere en rage, commanda qu'on lui perçaſt les talons ; & le fit ainſi traiſner tout vif, deſchirer & deſmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force du courage lui fuſt ſi naturelle & commune, que pour ne l'admirer point, il le reſpectaſt moins ? ou qu'il l'eſtimaſt ſi proprement ſienne, qn'en cette hauteur il ne peuſt ſouffrir de la voir en un autre, ſans le deſpit d'une paſſion envieuſe ? ou que l'impetuoſité naturelle de ſa cholere fuſt incapable d'oppoſition ? De vray, ſi elle euſt receu bride, il eſt à croire, qu'en la priſe & deſolation de la ville de Thebes elle l'euſt receu, à voir cruellement mettre au fil de l'eſpée tant de vaillans hommes, perdus, & n'ayans plus moyens de defence publique. Car il en fut tué bien ſix mille, deſquels nul ne fut veu (11) ny fuyant, ny demandant mercy : au rebours cherchans, qui ça, qui là, par

11 *Diodore de Sicile*, L. XVII, chap. 4.

les ruës, à affronter les ennemis victorieux : les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'eſſayaſt en ſon dernier ſoupir, de ſe venger encores : & (12) à tout les armes du deſeſpoir conſoler ſa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, & ne ſuffit la longueur d'un jour à aſſouvir ſa vengeance. Ce carnage dura juſques à la derniere goutte de ſang eſpandable, & ne s'arreſta qu'aux perſonnes deſarmées, viellards, femmes & enfants, pour en tirer trente mille eſclaves.

12 Ou, *avec les armes*, comme on a mis dans les dernieres éditions.

CHAPITRE II.

De la Triſteſſe.

JE ſuis des plus exempts de cette paſſion, ne l'ayme n'y l'eſtime : quoy que le monde ait entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la conſcience : Sot & vilain ornement. Les Italiens ont * plus ſortablement baptiſé de ſon nom (1) malignité. Car c'eſt une qualité tousjours nuiſible, tousjours folle : & comme tousjours couarde & baſſe, les Stoïciens en defendent le ſentiment à leurs ſages. Mais le conte dit (2), que *Pſammenitus* Roi d'Ægypte, ayant eſté deffait & pris par Cambyſes

* *Plus convenablement, plus à propos.* — *Sortablement* n'eſt pas même dans le Dictionnaire de Nicot, où l'on trouve *ſortable*, que l'uſage nous conſerve encore.

1 Le mot Italien *Triſteza* veut dire *malignité.*

2 *Herodot.* L. III. p. 187, 188. Edit. *Stephan.* 1592.

Roi de Perſſe, voyant paſſer devant luy ſa fille priſonniere habillée en ſervante, qu'on envoyoit puiſer de l'eau, tous ſes amis pleurans & lamentans autour de luy, ſe tint coy ſans mot dire, les yeux fichez en terre : & voyant encore tantoſt qu'on menoit ſon fils à la mort, ſe maintint en cette meſme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ſes domeſtiques conduit entre les captifs, il ſe mit à battre ſa teſte, & mener un deuil extrême. Cecy ſe pourroit apparier à ce qu'on vid dernierement d'un Prinſe des noſtres, qui ayant ouy à Trente, où il eſtoit, nouvelles de la mort de ſon frere aiſné, mais un frere en qui conſiſtoit l'appuy & l'honneur de toute ſa Maiſon, & bien-toſt après d'un puiſné, ſa ſeconde eſpérance, & ayant ſouſtenu ces deux charges d'une conſtance exemplaire, comme quelques jours après un de ſes gens vint à mourir, il ſe laiſſa emporter à ce dernier accident ; & quittant ſa reſolution, s'abandonna au deuil & aux regrets ; en maniere qu'aucuns en prin-

drent argument, qu'il n'avoit eſté touché au vif que de cette derniere ſecouſſe : mais à la vérité ce fut, qu'eſtant d'ailleurs plein & comblé de triſteſſe, la moindre ſurcharge briſa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (dis-je) autant juger de noſtre hiſtoire, n'eſtoit qu'elle adjouſte, que Cambyſes s'enquerant à Pſammenitus, pourquoy ne s'eſtant eſmeu au malheur de ſon fils & de ſa fille, il portoit ſi impatiemment celuy d'un de ſes amis : 3 *C'eſt*, reſpondit-il, *que ce ſeul dernier deſplaiſir ſe peut ſignifier par larmes, les deux premiers ſurpaſſans de bien loin tout moyen de ſe pouvoir exprimer.*

A l'aventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien Peintre 4, lequel ayant à repreſenter au ſacrifice d'Iphigenie le deuil des aſſiſtans, ſelon les degrez de l'intereſt que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente : ayant

3 *Herodot.* L. III, p. 188,

4 *Valer. Maxim.* L. VII, c. 11. *In Externis* § 6.

eſpuiſé les derniers efforts de ſon art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le viſage couvert, comme ſi nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de deuil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miſerable mere *Niobé*, ayant perdu premierement ſept fils, & puis de ſuitte autant de filles, ſur-chargée de pertes, avoir eſté enfin tranſmuée en rocher,

(a) *dirigiſſe malis* :

pour exprimer cette morne, muette & ſourde ſtupidité, qui nous tranſit, lors que les accidens nous accablent, ſurpaſſans notre portée. De vrai, l'effort d'un deſplaiſir, pour eſtre extreme doit eſtonner toute l'ame, & lui empeſcher la liberté de ſes actions: Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaiſe nouvelle, de nous ſentir ſaiſis, tranſis, & comme perclus de tous mouvemens: de façon que l'ame ſe relaſchant après aux

a *Par ſes malheurs en Rocher endurcie.* Ovid. Métmorph. L. VI, Fab. 4.

larmes & aux plaintes, ſemble ſe deſpendre, ſe deſmeler, & ſe mettre plus au large, & à ſon aiſe.

[b] *Et via vix tandem voci laxata dolore eſt.*

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulierement remarqué de chacun, pour avoir exceſſivement bien faict de ſa perſonne, en certaine meſlée : & incognu, hautement loüé & plaint y eſtant demeuré : mais de nul tant que de *Raïſciac* Seigneur Allemand, eſprit d'une ſi rare vertu. Le corps eſtant rapporté, cetui-cy d'une commune curioſité, s'approcha pour voir qui c'eſtoit : & les armes oſtées au treſpaſſé, il reconnut ſon fils. Cela augmenta la compaſſion aux aſſiſtans : luy ſeul ſans rien dire, ſans filler les yeux, ſe tint debout, contemplant fixement le corps de ſon fils : juſques à ce que la ve-

b *Et la douleur à peine à la voix fit paſſage* Virg. *Enéid.* L. XI, 151.

hémence de la triſteſſe, ayant accablé ſes eſprits vitaux, le porta roide mort par terre.

(c) *Chi puo dir comm' egli arde, è in picciol fuoco,*

diſent les amoureux, qui veulent repreſenter une paſſion inſupportable.

d ——— *miſero quod omnes*
Eripit ſenſus mihi. Nam ſimul te,
Lesbia, aſpexi, nihil eſt ſuper mî
Quod loquar amens.
Lingua ſed torpet, tenuis ſub artus
Flamma dimanat, ſonitu ſuopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

---

c Qui peut dire à quel point il eſt enflammé, ne ſent qu'une ardeur médiocre. *Plutarque*, fol. 70. *di Gab. Giolito, in Vinegia*, an 1545.

d *Chere Lesbie, Amour qui m'aſſervit*
A tes beaux yeux, tous mes ſens me ravit.
Interdit à ta vue,
Le trouble ſe répand dans mon ame éperdue.
Je n'ai ni langue ni voix:
Par tout mon corps je ſens une flamme ſoudaine
Courir de veine en veine:
Je n'entens ni ne vois. CATUL. Ep. 49.

Auſſi

Auſſi n'eſt-ce pas en la vive & plus cuyſante chaleur de l'accès, que nous ſommes propres à deſployer nos plaintes & nos perſuaſions : l'ame eſt lors aggravée de profondes penſées, & le corps abbattu & languiſſant d'amour : Et delà s'engendre par fois la défaillance fortuite, qui ſurprend les amoureux ſi hors de ſaiſon ; & cette glace qui les ſaiſit par la force d'une ardeur extreme, au giron 5 meſme de la jouiſſance. Toutes paſſions qui ſe laiſſent gouſter & digerer, ne ſont que mediocres :

e *Curæ leves loquuntur ingentes ſtupent*

5 Dans l'édition in-4to. d'Abel l'Angelier, publiée à Paris en 1588, du vivant de Montagne, après le mot *jouiſſance*, on lit : *Accident qui ne m'eſt pas inconnu.* Mais ces mots ne paroiſſent point dans les éditions ſuivantes, où Montagne a fait d'autres changemens, que je ſuivrai, ſans en avertir, à moins que je n'y ſois obligé par quelque raiſon particuliere. Il doit être permis à un écrivain de corriger ſes ouvrages : & je ne crois pas qu'on ait droit de tenir regiſtre des fautes qu'il a eu ſoin de proſcrire lui-même.

e *Légers ſoucis fort aiſément babillent,*
Mais les grands ſont muets.
SENEQ. *Hippol. Act.* II. *ſc.* 3.

La ſurpriſe d'un plaiſir ineſperé nous eſtonne de meſme.

f *Ut me conſpexit venientem, & Troïa circùm*
Arma amens vidit, magnis exterrita monſtris,
Diriguit viſu in medio, calor oſſa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Outre la femme Romaine, 6 qui mourut ſurpriſe d'aiſe de voir ſon fils revenu de la route de Cannes, Sophocles & Denys le Tyran, 7 qui treſpaſſerent

---

f Lorſqu'elle me vit venir, armé à la Troyenne, toute hors d'elle-même, & effrayée d'une rencontre ſi extraordinaire: elle devint immobile à cet aſpect; toute ſa chaleur l'abandonne, elle tombe évanouïe, & enfin après bien du temps, à peine peut-elle m'adreſſer la parole. *Æneid.* L. III, 306, &c.

6 *Plin.* Nat. Hiſt. L. VII. c. 54. -- *Tite Live* raconte un accident tout pareil, arrivé après la bataille de Traſimene, L. XXII, c. 7

7 Pline aſſure poſitivement que la joie d'avoir remporté le prix de la Tragédie fit mourir Sophocle, & le vieux Denys, Tyran de Sicile : *Gaudio obiere -- Sophocles, & Dionyſius Siciliæ Tyrannus, uterque accepto tragicæ victoriæ nuncio*, Nat. Hiſtor, L. VII, c. 53. Mais à l'égard de Denys, ſi nous en croyons *Diodore de Sicile*, la joye qu'il eut d'avoir remporté le prix de la Tragédie, l'engagea dans des excès qui furent la véritable cauſe de ſa mort. *Il fut ſi joyeux de cette nouvelle*, dit cet Hiſ-

d'aiſe, & Talva 8 qui mourut en Corſegue, liſant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez : nous tenons en notre ſiecle, que le Pape Leon dixieſme ayant eſté adverty de la priſe de Milan, qu'il avoit extremement ſouhaitée (9), entra en tel excez de joye, que la fievre l'en print, & en mourut. Et pour un plus notable teſmoignage de l'imbecilité humaine, il a eſté remarqué

---

torien, *qu'il en fit un grand ſacrifice aux Dieux, & des Feſtins fort ſomptueux eſquels il convia tous ſes amis, & y beut tant & ſi exceſſivement qu'il en tomba en une groſſe maladie.* L. XV, c. 20. de la traduction d'Amyot.

8 Dans *Valere Maxime*, L. IX, c. 12 in Romanis, § 3. où il eſt nommé *M. Juventius Thalna.* Pline qui s'eſt contenté de dire qu'il mourut en ſacrifiant, *cùm ſacrificaret*, l'appelle *M. Juventius Talva*, L. VII, c. 53. Ed. *Variorum* d'*Hachius*; mais on remarque à la marge que deux Mſſ. portent *Thalna*, & le P. *Hardoüin*, qui a ſuivi cette derniere leçon, prouve que c'eſt ainſi qu'il faut lire. Voyez ſa Note ſur cet endroit, Tom. I, pag. 409, ſeconde édit. Paris, 1723.

9 *Franceſco Guicciardini*, Hiſtoria d'Italia, Lib. XIV, p. 394, vol. 2. --- *Le Pape Leon fut bien aiſe de mourir de joye*, dit aſſez plaiſamment Martin du Bellay dans ſes *Mémoires*, Liv. II, fol. 46.

par les anciens, que Diodorus le Dialecticien (10) mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son Escole, & en public, ne se pouvoir desveloper d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prise de ces violentes passions: J'ay l'apprehension naturellement dure; & l'encrouste & espessis tous les jours (11) par discours.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au-de-là de nous.

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousjours beant après les choses futures, nous apprennent à nous saisir des biens presens, & nous rassoir en ceux-là com-

10 *Plin.* Natur. Hist. L. VII, c. 53. *Pudore Diodorus Sapientiæ Dialecticæ Professor, lusoriâ quæstione non protinùs ad interrogationes Stilponis dissolutâ.*

11 C'est à-dire, *par raison*: Montaigne emploie souvent le mot de *discours* en ce sens là

me n'ayants aucune priſe ſur ce qui eſt à venir, voire aſſez moins que nous n'avons ſur ce qui eſt paſſé, touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils oſent appeller erreurs, choſe à quoi Nature meſme nous achemine, pour le ſervice de la continuation de ſon ouvrage, nous imprimant, comme aſſez d'autres, cette imagination fauſſe : plus jalouſe de noſtre action, que de noſtre ſcience. Nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes tousjours au delà. La crainte, le deſir, l'eſperance, nous eſlançent vers l'avenir : & nous deſrobent le ſentiment & la conſideration de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera, voire quànd nous ne ſerons plus. (a) *Calamitoſus eſt animus futuri anxius.*

Ce grand precepte eſt ſouvent allegué en Platon, 1 *Fay ton faict & te cognoy-*

a CHAP. III. Tout eſprit qui s'inquiete de l'avenir, eſt malheureux. *Seneq.* Epiſt. XCVIII

1 *Un beau mot*, dit Platon, *court depuis longtems dans le monde, c'eſt qu'il ne convient qu'à l'homme ſage de s'attacher à ſes propres affaires,*

Chaſcun de ces deux membres enveloppe generalement tout noſtre devoir : & ſemblablement enveloppe ſon compagnon. Qui auroit à faire ſon faict, verroit que ſa premiere leçon, c'eſt cognoiſtre ce qu'il eſt, & ce qui luy eſt propre. Et qui ſe cognoiſt, ne prend plus l'eſtranger faict pour le ſien : s'ayme, & ſe cultive avant toute autre choſe : refuſe les occupations ſuperfluës, & les penſées & propoſitions inutiles. Comme la Folie quand on luy octroyera ce qu'elle deſire, ne ſera pas contente : auſſi eſt la Sageſſe contente de ce qui eſt preſent & ne ſe deſplaiſt jamais de ſoy. Épicurus diſpenſe ſon Sage de la prevoyance & ſoucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les treſpaſſez, celle icy me ſemble autant ſoli-

---

& de ſe connoître ſoi-même : In *Timæo*, P. 544. Ed. Læmarianæ, Lugd. an. 1590. Cet ancien mot ſuffit pour apprendre à qui voudroit en douter, que dans nos pays civiliſés *le nombre des ſots eſt infini.*

de, qui oblige les actions des Princes 2 à eſtre examinées après leur mort. Ils ſont compagnons, * ſinon maiſtres des loix; ce que la juſtice n'a peu ſur leurs teſtes, c'eſt raiſon qu'elle l'ayt ſur leur reputation, ** & bien de leurs ſucceſſeurs: choſes que ſouvent nous preferons à la vie. C'eſt une uſance qui apporte des commoditez ſingulieres aux Nations où elle eſt obſervée & deſirable à tous bons Princes, qui ont à ſe plaindre de ce qu'on traite la memoire des meſchants comme la leur. Nous devons la ſubjection & obeïſſance également à tous Rois; car elle regarde leur office: mais l'eſtimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre Politique de les ſouffrir patiemment, indignes; de celer leurs vices: d'aider de noſtre re-

2 *Diodore de Sicile* L. I., *c.* 6.

* *Pour ne pas dire maîtres des loix.*

** *Je ne ſais quel eſt ce pouvoir que Montagne donne à la juſtice ſur les biens des ſucceſſeurs d'un méchant prince.*

commandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a beſoin de noſtre appuy. Mais noſtre commerce finy, ce n'eſt pas raiſon de refuſer à la juſtice & à noſtre liberté l'expreſſion de nos vrays reſſentimens; & nommément de refuſer aux bons ſubjects, la gloire d'avoir reverемment & fidellement ſervy un maiſtre, les imperfections duquel leur eſtoient ſi bien cognues: fruſtrant la poſterité d'un ſi utile exemple. Et ceux qui, par reſpect de quelque obligation privée, eſpouſent iniquement la memoire d'un Prince meſloüable, font juſtice particuliere aux deſpens de la juſtice publique. Titus-Livius dict vray [3] que le langage des hommes nourris ſous la Royauté, eſt toujours plein de vaines oſtentations & faux teſmoignages: chacun eſlevant indifferemment ſon Roy,

3 Lib. XXXIV, C. 48, num. 2. *Is*, (Legatus Antiochi) *ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria terraſque inani ſonitu verborum complevit.*

à l'extrême ligne de valeur & grandeur ſouveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux ſoldats, qui reſpondirent à Neron, à ſa barbe, l'un enquis de luy, pourquoy il lui vouloit mal : 4 *Je t'aimois quand tu le valois : mais depuis que tu es venu parricide, boutefeu, baſteleur, cocher, je te hay comme tu merites* : l'autre pourquoy il le vouloit tuer ; 5 *Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels maleſices.* Mais les publics & univerſels teſmoignages, qui après ſa mort ont eſté rendus, & le feront à tout jamais à luy, de ſes tyranniques & vilains deportemens, qui de ſain entendement les peut reprouver ?

Il me deſplaiſt, qu'en une ſi ſaincte police que la Lacedemonienne, ſe fuſt

4 Interrogatuſque à Nerone quibus cauſis ad obliviones ſacramenti proceſſiſſet : *Oderam te*, inquit, *nec quiſquam tibi fidelior militum fuit : dum amari meruiſti. Odiſſe cœpi, poſtquam parricida matris & uxoris, auriga, & hiſtrio ; & incendiarius extitiſti.* Tacit. *Annal.* L. XV c. 67, num. 2.

5 Breviter reſpondens, *Non aliter flagitiis ejus ſubveniri poſſe.* Id. ibid. c. 68, num. 1.

meſlée une ſi feinte ceremonie à la mort des Rois. Tous les confederez & voiſins, & tous les Ilotes, hommes, femmes, pesle-meſle, ſe deſcoupoient le front, pour teſmoignage de deuil: & diſoient en leurs cris & lamentations, 6 que celui-là, quel qu'il euſt été, il eſtoit le meilleur Roy de tous les leurs: attribuants au rang, le los qui appartenoit au merite, * &, qui appartient au premier merite, au poſtreme & dernier rang.

Ariſtote, qui remue toutes choſes, s'enquiert ſur le mot de Solon, 7 *Que nul avant mourir ne peut eſtre dict heureux*, Si celuy-là meſme, qui a veſcu, & qui eſt mort à ſouhait, peut eſtre dict heureux, ſi ſa renommée va mal, ſi ſa poſterité eſt

---

6 Herodot. L. 6. 401.

* Et le los *qui appartient au premier*, c'eſt-à-dire au plus excellent *mérite*, ils le donnoient *au poſtreme & dernier rang*. --- *Poſtreme & dernier* ſont parfaitement ſynonymes. Le premier qui vient du latin *poſtremus*, & en a retenu le ſens, ſignifie *dernier en bon françois*.

7 *Herodot.* L. 1. p. 14.

miſerable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaiſt: mais eſtant hors de l'eſtre, nous n'avons aucune communication avec ce qui eſt. Et ſeroit meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'eſt donc heureux, puiſqu'il ne l'eſt qu'après qu'il n'eſt plus.

b *quiſquam*
Vis radicitùs è vitâ ſe tollit, & exit:
Sed facit eſſe ſui quoddam ſuper inſcius ipſe,
Nec removet ſatis à projecto corpore ſeſe, &
Vindicat.

Bertrand du Gleſquin mourut au ſiege du chaſteau de Rancon, près du Puy en Auvergne: les aſſiegez s'eſtants rendus, 8 furent obligez de porter les clefs de la

b A peine ſe trouve-t-il une perſonne qui s'arrache totalement à la vie. L'homme, tout ignorant qu'il eſt de ſon état après le trépas, s'imagine qu'il y a quelque choſe qui lui ſurvit. Il ne peut ſe détacher & s'affranchir entiérement de ſon corps terraſſé par la mort. *Lucret.* L. III, 890, *&c.*

8 Mémoires de *Brantôme*, Tom. I. pag. 220. *Des Hommes illuſtres & grands Capitaines étrangers.*

place ſur le corps du treſpaſſé. Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Venitiens, eſtant mort au ſervice de leurs guerres en la Breſſe, & ſon corps ayant eſté rapporté à Veniſe par les Veronois, terre ennemie, la pluſpart de ceux de l'armée eſtoient d'advis, qu'on demandaſt ſauf-conduit pour le paſſage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit, & choiſit plutoſt de le paſſer par vive force, au hazard du combat : *n'eſtant convenable*, diſoit-il, *que celui qui en ſa vie n'avoit jamais eu peur de ſes ennemis, eſtant mort fiſt demonſtration de les craindre.* De vray, en choſe voiſine, par les loix Grecques, celui qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, & ne luy eſtoit plus loiſible d'en dreſſer trophée : à celuy qui en eſtoit requis, c'eſtoit tiltre de gain. Ainſi perdit Nicias 10 l'advantage qu'il avoit nette-

9 *Brantôme* à l'Article *de Barthelemi d'Alviano*, Tom. II, p. 219. & Guicciardin, que Montagne a traduit ici fort exactement, Lib. XII, p. 105 & 106.

10 *Plutarque*, dans la Vie de *Nicias*, Chap. 2.

ment gaigné ſur les Corinthiens : & au rebours, 11 Ageſilaüs aſſeura celuy qui lui eſtoit bien douteuſement acquis ſur les Bœotiens.

Ces traits ſe pourroient trouver eſtranges, s'il n'eſtoit receu de tout temps, non ſeulement d'eſtendre le ſoing de nous au delà de cette vie, mais encore de croire, que bien ſouvent les faveurs celeſtes nous accompagnent au tombeau, & continuent à nos reliques. De quoy il y a tant d'exemples anciens, laiſſant à part les noſtres, qu'il n'eſt beſoing que je m'y eſtende. *Edouard* premier Roi d'Angleterre, ayant eſſayé aux longues guerres d'entre luy & *Robert* Roy d'Ecoſſe, combien ſa préſence donnoit d'advantage à ſes affaires, rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenoit en perſonne ; mourant, obligea ſon fils par ſolemnel ſerment, à ce qu'eſtant treſpaſſé, il fit bouillir ſon corps pour deſprendre ſa chair d'avec les os, laquelle il fiſt enterrer : & quant aux os, qu'il les re-

11 Le même dans la *Vie d'Ageſilaüs*, Chap. 6.

ſervaſt pour les porter avec luy, & en ſon armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Ecoſſois: comme ſi la deſtinée avoit fatalement attaché la victoire à ſes membres. *Jean Ziſchat* qui troubla la Boheme pour la deffenſe des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'eſcorchaſt après ſa mort, & de ſa peau qu'on fiſt un tabourin à porter à la guerre contre ſes ennemis, eſtimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres, par lui conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainſi au combat contre les Eſpagnols, les oſſemens d'un de leurs Capitaines, en conſideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres Peuples en ce meſme monde, traiſnent à la guerre les corps des vaillants hommes, qui ſont morts en leurs batailles, pour leur ſervir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reſervent au tombeau, que la reputation acquiſe par leurs actions paſſées: mais ceux-cy y veulent encore meſler la puiſſance d'agir.

Le faict du Capitaine Bayard eſt de meilleure compoſition, lequel ſe ſentant bleſſé à mort d'une arquebuſade dans le corps, conſeillé de ſe retirer de la meſlée, reſpondit qu'il ne commenceroit point ſur ſa fin à tourner le dos à l'ennemi: & ayant combattu autant qu'il eut de force, ſe ſentant desfaillir, & eſchapper du cheval, 12 commanda à ſon maiſtre d'hoſtel, de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fuſt en façon qu'il mouruſt le viſage tourné vers l'ennemi: comme il fit.

Il me faut adjouſter cet autre exemple auſſi remarquable pour cette conſideration, que nul des precedents. L'Empereur Maximilian, biſayeul du Roi Philippes, qui eſt à preſent, eſtoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez, & entre autres d'une beauté de corps ſinguliere: mais parmi ſes humeurs, il avoit ceſte-cy bien contraire à celle des Princes, qui pour deſpeſcher les plus importantes affaires, font leur

12 Mémoires de Martin du Bellay, L. II, p. 79.

throſne de leur chaiſe percée : c'eſt qu'il n'eut jamais valet de chambre, ſi privé, à qui il permiſt de le voir en ſa garderobbe. Il ſe deſroboit pour * tomber de l'eau, auſſi religieux qu'une pucelle à ne deſcouvrir ny à Medecin ny à qui que ce fuſt les parties qu'on a accouſtumé de tenir cachées. Moy qui ay la bouche ſi effrontée, ſuis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'eſt à une grande ſuaſion de la neceſſité ou de la volupté, je ne communique gueres aux yeux de perſonne, les membres & actions, que noſtre couſtume ordonne eſtre couvertes : J'y ſouffre plus de contrainte que je n'eſtime bienſeant à un homme, & ſur tout à un homme de ma profeſſion. Mais lui en vint à telle ſuperſtition, qu'il ordonna par paroles expreſſes de ſon teſtament, qu'on lui attachaſt des caleſſons, quand il ſeroit mort. Il devoit adjouſter par codicille, que celui qui les lui monteroit, euſt les yeux bandez.

* Expreſſion purement Gaſconne, pour dire *faire de l'eau.*

L'ordonnance que Cyrus faict à ſes enfans 13 que ni eux, ni autre, ne voye & touche ſon corps, après que l'ame en ſera ſeparée, je l'attribue à quelque ſienne devotion : Car & ſon Hiſtorien & lui, entre leurs grandes qualitez, ont ſemé par tout le cours de leur vie, ſingulier ſoing & reverence à la Religion.

Ce conte me deſpleut, qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme aſſez cogneu & en paix & en guerre. C'eſt que mourant bien viel en ſa Cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amuſa toutes ſes heures dernieres avec un ſoing vehement, à diſpoſer l'honneur & la cérémonie de ſon enterrement; & ſomma toute la nobleſſe qui le viſitoit, de luy donner parolle d'aſſiſter à ſon convoy. A ce Prince meſme, qui le vid (14) ſur ſes derniers traits, il fit une inſtante ſupplication que ſa maiſon fuſt comman-

13 *Xenophon* dans la Cyropédie, L. VIII, c. 7. vers la fin.

14 Sur le point de rendre l'eſprit.

dée de s'y trouver, employant plusieurs exemples & raisons, à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte : & lembla expirer content ayant retiré cette promesse, & ordonné à son gré la distribution, ordre 15 de sa montre. Je n'ai guere veu de vanité si perséverante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à c'este-cy, d'aller se soignant & passionnant à ce dernier poinct, à regler son convoy, à quelque particuliere & inusitée parsimonie, à un serviteur & une lanterne. Je voy louer ceste humeur, & l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, (16) qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cérémonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance

15 De sa pompe funebre.

16 In Epitome Livanâ, Lib. XLVIII *Marcus Æmilius Lepidus, antequàm expiraret, præcepit filiis, lecto se strato sine linteis, sine purpura, efferent, &c.*

& frugalité, d'eviter la deſpence & la volupté, deſquelles l'uſage & la cognoiſſance nous eſt imperceptible ? Voilà une aiſée reformation & de peu de couſt. S'il eſtoit beſoin d'en ordonner, je ſerois d'avis, qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chaſcun en rapportaſt la regle, au degré de ſa fortune. Et le Philoſophe Lycon 17 preſcrit ſagement à ſes amis, de mettre ſon corps où ils adviſeront pour le mieux : & quant aux funerailles, de les faire ni ſuperfluës ni mechaniques. Je lairrois purement la couſtume ordonner de ceſte ceremonie, & m'en remettray à la diſcretion des premiers à qui je tomberai en charge. c *Totus hic locus eſt contemnendus in nobis, non negligendus in noſtris.* Et eſt ſainctement dict à un Sainct d *Curatio funeris, conditio ſepulturæ, pom-*

17 *Diogene Laërce*, dans la vie de Lycon, L. V. *Segm.* 74. Weſt Amſtelod. *an* 1692.

c A l'égard de la ſépulture, c'eſt un point qu'il faut mépriſer pour ſoi-même, & ne pas négliger pour les ſiens. *Cic.* Tuſc. Huæſt L. I. c. 45.

d Le ſoin de l'enterrement, la qualité de la ſépulture, & la pompe des obſéques, regardent plu-

pa exſequiarum, magis ſunt vivorum ſolatia, quàm ſubſidia mortuorum. Pourtant Socrates à Criton, qui ſur l'heure de ſa fin lui demande, comment il veut eſtre enterré: 18 *Comme vous voudrez*, reſpond-il. Si j'avois à m'en empeſcher plus avant, je trouverois plus galand, d'imiter ceux qui entreprennent vivans & reſpirans, jouer de l'ordre & honneur de leur ſepulture: & qui ſe plaiſent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui ſachent resjouir & gratifier leurs ſens par l'inſenſibilité, & vivre de leur mort!

A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute Domination Populaire, quoiqu'elle me ſemble la plus naturelle & équitable, , quand il me ſouvient de cette inhumaine injuſtice du Peuple Athenien, de faire mourir ſans remiſſion, & ſans les vouloir ſeulement ouyr en leurs defenſes, ces braves Capitaines, venants de gaigner

---

tôt la conſolation des vivans que le beſoin des morts. *Auguſtinus*, de Civit. Dei, L. I. c 12.

18 Platon; dans ſon *Phedon*, vers la fin.

contre les Lacédemoniens 19 la Bataille navalle près les Iſles 20 Arginenſes, la plus conteſtée, la plus forte bataille, que les Grecs aient oncques donnée en mer de leurs forces : parce qu'après la victoire ils avoient ſuivi les occaſions que la loi de la guerre leur preſentoit, pluſtoſt que de s'arreſter à recueillir & inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuſe, le faict de *Diomedon*. Ceſtui-ci eſt l'un des condamnez, homme de notable vertu, & militaire & politique : lequel ſe tirant avant pour parler, après avoir oui l'arreſt de leur condemnation, & trouvant ſeulement lors temps de paiſible audience, au lieu de s'en ſervir au bien de ſa cauſe, & à deſcouvrir l'evidente iniquité d'une ſi cruelle concluſion, 21 ne repreſenta qu'un ſoin de la conſervation de ſes Juges : priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien ;

19 *Diodore de Sicile*, L. XIII, c. 31.

20 Ou *Arginuſes*, trois Iſles au Sud-eſt de l'Iſle de Lesbos, qui s'appellerent en latin *Arginuſæ*.

21 *Diodore de Sicile*, L. XIII, c. 32.

& afin que, par faute de rendre les vœux que lui & ſes compagnons avoient voués en recognoiſſance d'une ſi illuſtre fortune, ils n'attiraſſent l'ire des Dieux ſur eux, les advertiſſant quels vœux c'eſtoient. Et ſans dire autre choſe, & ſans marchander, s'achemina de ce pas courageuſement au ſupplice.

La fortune quelques années après les punit de meſme pain ſouppe. Car *Chabrias* Capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le deſſus du combat contre Pollis Admiral de Sparte, en l'Iſle de Naxe, perdit le fruict 22 tout net & comptant de ſa victoire, très-important à leurs affaires, pour n'en courir le malheur de ceſt exemple ; & pour ne perdre peu de corps morts de ſes amis, qui flottoient en mer, laiſſa voguer en ſauveté un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur firent acheter cette importune ſuperſtition.

---

22 C'eſt ce que dit expreſſément *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 3.

e *Quæris, quo jaceas, poſt obitum loco?*
Quo non nata jacent.

Ceſt autre redonne le ſentiment du repos, à un corps ſans ame :

f *Neque ſepulchrum, quó recipiat, habeat portum corporis :*
Ubi, remiſſá humaná vitá, corpus requieſcat à malis.

Tout ainſi que nature nous faict voir que pluſieurs choſes mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altere aux caves, ſelon aucunes mutations des ſaiſons de la vigne. Et la chair de venaiſon change d'eſtat aux ſaloirs & de gouſt ſelon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

---

e Veux-tu ſavoir en quel lieu tu ſeras giſant après ta mort ? C'eſt où giſent les choſes qui ne ſont pas encore nées. *Senec.* Troas. *Chor.* Act. II. *vſ.* 30.

f N'aura-t-il donc point de ſépulcre où ſon corps étant reçu comme dans un port puiſſe ſe repoſer à l'abri de tous maux, après avoir quitté la vie ? *Cic.* Tuſc. Quæſt. *Lib.* I. c. 44.

CHAPITRE IV.

Comme l'ame deſcharge ſes paſſions ſur des objects faux, quand les vrais lui défaillent.

UN Gentil-homme des noſtres merveilleuſement ſubject à la goutte, eſtant preſſé par les Medecins de laiſſer du tout l'uſage des viandes ſalées, avoit accouſtumé de reſpondre plaiſamment, que ſur les efforts & tourmens du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; & que s'eſcriant & maudiſſant tantoſt le cervelat, tantoſt la langue de bœuf & le jambon, il s'en ſentoit d'autant allegé. Mais en bon eſcient, comme le bras eſtant hauſſé pour frapper, il nous deult ſi le coup ne rencontre, & qu'il aille au vent: auſſi que pour rendre une vuë plaiſante, il ne faut pas qu'elle ſoit perdue & eſcartée dans le vague de l'air, ains qu'elle ait butté pour la ſouſtenir à raiſonnable diſtance.

Ventus

a *Ventus ut amittit vires, niſi robore denſæ*
Occurrunt ſilvæ ſpatio diffuſus inani :

de meſme il me ſemble que l'Ame esbranlée & eſmuë ſe perde en ſoi-meſme, ſi on ne lui donne priſe : & faut tousjours lui fournir d'object où elle s'abutte & agiſſe. Plutarque dit à propos 1 de ceux qui s'affectionnent aux guenons & petits chiens, que la partie amoureuſe qui eſt en nous, à faute de priſe legitime, plutoſt que de demeurer en vain, s'en forge ainſi une fauſſe & frivole. Et nous voyons que l'ame en ſes paſſions ſe pipe plutoſt elle-meſme, ſe dreſſant un faux ſubject & fantaſtique, voire contre ſa propre creance que de n'agir contre quelque choſe. Ainſi emporte les beſtes leur rage à s'attaquer à la pierre & au fer, qui les a bleſſées & à ſe venger à belles dents ſur ſoi-meſmes du mal qu'elles ſentent.

a Comment le vent perd ſes forces en ſe répandant dans un eſpace vuide, à moins que des forêts touffues ne s'oppoſent à ſon paſſage. *Lucan* l. III. *vſ.* 362, 363. *De meſme il ſemble que l'Ame, &c.*

1 *Dans la Vie de Périclès, dès le commencement.*

b *Pannonis haud aliter poſt ictum ſævior Urſa,*
Cui jaculum parva Lybis amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irrata receptum
Impetit, & ſecum fugientem circuit haſtam.

Quelles cauſes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent? à quoi ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous eſcrimer? Ce ne ſont pas ces treſſes blondes que tu deſchires, ni la blancheur de cette poictrine que deſpitée tu bats ſi cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aimé: prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armée Romaine en Eſpaigne après la perte des deux Freres ſes grands Capitaines, c *Flere omnes repente, & offenſare capita:*

b Ainſi l'ourſe plus féroce après le coup qu'elle a reçu, ſe roule ſur ſa plaie, & toute en fureur ſe jetant ſur le dard dont elle eſt percée, le fait tourner fuyant avec elle. *Lucan.* L. VI. *vſ.* 220, &c.

c Chacun ſe prit auſſi-tôt à pleurer & à ſe battre la tête. *Liv.* XXV, c. 37, num. 9.

C'eſt un uſage commun. Et le Philoſophe Bion, de ce Roi, qui de deuil s'arrachoit le poil, 2 fut plaiſant, *Cettuy-ci penſe-t'il que la pelade ſoulage le dueil?* Qui n'a veu maſcher & engloutir les cartes, ſe gorger d'une bale de dez, pour avoir où ſe venger de la perte de ſon argent? Xerxes fouetta 3 la Mer, & eſcrivit un cartel de deffi au mont Athos, & Cirus amuſa toute une armée 4 pluſieurs jours à ſe venger de la riviere de 5 Gindus, pour la peur

---

2 *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. III. c. 26. *In quo facetum illud Bionis*, perinde ſtultiſſimum Regem in luctu capillum ſibi evellere quaſi calvitio mœror levaretur.

3 *Herodot.* L. VII. p. 452.

4 *Herodot.* Lib. I. p. 86, 8 & *Senec.* de Irâ. Lib. 3. c. 21. Herodote dit expreſſément que Cyrus perdit tout l'Eté à cette belle expédition: & *Paul Oroſe*, auſſi peu exact que Montaigne, quoique dans un ſens contraire, dit que Cyrus employa toutes ſes troupes à cet ouvrage, une année entiere, *perpeti anno* L. II, c. 6.

5 Ou *Gyndes*, comme la nomment Hérodote, Seneque & Tibulle L. IV. Carm. I. *vſ.* 141.
— rapidus, Cyri dementia, Gyndes.

qu'il avoit eue en la paſſant : & Caligula 6 ruïna une très-belle maiſon, pour le plaiſir que ſa mere y avoit eu.

---

6 *Senec.* de Irâ, L. III, c. 22. *Ci Cæſar villam in Herculanenſi pulcherrimam, quia ſua mater aliquando in illâ cuſtodita erat, diruit.* Je ne ſais ſi Montagne a bien pris le ſens de Seneque : Peut-être avoit-il écrit d'abord, *pour le deſplaiſir que ſa mere y avoit eu* ; ce qui s'accorderoit fort bien avec ce que dit Seneque ; *qu'elle y avoit été gardée comme dans une priſon*, & qu'on aura mis par inadvertance *plaiſir* pour *deſplaiſir* dans une des premieres éditions des *Eſſais*, d'où cette faute aura paſſé dans toutes les editions ſuivantes. Elle eſt du moins dans toutes celles que j'ai pu conſulter. Mais comme dans une édition publiée à Paris en 1587, chez *Jean Richer*, laquelle ne contient que les deux premiers livres, il y a ici, *& Caligula ruina une très-belle maiſon, pour le plaiſir que ſa mere y avoit reçu*, je commence à croire que Montagne a effectivement mal pris la penſée de Seneque, parce que dans la premiere édition des *Eſſais*, imprimée à Bourdeaux en 1580, il eſt dit auſſi, que *Caligula ruina cette maiſon pour le plaiſir que ſa mere y avoit reçu* ; & qu'on ne s'eſt point aviſé de toucher à cet endroit dans un *Errata* aſſez exact qui a été fait ſur cette premiere édition. C'eſt apparemment le cœur malin & dénaturé de Caligula, qui a fait tomber Montagne dans cette mépriſe. ---- *Penſæ quidem adeo ſuſpecta mors fuit, ut Clyco Medicus cuſtoditus ſit*, dit Suétone, dans la vie d'Auguſte, Ch. XI. *quaſi venenum vulneri indidiſſet. Cuſtoditus ſit* ſignifie viſiblement ici, que ce médecin fut mis en priſon ou aux arrêts; & c'eſt dans ce ſens que ce mot a été employé par pluſieurs bons écrivains.

Le peuple disoit en ma jeunesse, qu'un Roi de nos voisins, ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en venger : ordonnant que de dix ans on ne le priast, ni autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en lui. Par où on vouloit peindre non tant la sottise, que la gloire naturelle à la Nation, dequoi estoit le conte. Ce sont vices tousjours conjoincts: mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encore d'outrecuidance, que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, 7 se print à deffier le Dieu Neptunus, & en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du rang où elle estoit parmi les Dieux, pour se venger de lui. En quoi il est encore moins excusable que les precedents; & moins qu'il ne fut depuis, lorsqu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemagne, 8 il alloit de colere & de desespoir, choquant

7 *Suétone*, dans la Vie d'Auguste, §. 16.

8 *Id.* ibid. §. 23. *Ut caput interdum foribus illideret, vociferans* : Quintili Vare, Legiones redde

ſa teſte contre la muraille, en s'eſcriant : *Varus, rens-moy mes ſoldats* : car ceux-là ſurpaſſent toute folie, d'autant que l'impieté y eſt joincte, qui s'en adreſſent à Dieu meſme, ou à la Fortune, comme ſi elle avoit des oreilles ſubjectes à notre batterie : à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou eſclaire, 9 ſe mirent à tirer contre le Ciel d'une vengeance Titannienne, pour renger Dieu à raiſon, à coup de fleche. Or, comme dit cet ancien Poëte 10 chez Plutarque,

Point ne ſe faut courroucer aux affaires,
Il ne leur chaut de toutes nos cõleres.

Mais nous ne dirons jamais aſſez d'injures au deſreiglement de notre Eſprit.

9 *Herodot.* L. 4. c. 289.

10 Dans ſon Traité, *Du commencement ou repos de l'eſprit*, c. 4. de la traduction d'Amyot.

CHAPITRE V.

Si le Chef d'une Place aſſiegée doit ſortir pour parlementer.

LUCIUS Marcius, Legat des Romains, en la guerre contre *Perſeus* Roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il lui falloit encore à mettre en point ſon armée, ſema des 1 entregets d'accord, deſquels le Roy endormy, accorda treve pour quelques jours : 2 fourniſſant par ce moyen ſon ennemy d'opportunité, & loiſir pour s'armer ; d'où le Roy encourut ſa derniere ruine. Si eſt ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuſerent cette pratique, comme ennemie de leur ſtile ancien : qui fut, diſoient-ils, combattre de vertu, non de fineſſe, ni par ſurpriſes & rencontre de

1 Ou comme on a mis dans une des dernieres éditions, *interjets*; c'eſt-à-dire, *propoſitions, ouvertures.* Entreject, *interpoſitio, interjectio.* Nicot.

2 *Tite Live* L. XII, c. 43 — 47.

nuict, ni par fuittes apoſtées, & recharges inopinées : n'entreprenants guerre, qu'après l'avoir dénoncée, & ſouvent après avoir aſſigné l'heure & lieu de la Bataille. De cette conſcience ils renvoyerent à Pirrhus ſon traiſtre Medecin, & aux Phaliſques leur deſloyal Maiſtre d'eſcole. C'eſtoient les formes vraiement Romaines non de la Grecque ſubtilité & * aſtuce Punique, ou le vaincre par force eſt moins glorieux que par fraude. Le trompeur peut ſervir pour le coup : mais celui ſeul ſe tient pour ſurmonté, qui ſçait l'avoir eſté ni par ruſe, ni de ſort ; mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche & juſte guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gens, qu'ils n'avoient encore receu cette belle ſentence,

a ---- *dolus, an virtus, quis in hoſte requirat?*

Les Achaïens, dit Polybe 3, deteſtoient

* *Ruſe.*

a Qu'importe qu'on ſurmonte ſes ennemis par ruſe ou par valeur ? *Æneid.* L. II. *vſ.* 390.

3 Livre XIII, c. 1.

toute voie de tromperie en leurs guerres, n'eſtimants victoire, ſinon où les courages des ennemis ſont abattus. b *Eam vir ſanctus & ſapiens ſciet veram eſſe victoriam, quæ ſalvâ fide, & integrâ dignitate parabitur*, dit un autre :

c *Vos ne velit, an me regnare hera : quidve ferat fors*
Virtute experiamur.

Au Royaume de 4 Ternate, parmi ces Nations que ſi à pleine bouche nous appellons Barbares, la couſtume porte qu'ils n'entreprennent guerre ſans l'avoir denoncée : y adjouſtants ample déclaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offenſives & de-

b Un homme ſage & vertueux doit ſavoir qu'il n'y a point de véritable victoire que celle qu'on gagne ſans bleſſer ſon honneur & ſa dignité. *Florus*, L. I. c. 12. num. 6.

c Eprouvons par la force, ſi c'eſt à vous ou à moi que la Fortune, maîtreſſe des événemens, deſtine l'Empire. *Ennius*, apud *Cic.* L. I. De Offic. c. 12.

4 La principale Iſle des *Molucques*.

ſenſives. Mais auſſi cela faict, ils ſe donnent loi de ſe ſervir à leur guerre, ſans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins eſtoient ſi eſloignés de vouloir gaigner avantage ſur leurs ennemis par ſurpriſe, qu'il les advertiſſoient un mois avant que de mettre leur * exercice aux champs, par le continuel ſon de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Quant à nous moins ſuperſtitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui après 5 Lyſander, diſons que, où la peau du Lyon ne peut ſuffire, il y faut coudre un lopin de celle du Renard, les plus ordinaires occaſions de ſurpriſe ſe tirent de cette pratique: & n'eſt heure, diſons-nous, où un Chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traités d'accord.

Et pour cette cauſe, c'eſt une regle en

* *Armée.*

5 Voyez ſa *Vie* par Plutarque, ch. 4 *verſion d'Amyot.*

la bouche de tous les hommes de noſtre temps, *Qu'il ne faut jamais que le Gouverneur en une place aſſiegée ſorte luimeſme pour parlementer.* Du temps de nos peres cela fut reproché aux Seigneurs de Monrmord & de l'Aſſigni, deffendants Mouſon contre le Comte de Nanſau. Mais auſſi à compte, celui-là ſeroit excuſable, qui ſortiroit en telle façon, que la ſeureté & l'advantage demeuraſt de ſon coſté; comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit * que ce fut lui-meſme) lorſque le Seigneur de l'Eſcut s'en approcha pour parlementer: car il abandonna de ſi peu ſon fort, † qu'un trouble s'étant eſmeu pendant ce parlement, non ſeulement Monſieur de l'Eſcut

* Lui Guicciardin, pour lors gouverneur de Reggio. On peut voir dans ſon hiſtoire le plan & le ſuccès de l'entrepriſe du ſeigneur de l'Eſcut, qui s'étoit propoſé de ſurprendre la ville de Reggio à la faveur de ce pour-parler: *Div. XIV, p. 183 184. Ici Guicciardin doit-être cru ſans-doute préférablement à du Bellay.*

† Mémoires de *Martin du Bellay.* l.iv.I. fol. 99

& ſa troupe qui eſtoit approchée avec lui, ſe trouva le plus foible, de façon (6) qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy-meſme fut contrainct, pour le plus ſeur, de ſuivre le Comte, & ſe jetter ſur ſa foi à l'abri des coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora, preſſé par Antigonus qui l'aſſiegeoit, de ſortir pour luy parler, alleguant que c'eſtoit raiſon qu'il vinſt devers lui, attendu qu'il éſtoit le plus grand & le plus fort : après avoir faict cette 7 noble reponſe, *Je n'eſtimeray jamais homme plus grand que moy, tant que j'auray mon eſpée en ma puiſſance*, n'y conſentit, qu'Antigonus ne luy euſt donné Ptolomæus ſon propre nepveu en oſtage, comme il demandoit. Si eſt-ce qu'encores y en a-t'il, qui ſe ſont très-bien trouvez de ſortir ſur la parole de l'aſſaillant : Teſmoing Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel eſtant aſſiegé dans le Chaſteau de Commercy par les Anglois;

6 *Morì ſ'io due giorni, indegno certamente di queſta calamità*, dit Guicciardin, *perche haveva diſſuaſo il venire a Reggio.*

7 Plutarque dans la Vie d'*Eumènes*, ch. 5.

& Barthelemy (8) de Bonnes, qui commandoit au ſiege, ayant par dehors faict ſapper la plus part du Chaſteau, ſi qu'il ne reſtoit que le feu pour accabler les aſſiegez ſous les ruines, ſomma ledit Henri de ſortir à parlementer pour ſon profict, comme il fit lui quatrieſme; & ſon evidente ruine lui ayant eſté montrée a l'œil, il s'en ſentit 9 ſingulierement obligé à l'ennemi : à la diſcretion duquel, après qu'il ſe fut rendu & ſa troupe, le feu eſtant mis à la mine, les eſtançons de bois venus à faillir, le Chaſteau fut emporté de fonds en comble. Je me fie aiſement à

8 *Froiſſart*, de qui Montagne a pris tout ceci, le nomme *Barthelemy de Brunes*.

9 Quand le Chevalier vit le péril, il dit à Meſſire Barthelemy : *Certainement vous avez bonne cauſe : ce que fait en avez, vient de grand' gentilleſſe : Si nous rendons à voſtre volonté.* Là les print Meſſire Barthelemy comme ſes priſonniers : & les fit lors hors de la Tour partir, & uns & autres, & leurs biens auſſi : & puis, fit bouter le feu en la mine. Si ardirent les étançons : & puis, quand ils furent tous arts, la Tour [qui eſtoit mallement groſſe] s'ouvrit, & ſe partit en deux, & renverſa d'autre part, *Froiſſart*, vol. I, ch. 209.

la foi d'autrui : mais mal-aiſément le feroiſje, lorſque je donnerois à juger l'avoir pluſtoſt faict par deſeſpoir & faute de cœur, que par franchiſe & fiance de ſa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des Parlements dangereuſe.

TOUTES-fois je vis dernierement en mon voiſinage de 1 Muſſidan, que ceux qui en furent delogez à force par noſtre armée, & autres de leur parti, crioient comme de trahiſon, de ce que pendant les entremiſes d'accord, & le traicté ſe continuant encore, on les avoit ſurpris & mis en pieces : choſe qui euſt eu à l'aventure apparence en autre ſiecle. Mais, comme je viens de dire, nos façons ſont entierement eſloignées de ces regles : & ne ſe doit attendre fiance des uns aux autres,

1 Petite ville du *Périgord*.

que le dernier ſceau d'obligation n'y ſoit paſſé : encore y en a-t-il lors aſſez affaire. Et a tousjours eſté conſeil hazardeux, de fier à la licence d'une armée victorieuſe l'obſervation de la foi, qu'on a donnée à une Ville, qui vient de ſe rendre par douce & favorable compoſition & d'en laiſſer ſur la chaude l'entrée libre aux ſoldats. L. Æmilius Regillus Preteur Romain, ayant perdu ſon temps à eſſayer de prendre la ville de Phocées à force, pour la ſinguliere proüeſſe des habitans à ſe bien deffendre, fit pacte avec eux, de les recevoir pour amis du Peuple Romain, & d'y entrer comme en ville confederée : leur oſtant toute crainte d'action hoſtile. Mais y ayant quant à lui introduict ſon armée, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en ſa puiſſance, 2 quelque effort qu'il y employaſt, de tenir la bride à ſes gens: & veit devant ſes yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice

2 Tite-Live, L. XXXVII, c. 32.

& de la vengeance 3 ſuppeditant ceux de ſon autorité, & de la diſcipline militaire. Cleomenes diſoit *, que quelque mal qu'on peuſt faire aux ennemis en guerre, cela eſtoit par deſſus la juſtice, & non ſubject à icelle, tant envers les Dieux, qu'envers les hommes : ayant faict treve avec les Argiens pour ſept jours, la troiſieme nuict après il les alla charger tous endormis, & les défict, alléguant qu'en ſa treve il n'avoit pas eſté parlé des nuicts : mais les Dieux vengerent cette perfide ſubtilité.

3 C'eſt-à-dire, *les droits de l'avarice & de la vengeance prévalant ſur ceux de ſon autorité*, &c. ce que Tite-Live exprime ainſi, *Poſtea quàm ira & avaritia imperio potentiora erant.* Ibid. num. 13. Suppediter, *ſubjuguer, dompter, fouler aux pieds.* Cotgrave dans ſon *Dictionnaire François & Anglois.* Suppediter, *vaincre*, Nicol. --- *Suppediter* eſt fort ancien dans la langue, comme il paroit par ce beau paſſage d'*Amadis de Gaule*, Liv. V. ch. 42. *De n'eſt de moindre vertu d'uſer de gracieux traitemens envers les vaincus, que de combattre & ſuppediter les plus grands*; c'eſt-à-dire, *que de combattre & terraſſer l'ennemi le plus redoutable.*

* Voyez les *Dits notables des Lacédémoniens* à l'Article CLEOMENES, verſion d'*Amyot* dont Montagne a tranſcrit les propres paroles.

Pendant le parlement, & qu'ils muſoient ſur leurs ſeurtez 4, la ville de Caſilinum fut ſaiſie par ſurpriſe. Et cela pourtant au ſiecle & des plus juſtes Capitaines & de la plus parfaicte milice Romaine : car il n'eſt pas dict, qu'en temps & lieu il ne ſoit permis de nous prevaloir de la ſottiſe de nos ennemis, comme nous faiſons de leur laſcheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raiſonnables au prejudice de la raiſon ; & ici faut la reigle, a *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inſcitiâ.* Mais je m'eſtonne de l'eſtendue que Xenophon leur donne, 5 & par les propos ; & par divers exploicts de ſon parfaict Empereur ; autheur de merveilleux poids en telles choſes, comme grand Capitaine & Philoſophe des premiers diſciples de Socrates ; & ne con-

4 Tite-Live, XXIV, c. 19.

a Que perſonne ne doit chercher à faire ſon profit de la ſottiſe d'autrui. *Cic.* de Offic. L. III, c. 17

5 Dans ſa *Cyropédie.*

ſens pas à la meſure de ſa diſpenſe en tout & par tout.

Monſieur d'Aubigny aſſiegeant Capoue, & après y avoir fait une furieuſe batterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de deſſus un baſtion, & ſes gens faiſants plus molle garde, les noſtres s'en emparerent, & mirent tout en pieces. Et de plus freſche memoire 6 à Yvoy, le Seigneur Julian Rommero ayant fait ce pas de clerc de ſortir pour parlementer avec Monſieur le Conneſtable, trouva au retour ſa place ſaiſie. Mais afin que nous ne nous en allions pas ſans revanche, le Marquis de Peſquaire aſſiegeant Genes, où le Duc Octavian Fregoſe commandoit ſous noſtre protection, & l'accord entre eux ayant eſté pouſſé ſi avant, qu'on le tenoit pour fait, ſur le point de la concluſion, les Eſpagnols s'eſtant coullés dedans

6 Petite ville dans le Luxembourg François, ſur la Riviere de Chiers.

7, en uſerent comme en une victoire planiere : & depuis à Ligni en Barrois, où le Comte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant aſſiegé en perſonne, & Bertheville Lieutenant dudit Comte eſtant ſorti pour parlementer 8, pendant le parlement la ville ſe trouva ſaiſie.

[b] Fù il vencer ſempre mai laudabil coſa ;
Vincali ò per fortuna ò per ingegno,

diſent-ils : Mais le Philoſophe Chryſippus n'euſt pas eſté de cet advis : & moy auſſi peu. Car il diſoit que ceux qui courent à l'envy, doivent bien employer toutes leurs forces à la viſteſſe, (9) mais il ne leur eſt pourtant aucunement loiſi-

7 Mémoires de Martin du Bellay, Liv. II., fol. 57, dans le revers.

8 Mémoires de Guillaume du Bellay, L. X, fol. 495.

b La victoire à toujours été une choſe louable, ſoit que le hazard ou l'habileté nous y conduiſe. *Arioſte*, Cant. 15, *vſ.* 1, 2.

9 Cic, de Offic. L. III. c. 10. *Supplantare eum quicum certet, aut manudepellere, nullo modo debet.*

ble de mettre la main ſur leur adverſaire pour l'arreſter, ni de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereuſement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui luy ſuadoit de ſe ſervir de l'advantage que l'obſcurité de la nuict luy donnoit pour aſſaillir Darius. Point, dit-il, ce n'eſt pas à moy de chercher des victoires deſrobées: (c) *malo me fortunæ pœniteat, quàm victoriæ pudeat.*

d] *Atque idem fugientem haud eſt dignatus Orodem*
Sternere, nec jactâ cæcum dare cuſpide vulnus:
Obvius, adverſoque occurrit, ſeque viro vîr
Contulit, haud furto melior, ſed fortibus armis.

---

c J'aime mieux me plaindre de la fortune, que de rougir de ma victoire. *Quinte-Curce*, L. IV, c. 13, num. 9.

d Il ne daigna pas terraſſer Orodes qui fuyoit, en lui lançant ſon javelot pour le bleſſer furtivement par derriere. Il alla ſe préſenter à lui; & le combattant tête á tête il le vainquit, non par fraude ou artifice, mais par ſa propre valeur. *Æneid.* L. X, *vſ.* 732.

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

LA mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en ſçay qui l'ont pris en diverſe façon. *Henry ſeptieſme* Roi d'Angleterre fit compoſition avec Dom Philippe, fils de l'Epereur Maximilian, ou pour le confronter plus honorablement, pere de l'Empereur Charles cinquieſme, que ledict Philippe remettroit en ſes mains le Duc de Suffolc de la Roſe Blanche, ſon ennemi, lequel s'en eſtoit fui & retiré au Pays-Bas, [1] moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien ſur la vie dudict Duc : toutesfois venant à mou-

1 Moyennant quoi lui [*Henry Roi d'Angleterre*] promettoit --- *Vray eſt*, dit Martin du Bellay dans ſes *Mémoires*, Liv. I, fol. 9. *qu'il promit audit Roy Dom Philippe de ne faire mourir le Duc de Suffolc, ce qu'il ne feit : mais à ſon trepas & derniere volonté ordonna à ſon fils le Roi Henry huictieſme qu'incontinent lui decedé, il lui fiſt trancher la tête, choſe qui fut executée.*

rir, il commanda par ſon teſtament à ſon fils, de le faire mourir, ſoudain après qu'il ſeroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles ès Comtes de Horne & d'Aiguemond, il y eut tout plein de choſes remarquables : & entre autres que le dict Comte d'Aiguemond, ſous la foi & aſſeurance duquel le Comte de Horne s'eſtoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande inſtance, qu'on le fiſt mourir le premier, afin que ſa mort l'affranchiſt de l'obligation qu'il avoit au dict Comte de Horne. Il ſemble que la mort n'ait point deſchargé le premier de ſa foi donnée, & que le ſecond en eſtoit quitte, meſme ſans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces & de nos moyens A cette cauſe, parce que les effects & executions ne ſont aucunement en noſtre puiſſance, & qu'il n'y a rien 2 en bon eſcient en notre puiſſance, que la volon-

2 *Réellement & de fait.*

té : en celle-la ſe fondent par néceſſité & s'eſtabliſſent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par aiſi le Comte d'Aiguemond tenant ſon ame & volonté endebtée à ſa promeſſe, bien que la puiſſance de l'effectuer ne fuſt pas en ſes mains, eſtoit ſans doute abſous de ſon devoir, quand il euſt ſurveſcu le Comte de Horne. Mais le Roi d'Angleterre faillant à ſa parolle par ſon intention, ne ſe peut excuſer pour avoir retardé juſques après ſa mort l'execution de ſa déloyauté: Non plus que le maſſon d'Herodote, lequel ayant loyallement conſervé durant ſa vie le ſecret des threſors du Roi d'Egypte ſon maiſtre[3] mourant les deſcouvrit à ſes enfans.

J'ai veu pluſieurs de mon temps convaincus par leur conſcience retenir de l'autrui, ſe diſpoſer à y ſatisfaire par leur teſtament, & après leur decès. Ils ne font rien qui vaille, ni de prendre terme à choſe ſi preſſante, ni de vouloir reſta-

3 Herodot. L. II, p. 151.

blir une injure avec ſi peu de leur reſſentiment & intéreſt. Ils doivent 4 du plus leur. Et 5 d'autant qu'ils payent plus poiſamment, & incommodément; d'autant en eſt leur ſatisfaction plus juſte & meritoire. La penitence demande à charger. Ceux-là ſont encore pis, qui reſervent la declaration de quelque haineuſe volonté envers 6 le proche à leur derniere volonté, l'ayant cachée pendant la vie. Et monſtrent avoir peu de ſoin du propre honneur, irritant l'offenſé à l'encontre de leur memoire: & moins de leur conſcience, n'ayants pour le reſpect de la mort meſme, ſceu faire mourir leur

4 C'eſt-à-dire, *de ce qui eſt immédiatement entre leurs mains, & dont ils jouiſſent actuellement.* Cette penſée de Montagne ne paroît pas ſi diſtinctement dans quelques nouvelles éditions où l'on a mis: *ils doivent plus du leur.*

5 C'eſt-à-dire, *plus ils s'incommodent en rendant ce qu'ils avoient pris injuſtement, plus la reſtitution qu'ils font eſt parfaite & louable.*

6 *Leur prochain.*

malta ent

maltalent : & 7 en eſtendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoiſſance de cauſe. Je me garderai, ſi je puis, que ma mort die choſe, que ma vie n'ait premierement dict & apertement.

CHAPITRE VIII.

De l'Oyſiveté.

COMME nous voyons des terres oiſives, ſi elles ſont graſſes & fertiles, foiſonner en cent mille ſortes d'herbes ſauvages & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut aſſubjettir & employer à certaines ſemences, pour noſtre ſervice. Et comme nous voyons, que les femmes produiſent bien toutes ſeules, des amas & pieces de chair informes, mais que

7 *Faiſant vivre ce maltalent, cette malignité, au delá de leur propre vie.* C'eſt-là le véritable ſens de ces paroles, *en attendant la vie outre la leur* : paroles qui paroiſſent d'abord aſſez obſcures.

pour faire une generation bonne & naturelle, il les faut embeſongner d'une autre ſemence : ainſi eſt-il des eſprits : ſi on ne les occupe à certain ſubject, qui les bride & contraigne, ils ſe jettent deſreiglez, par-ci, par-là, dans le vague champ des imaginations.

a *Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis*
Sole repercuſſum, aut radiantis imagine Lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jamque ſub auras
Erigitur, ſummique ferit laquearia tecti.

Et n'eſt folie ni reſverie, qu'ils ne produiſent en cette agitation,

b *velut ægri ſomnia, vanæ*
Finguntur ſpecies.

L'ame qui n'a point de but eſtabli, elle ſe perd : Car, comme on dict, *c'eſt n'eſtre en aucun lieu, que d'eſtre par tout:*

a Comme la lumiere du ſoleil ou de la lune qui réjailliſſant d'une cuve d'airain pleine d'eau, vole tremblottant de tous côtés, & réfléchiſſant dans l'air, va frapper le haut du plancher. *Æneid.* L. VIII. *vſ.* 22. *&c.*

b Se forgeant des chimeres qui reſſemblent aux ſonges d'un malade. *Horat.* De Arte Poëticâ, *vſ.* 7, 8.

c *Quiſquis ubique habitat, Maxime, nuſquam habitat.*

Dernierement que je me retirai chez moi, deliberé autant que je pourrois, ne me meſler d'autre choſe, que de paſſer en repos, & à part, ce peu qui me reſte de vie : il me ſembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon eſprit, que de le laiſſer en pleine oiſiveté, s'entretenir ſoi-meſme, & s'arreſter & raſſeoir en ſoi : Ce que j'eſperois qu'il peuſt, 1 meshui faire plus aiſément, devenu avec le temps, plus 2 poiſant, & plus meur : Mais je trouve, 3 comme

d *variam ſemper dant otia mentem,*

---

c Martial, L. VII, *Epigr.* 72. Montaigne a traduit le vers de Martial, avant que de le citer.

1 *Déſormais.*

2 *Solide.*

3 Ce *comme*, qui ſert de liaiſon à ce qui ſuit, ſe trouve dans une édition de 1587, chez *Jean Richer*, & dans la premiere de toutes, publiée à Bourdeaux par S. Millanges, en 1580. Il a été omis dans les éditions ſuivantes, ou par mépriſe, ou par l'ignorance de quelque correcteur, à qui ce *comme* a paru tout-à-fait inutile.

d L'oiſiveté nous balotte inceſſamment de penſée en penſée. *Lucan.* L. IV, *vſ* 704.

qu'au rebours 4 faiſant le cheval eſchappé, il ſe donne cent fois plus de carriere à ſoi-meſme, qu'il n'en prenoit pour autrui : & m'enfante tant de chimeres & monſtres fantaſques les uns ſur les autres, ſans ordre, & ſans propos, que pour en contempler à mon aiſe l'ineptie & l'eſtrangeté, j'ai commencé de les mettre en rolle, eſperant, avec le temps, lui en faire honte à lui-meſme.

CHAPITRE IX.

Des Menteurs.

IL n'eſt homme à qui il 1 ſieſe ſi mal de ſe meſler de parler de memoire. Car je n'en recognoi, & quaſi trace en moi, & ne penſe qu'il y en ait au monde une autre ſi merveilleuſe en defaillance. J'ai

4 *Mon eſprit* faiſant le cheval échappé ſe donne, *&c.*

1 *Sieſe* ſe trouve dans les plus anciennes éditions qui ont paru tant avant qu'après la mort de Montagne. On a mis *ſeye* dans les dernieres ; & c'eſt comme on parle aujourd'hui.

toutes mes autres parties viles & communes, mais en cette-là je penſe eſtre ſingulier & très-rare, & digne de gaigner nom & reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en ſouffre (car certes, veu ſa néceſſité Platon a raiſon de la nommer *une grande & puiſſante Déeſſe*) ſi en mon Pays on veut dire qu'un homme n'a point de ſens, ils diſent, qu'il n'a point de mémoire : & quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent & meſcroyent, comme ſi je m'accuſois d'eſtre inſenſé. Ils ne voient pas de chois entre memoire & entendement. C'eſt bien empirer mon marché. Mais ils me font tort : car il ſe voiſt par experiençe pluſtoſt au rebours, que les memoires excellentes ſe joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort en ceci, qui ne ſçai rien ſi bien faire qu'eſtre ami, que les meſmes parolles qui accuſent ma maladie, repreſentent l'ingratitude. On ſe prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en faict un defaut de conſcience.

« Il a oublié, *dit-on*, cette priere ou » cette promeſſe : il ne ſe ſouvient point » de ſes amis: il ne s'eſt point ſouvenu » de dire, ou faire, ou taire cela, pour » l'amour de moi » Certes je puis aiſément oublier: mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnée, je ne le ſai pas. Qu'on ſe contente de ma miſere, ſans en faire une eſpece de malice, & de la malice autant ennemie de mon humeur.

Je me conſole aucunement ; Premierement ſur ce que c'eſt un mal duquel principalement j'ai tiré la raiſon de corriger un mal pire, qui ſe fuſt facilement produit en moi, ſçavoir eſt l'ambition : car cette defaillance eſt inſupportable à qui s'empeſtre des negociations du monde. Que comme diſent pluſieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultez en moi, à meſure que cette-ci s'eſt affoiblie; & irois facilement couchant & allanguiſſant mon eſprit & mon jugement, ſur traces

d'autrui, ſans exercer leurs propres forces, ſi les inventions & opinions eſtrangeres m'eſtoient preſentes par le benefice de la memoire. Que mon parler en eſt plus court. Car le magaſin de la memoire eſt volontiers plus fourni de matiere, que n'eſt celui de l'invention. Si elle m'euſt tenu bon, j'euſſe aſſourdi tous mes amis de babil: les ſubjects eſveillans cette telle quelle faculté que j'ai de les manier & employer, eſchauffant & attirant mes diſcours. C'eſt pitié; 2 je l'eſſaye par la preuve d'aucuns de mes privez amis: à meſure que la memoire leur fournit la choſe entiere & prefente, ils reculent ſi arriere leur narration, & la chargent de tant de vaines circonſtances, que ſi le conte eſt bon, ils en eſtouffent la bonté: s'il ne l'eſt pas, vous eſtes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'eſt choſe difficile, de fermer un

2 *Je le vois par l'exemple d'aucuns*, &c.

propos, & de le couper depuis 3 qu'on eſt arrouté : & n'eſt rien, où la force d'un cheval ſe cognoiſſe plus, qu'à faire un arreſt rond & net. Entre 4 les pertinents meſmes, j'en voi qui veulent & ne ſe peuvent deffaire de leur courſe. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant & traiſnant, comme des hommes qui deffaillent de foibleſſe. Sur tout les vieillards ſont dangereux, à qui la ſouvenance des choſes paſſées demeure, & ont perdu la ſouvenance de leur redites. J'ai veu des recits bien plaiſants, devenir très-ennuyeux, en la bouche d'un Seigneur, chaſcun de l'aſſiſtance en ayant eſté abbreuvé cent fois. 5 Secondement qu'il me ſouvient moins des offenſes receuës, ainſi que diſoit cet ancien. Il me faudroit un protocolle, comme Darius, pour n'oublier

3 *Qu'on eſt en train — Arrouter*, c'eſt, dit *Nicot*, mettre en chemin, acheminer.

4 *Les habiles gens mêmes*, &c.

5 *Je me conſole, en ſecond lieu, de mon peu de memoire, ſur ce qu'il me ſouvient moins*, &c.

l'offenſe qu'il avoit receue des Atheniens, faiſoit qu'un page à tous les coups qu'il ſe mettoit à table, 6 lui vinſt rechanter par trois fois à l'oreille, *Sire, ſouvenez-vous des Atheniens* : & que les lieux & les livres que je revoi, me rient tousjours d'une freſche nouvelleté.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit, que qui ne ſe ſent point aſſez ferme de memoire, ne ſe doit pas meſler d'eſtre menteur. Je ſçai bien que les Grammairiens font difference, entre *dire menſonge*, & *mentir*: & diſent que dire menſonge, c'eſt dire choſe fauſſe, mais qu'on a pris pour vraie; & que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où noſtre François eſt parti, porte autant comme 7 *aller contre ſa conſcience*: & que par conſequent cela ne touche que ceux qui diſent contre ce qu'ils ſçavent, deſquels je parle. Or ceux-ci, ou ils inventent marc & tout, ou ils déguiſent & alterent un fons

6 *Herodot.* L. V, p. 374.
7 *Mentiri*, quaſi contra mentem ire.

veritable. Lors qu'ils déguiſent & changent, à les remettre ſouvent en ce meſme conte, il eſt mal-aiſé qu'ils ne ſe desferrent: parce que la choſe, comme elle eſt, s'eſtant logée la premiere dans la memoire, & s'y eſtant empreincte, par la voye de la cognoiſſance & de la ſcience, il eſt malaiſé qu'elle ne ſe repreſente à l'imagination, délogeant la fauſſeté, qui n'y peut avoir le pied ſi ferme, ni ſi raſſis: & que les circonſtances du premier aprentiſſage, ſe coulant à tous coups dans l'eſprit, ne faſſent perdre le ſouvenir des pieces rapportées fauſſes ou abaſtardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impreſſion contraire, qui choque leur fauſſeté, ils ſemblent avoir d'autant moins à craindre de ſe meſconter. Toutefois encore ceci, parce que c'eſt un corps vain, & ſans priſe, eſchappe volontiers à la memoire, ſi elle n'eſt bien aſſeurée. De quoi j'ai ſouvent veu l'experience, & plaiſamment, aux deſpens de ceux qui font profeſſion de ne former autrement

leur parolle, que ſelon qu'il ſert aux affaires qu'ils negocient, & qu'il plaiſt aux Grands à qui ils parlent. Car ces circonſtances à quoi ils veulent aſſervir leur foi & leur conſcience, eſtants ſubjectes à pluſieurs changements, il faut que leur parolle ſe diverſifie quant & quant: d'où il advient que de meſme choſe, ils diſent, tantoſt gris, tantoſt jaune: à tel homme d'une ſorte, à tel d'un autre: & ſi par fortune ces hommes rapportent en butin leurs inſtructions ſi contraires, que devient cette belle art? Outre ce qu'imprudemment ils ſe desferrent eux-meſmes ſi ſouvent; car quelle memoire leur pourroit ſuffire à ſe ſouvenir de tant de diverſes formes, qu'ils ont forgées en un meſme ſubject? J'ai veu pluſieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle ſorte de prudence: qui ne voient pas, que ſi la reputation y eſt, l'effect n'y peut eſtre.

En vérité, le mentir eſt un maudit vice. Nous ne ſommes hommes, & ne nous tenons les uns aux autres que par

la parole. Si nous en connoiſſions l'horreur & le poids, nous le pourſuivrions à feu, plus juſtement que d'autres crimes.

Je trouve qu'on s'amuſe ordinairement à chaſtier aux Enfans des erreurs innocentes, très-mal-à-propos, & qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont ny impreſſion ny ſuitte. La menterie ſeule, & un peu au-deſſous, l'opiniaſtreté, me ſemblent eſtre celles deſquelles on devroit à toute inſtance combattre la naiſſance & le progrez : elles croiſſent quant & eux : & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'eſt merveille combien il eſt impoſſible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honneſtes hommes d'ailleurs, y eſtre ſubjects & aſſervis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour luy ſervir utilement. Si comme la vérité, le menſonge n'avoit qu'un viſage, nous ſerions en meilleurs termes : car nous prendrions pour certain l'oppoſé de ce

que diroit le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures, & un champ indéfiny. Les Pythagoriens font le Bien certain & finy, le Mal infiny & incertain. Mille routes desvoyent du blanc : une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je pense 8 venir à bout de moi, à guarentir un danger évident & extresme, par une effrontée & solennelle mensonge. Un ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme, duquel le langage nous est incognu : a *Ut extérnus alieno non sit hominis vice.* Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence?

Le Roy François premier se vantoit

8 *Obtenir de moi-même de me garantir d'un danger, &c.*

a *De sorte que deux personnes de diverses nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre.* C'est un passage de Pline, mais que Montaigne a tronqué pour l'adapter à sa pensée. Il y a dans Pline, *ut externus alieno penè non sit hominis vice*, Nat. Hist. L. VII. c. 1 « de sorte que deux personnes de différens pays ne sont presque pas des » hommes l'un à l'égard de l'autre. «

d'avoir mis au rouet par ce moyen, *Franciſque Taverna*, Ambaſſadeur de François Sforce Duc de Milan, homme très-fameux en ſcience de parlerie. Cettui-ci avoit eſté dépeſché pour excuſer ſon maiſtre envers ſa Majeſté, d'un fait de grande conſequence, qui eſtoit tel. Le Roi, pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit eſté dernierement chaſſé, meſme au Duché de Milan, avoit adviſé d'y tenir près du Duc un Gentilhomme de ſa part, Ambaſſadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fiſt la mine d'y eſtre pour ſes affaires particulieres : d'autant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur (lors principallement qu'il eſtoit en traicté de mariage avec ſa niepce, fille du Roi de Dannemarc, qui eſt à preſent douairiere de Lorraine) ne pouvoit deſcouvrir avoir aucune praticque & conference avecques nous 9, ſans ſon grand

9 *Qu'à ſon grand préjudice.* — *Intérêt* ſignifie ici *dommage, préjudice ;* & ce mot ſe prend encore

intereſt. A cette commiſſion ſe trouva propre un Gentilhomme Milannois, eſcuyer d'eſcurie chez le Roi, nommé *Merveille*. Cettui-ci depeſché avecques lettres ſecrettes de creance, & inſtructions d'Ambaſſadeur; & avec d'autres lettres de recommandation envers le Duc, en faveur de ſes affaires particulieres, pour le maſque & la montre, fuſt ſi long-temps auprès du Duc, qu'il en vint quelque reſſentiment à l'Empereur: qui donna cauſe à ce qui s'enſuivit après comme nous penſons: Ce fuſt, que 10 ſous couleur de quelque meurtre, voilà le Duc qui lui faict trancher la teſte de belle nuict, & ſon procez fait en deux jours. Meſſire Franciſque eſtant venu preſt d'une longue deduction contrefaite de cette hiſtoire: car le Roi s'en eſtoit adreſſé, pour de-

aujourd'hui dans ce ſens-là, comme quand on dit *Il a été condamné à tous les dépens, dommages & intérêts.*

10 *Mémoires de Martin du Bellay*, L. IV, fol 156 & ſuiv. édit. de Paris, an. 1586.

mander raiſon, à tous les Princes de la Chreſtienneté, & au Duc meſme : fut oui aux affaires du matin, & ayant eſtabli pour le fondement de ſa cauſe, & dreſſé à cette fin, pluſieurs belles apparences du faict : Que ſon maiſtre n'avoit jamais pris noſtre homme, que pour Gentil-homme, privé, & ſien ſubject, qui eſtoit venu faire ſes affaires à Milan, & qui n'avoit jamais veſcu là ſous autre viſage, deſavouant meſme avoir ſceu qu'il fuſt en eſtat de la maiſon du Roi, ni connu de lui, tant s'en faut qu'il le priſt pour Ambaſſadeur. Le Roi à ſon tour le preſſant de diverſes objections & demandes ; & le chargeant de toutes parts, l'accuſa enfin ſur le point de l'execution faicte de nuict, & comme à la deſrobée. A quoi le pauvre homme embarraſſé, reſpondit, pour faire l'honneſte, que 11 pour le reſpect de Sa Majeſté, le Duc euſt eſté bien marri, que telle execution ſe fuſt faicte de jour. Cha-

11 *Id. ibid.* fol. 162.

cun peut penſer, comme il fut relevé, s'eſtant ſi lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celui du Roi François.

Le Pape Jule ſecond, ayant envoyé un ambaſſadeur vers le Roi d'Angleterre, pour l'animer contre le Roi François, l'Ambaſſadeur ayant eſté oui ſur ſa charge, & le Roi d'Angleterre s'eſtant arreſté en ſa reſponſe, aux difficultés qu'il trouvoit à dreſſer les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roi ſi puiſſant, & en alleguant quelques raiſons : l'Ambaſſadeur repliqua mal à propos, 12 qu'il les avoit auſſi conſiderées de ſa part, & les avoit

12 *Eraſme*, dans un de ſes livres intitulé LINGUA, raconte ce fait comme arrivé dans le temps qu'il étoit lui-même en Angleterre. *Ea vox excepta*, dit-il, *mox ſuſpicionem injecit Magnatibus, quod Pontificis Oratorem profeſſus, nonnihil faveret Gallo. Deinde cùm obſervatus, deprehenderetur cum Oratore Gallorum nocturnis horis miſcere colloquium, abductus eſt in carcerem, omnibuſque fortunis exutus eſt, ne vitâ quidem incolumi ſi veniſſet in manus Julii. Atqui hic linguæ lapſus effecit, ut Rex qui forte prorogando negotio diſſidium compoſiturus erat, bellum acceleraret.* OPERUM ERASMI, in-folio, Lugd. Batav. an. 1703, *tom.* IV, *col.* 684. C.

bien dites au Pape. De cette parole ſi eſloignée de ſa propoſition, qui eſtoit de le pouſſer incontinent à la guerre, le Roi d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet Ambaſſadeur, de ſon intention particuliere pendoit du côté de France, & en ayant adverti ſon maiſtre, ſes biens furent confiſquez, & ne tint à guere qu'il n'en perdiſt la vie.

CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.

[1] *ONC ne furent à tous toutes graces données.*

Auſſi voyons-nous qu'au don d'elo-

1 Dans un Recueil que Montaigne fit imprimer en 1572, ſous ce titre VERS FRANÇOIS *de feu Eſtienne de la* BOETIE, *Conſeiller du Roi en ſa Cour de Parlement à Bourdeaux*, il y a vingt-cinq ſonnets qui font la meilleure partie de ce Recueil; & le vers par où Montaigne a trouvé bon de commencer ce chapitre, eſt le dernier du quatorzieme ſonnet.

quence, les uns ont la facilité & la promptitude. & ce qu'on dict, le boutehors ſi aiſé, qu'à chaque bout de champ ils ſont preſt: les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elaboure & premedité.

Comme on donne des reigles aux Dames de prendre les jeux & les exercices du corps, ſelon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau; ſi j'avois à conſeiller de meſme, en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il ſemble en noſtre ſiecle, que les Preſcheurs & les Advocats faſſent principale profeſſion, le tardif ſeroit mieux Preſcheur, ce me ſemble, & l'autre mieux Advocat: Parce que la charge de celui-là donne autant qu'il lui plaiſt de loiſir pour ſe preparer; & puis ſa carriere ſe paſſe d'un fil & d'une ſuite, ſans interruption: là où les commoditez de l'Advocat le preſſent à toute heure de ſe mettre en lice: & les reſponſes improuvuës de ſa partie adverſe, le rejettent de ſon branle, où il lui faut ſur le champ prendre nouveau

parti. Si eſt-ce qu'à l'entrevuë du Pape Clement & du Roi François à Marſeille, il advint tout au rebours, 2 que Monſieur Poyet, homme toute ſa vie nourri au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la Harangue au Pape, & l'ayant de longue main pourpenſée, voire à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preſte, le jour meſme qu'elle devoit eſtre prononcée, le Pape ſe craignant qu'on lui tinſt propos qui peuſt offenſer les Ambaſſadeurs des autres Princes qui eſtoient autour de lui, manda au Roi l'argument qui lui ſembloit eſtre le plus propre au temps & au lieu: mais de fortune, tout autre que celui, ſur lequel Monſieur Poyet s'eſtoit travaillé: de façon que ſa harangue demeuroit inutile, & lui en falloit promptement refaire une autre. Mais s'en ſentant incapable, il fallut que

---

2 Memoires de *Martin du Bellay*, Liv. IV, fol. 165 & ſuiv. *Edit. de Paris*, an 1586.

Monſieur le Cardinal du Bellay en priſt la charge. La part de l'Advocat eſt plus difficile que celle du Preſcheur : & nous trouvons pourtant, ce m'eſt advis, plus de paſſables Advocats que Preſcheurs, au moins en France. Il ſemble que ce ſoit plus le propre de l'eſprit, d'avoir ſon operation prompte & ſoudaine, & plus le propre du jugement, de l'avoir lente & poſée. Mais qui demeure dutout muet, s'il n'a loiſir de ſe preparer : & celui auſſi, à qui le loiſir ne donne advantage de mieux dire, ils ſont en pareil degré d'eſtrangeté.

On recite de Severus Caſſius 3, qu'il diſoit mieux ſans y avoir penſé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à ſa diligence : qu'il lui venoit à profit d'eſtre trouble en parlant : & que ſes adverſaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne

3 Ut præſentis animis & majoris ingenii quàm ſtudii, magis placebat in his quæ inveniebat quàm in his quæ attulerat. --- Iratus commodiùs dicebat. Ideò diligentiſſimè cavebant homines, ne dicentem interpellarent. -- Meliùs ſemper fortuna quàm cura, de illo merebat. *Epitomæ Controverſiarum*. M. Senecæ PRÆF. L. III. p. 274. Genevæ, an. 1625.

lui fiſt redoubler ſon eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut ſouſtenir une vehemente premeditation & laborieuſe : ſi elle ne va gaiement & librement, elle ne va rien qui vaille. Nous diſons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huile & à la lampe, pour certaine aſpreté & rudeſſe que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la ſolicitude de bien faire, & cette contention de l'ame trop bandée & trop tendue à ſon entrepriſe la rompt & l'empeſche ; ainſi qu'il advient à l'eau, qui par force de ſe preſſer de ſa violence & abondance, ne peut trouver iſſue en un goulet ouvert. En cette condition de nature, de quoi je parle, il y a quant & quant auſſi cela, qu'elle demande à eſtre non pas eſbranlée & picquée par ces paſſions fortes, comme la colere de Caſſius, (car ce mouvement ſeroit trop aſpre) elle veut eſtre non pas ſecouée, mais ſollicitée : elle veut eſtre eſchauffée & reſveillée par les occaſions eſtrangeres,

preſentes & fortuites. Si elle va toute ſeule, elle ne fait que traiſner & languir : l'agitation eſt ſa vie & ſa grace. Je ne me tiens pas bien en ma poſſeſſion & diſpoſition : le haſard y a plus de droit que moi. l'occaſion, la compaignie, le branle meſme de ma voix, tire plus de mon eſprit, que je n'y trouve lorſque je le ſonde & employe à part moi. Ainſi les paroles en valent mieux que les eſcrits, s'il y peut avoir chois 4 où il n'y a pas de prix. Ceci m'advient auſſi, que je ne me trouve pas où je me cherche : & me trouve plus par rencontre, que par l'inquiſition de mon jugement. J'aurai eſlancé quelque ſubtilité en eſcrivant. J'entends bien, 5 mornée pour un autre, affilée pour moi. Laiſſons toutes ces honneſtetez. Cela ſe dit par chacun ſelon ſa force. Je l'ai ſi bien

4 *Où il n'y a rien de fort eſtimable.* Montaigne avoit mis dans les premieres éditions, *où il n'y a point de valeur.*

5 *C'eſt-à-dire*, impatfaite & ſans force pour un autre, fine & délicate pour moi. -- *Mort-né*, dit Nicot, *avorton*, né devant ſon terme, *abortivus.*

perdue que je ne ſçai ce que j'ai voulu dire : & l'a l'eſtranger deſcouverte parfois avant moi. Si je portois le raſoir par tout où cela m'advient, je me defferois tout. Le rencontre 6 m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celui du midi : & me fera eſtonner de ma héſitation.

CHAPITRE XI.

Des Prognoſtications.

QUANT aux Oracles, il eſt certain que 1 bonne piece avant la venue de Jeſus-Chriſt, ils avoyent commencé à perdre leur credit : car nous voyons que Cicero ſe met en peine de trouver la cauſe de leur defaillance. Et ces mots ſont à lui : *a*

6 *Une autrefois le haſard m'en offrira le ſens, plus clair que le ſoleil en plein midi.*

1 *Long-temps*, ou comme on a mis dans les dernieres éditions, *dès long-temps.*

a D'où vient qu'il ne ſe rend plus d'oracles à Delphes, non-ſeulement à préſent, mais depuis fort long-temps, de ſorte qu'on ne peut rien voir de plus mépriſé? *Cic.* de Divinat. L. II. c. 57.

Cur

Cur iſto modo jam Oracula Delphis non eduntur : non modò noſtrâ ætate , ſed jamdiù , ut nihil poſſit eſſe contemptius ? Mais quand aux autres prognoſtiques, qui ſe tiroyent de l'anatomie des beſtes aux ſacrifices auſquels Platon attribue en partie la conſtitution naturelle des membres internes d'icelle ; du trepignement des poulets, du vol des oiſeaux , [b *Aves quaſdam rerum augurandarum cauſâ natas eſſe putamus*] des foudres, du tournoyement des rivieres : c *Multa cernunt Aruſpices : multa Auguros provident : multa Oraculis declarantur : multa Vaticinationibus : multa ſomniis : multa portentis*, & autres ſur leſquels l'ancienneté appuyoit la pluſpart des entrepriſes , tant publiques que privées ; noſtre

b Nous croyons qu'il y a des oiſeaux qui naiſſent exprès pour ſervir à l'art des augures. *Cic.* de Naturâ Deorum, Lib. II. c. 64.

c Les Aruſpices voient quantité de choſes : les Augures en prévoyent auſſi bon nombre : pluſieurs choſes ſont manifeſtées par les oracles, & pluſieurs par les devins, par les ſonges, & les prodiges. *Id.* Ibid. c 65.

Religion les a abolies. Et encore qu'il reſte entre nous quelques moyens de divination ès aſtres, ès eſprits, ès figures du corps, ès ſonges, & ailleurs : notable exemple de la forcenée curioſité de noſtre nature s'amuſant à 2 preoccuper les choſes futures, comme ſi elle n'avoit pas aſſez affaire à digerer les preſentes,

d *Cur hanc tibi, rector Olympi,*
Sollicitis viſum mortalibus addere curam,
Noſcant venturas ut dira per omnia clades?
. . . . . .
. . . . . .
Sit ſubitum quodcumque paras, ſic cœca futuri
Mens hominum fati, liceat ſperare timenti:

---

2 C'eſt-à-dire, *anticiper*: mais aujourd'hui *préoccuper* ne s'emploie plus dans ce ſens-là.

d Pourquoi, ſouverain maître des Dieux, as-tu voulu ajouter ce ſouci à tant d'autres qui tourmentent les pauvres mortels, qu'ils puiſſent connoître leurs malheurs à venir par de funeſtes préſages? --- Fais plutôt que tout ce que tu leur prépares, arrive à l'improviſte; & que l'eſprit de l'homme ne voie rien de l'avenir, afin qu'au milieu de ſes craintes il lui ſoit permis d'eſpérer. *Lucan.* L. II. 4, 5, 6, --- 14, 15.

e *Ne utile quidem eſt ſcire quid futurum ſit: Miſerum eſt enim nihil proficientem angi*: Si eſt-ce 3 qu'elle eſt de beaucoup moindre auctorité. voilà pourquoi l'exemple de François Marquis de Salluſſe m'a ſemblé remarquable: Car Lieutenant du Roi François en ſon armée delà les monts, infiniment favoriſé de noſtre Cour, & obligé au Roi du Marquiſat meſme, qui avoit eſté confiſqué de ſon frere: au reſte ne ſe preſentant occaſion 4 de le faire, ſon affection meſme y contrediſant, 5

e On ne gagne rien à ſavoir ce qui doit néceſſairement arriver; car il eſt triſte de ſe tourmenter pour néant. *Cic.* de Nat. Deorum. L III, c. 6.

3 *Que la divination eſt aujourd'hui de beaucoup*, &c.

4 C'eſt-à-dire, *de changer de parti*, comme Montaigne le dit immédiatement après. Dans les dernieres éditions quelqu'un choqué de cette ſuſpenſion de ſens a mis ici, *au reſte ne ſe préſentant occaſion de tourner ſa robbe, ſon affection même y contrediſant*, &c.

5 *Il eſtoit homme* (dit *Guillaume du Bellay* dans les mémoires, *Liv.* VI, 276) *qui adjouſtoit foy aux Devins, leſquels lui avoient predit que l'Empereur devoit cette année depoſſeder le Roi de ſon Royaume.*

ſe laiſſa ſi fort eſpouvanter, comme il a eſté adveré, aux belles prognoſtications qu'on faiſoit lors courir de tous coſtez à l'advantage de l'Empereur Charles cinquieſme, & à notre deſadvantage (meſme en Italie, où ces folles propheties avoient trouvé tant de place : 6 qu'à Rome fut baillée grande ſomme d'argent au change, pour cette opinion de notre ruine) qu'après s'eſtre ſouvent condolu à ſes privez, des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France, & aux amis qu'il y avoit, 7 il ſe revolta, & changea de parti : à ſon grand dommage pourtant quelque conſtellation qu'il y euſt. Mais il s'y conduiſit en homme combattu de diverſes paſſions : car ayent & villes & forces en main, l'armée ennemie ſous Antoine de Leve à trois pas de lui, & nous ſans ſoupçons de ſon faict, il eſtoit en lui de faire pis qu'il ne fiſt : Car pour ſa trahiſon

6 *Id. ibid.* Liv. VIII, fol. 354.
7 En 1536.

nous ne perdiſmes ni homme, ni ville, que Foſſan : encore après l'avoir long-temps conteſtée.

f *Prudens futuri temporis exitum*
Caliginoſa nocte premit Deus,
Ridetque ſi mortalis ultra
Fas trepidat.
----- *Ille potens ſui*
Lætuſque deget, cui licet in diem
Dixiſſe; Vixi : cras vel atrâ
Nube polum, pater, occupato,
Vel ſole puro.

g *Lætus in præſens animus, quod ultra eſt*
Oderit curare.

---

f Jupiter enveloppe exprès dans une nuit obſcure tous les événemens à venir, & ſe rit d'un mortel qui porte ſes inquiétudes plus loin qu'il ne devroit. --- Celui-là ſera véritablement maître de lui-même, & vivra content, qui à la fin de chaque jour peut dire : J'ai paſſé agréablement cette journée, ſoit que demain Jupiter charge l'air d'épais nuages, ou qu'il l'éclaire d'un beau ſoleil. *Horat.* Od. 29, L. III, *vſ.* 29, &c. --- 41, &c.

g Un eſprit ſatisfait du préſent n'aimera point de s'embarraſſer de l'avenir. *Horat.* Od. 16, L. II, *vſ.* 25, 26.

8 Et ceux qui croient ce mot au contraire, le croient à tort. *Iſta ſic reciprocantur ; ut & ſi divinatio ſit, Dii ſint : & ſi Dii ſint : ſit divinatio.* Beaucoup plus ſagement Pacuvius,

h *Nam iſtis qui linguam avium intelligunt,*
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt, quam ex ſuo,
Magis audiendum quàm auſcultandum cenſeo.

---

8 Ce que Montagne dit ici, paroît d'abord obſcur, & il n'eſt pas aiſé d'en voir la liaiſon avec ce qui précede. Mais cet embarras vient ſur-tout de la tranſpoſition hardie & inuſitée qu'il a faite de ces deux mots, *au contraire*, qui devroient être placés ainſi : *Et au contraire ceux qui croyent ce mot, le croyent à tort.* On s'y eſt mépris dans la derniere traduction angloiſe de Montaigne, aſſez fidelle d'ailleurs & très-élégante. Juſqu'ici Montaigne avoit condamné aſſez ouvertement les prognoſtics qu'on tire de pluſieurs ſignes de l'avenir, fondés ſur la pure fantaiſie des hommes ; & maintenant il ſe déclare contre ce principe des Stoïciens, cité par Cicéron, que *s'il y a une divination, il y a des Dieux ; & que s'il y a des Dieux, il y a une divination.* De Divinat. L. III, c. 6. --- J'expliquerai plus particulierement dans la Préface la raiſon du défaut de liaiſon qu'on a tant blâmé dans le ſtyle de Montaigne. Il eſt certain que la liaiſon de ſes penſées doit ſouvent échapper à la vue d'un lecteur peu attentif : mais j'eſpere faire voir à l'œil, qu'elle eſt très-réelle pour l'ordinaire.

h Car pour ceux qui entendent le langage des oiſeaux, & qui ſont plus éclairés par le foie d'un

Cette tant celebrée art de de devine[9] des Toſcans naſquit ainſi : Un laboureur perçant de ſon coultre profondement la terre, 9 en vid ſourdre *Tages* Demi-dieu, d'un viſage enfantin, mais de ſenile prudence. Chaſcun y accourut, & furent ſes paroles & ſcience recueillies & conſervées à pluſieurs ſiecles, contenant les principes & moyens de cette art : Naiſſance conforme à ſon progrez. J'aimerois bien mieux reigler mes affaires par le ſort des dez que par ces ſonges. Et de vrai en toutes Republiques on a tousjours laiſſé bonne part d'auctorité au ſort. Platon en la police qu'il forge à diſcretion, lui attribue la deciſion de pluſieurs effects d'importance, & veut entre autres choſes, 10

animal que par leur propre raiſon, je penſe qu'il vaut mieux les écouter que les croire. *Pacuvius* apud Cic. *De Divinatione*. L. I, c. 57.

9 *Cic*. De Divinat. L. II, c. 23.

10 C'eſt dans ſa *République*, Liv. V, où il veut que les chefs de ſa République faſſent en ſorte que les excellens hommes ſoient mariés avec les plus excellentes femmes, & au contraire que les hommes les plus mépriſables ſoient mariés avec des femmes de leur caractere ; mais que la choſe ſoit décidée par

que les mariages ſe faſſent par ſort entre les bons. Et donne ſi grand poids à cette election fortuite, que les enfans qui en naiſſent, il ordonne qu'ils ſoient nourris au païs : ceux qui naiſſent des mauvais, en ſoient mis hors : Toutesfois ſi quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croiſſant quelque bonne eſperance de ſoi, qu'on le puiſſe rappeller ; & exiler auſſi celui d'entre les retenus, qui montrera peu d'eſperance de ſon adoleſcence. J'en voi qui eſtudient & gloſent leurs Almanacs, & nous en alleguent l'authorité aux choſes qui ſe paſſent. A tant dire, il faut qu'ils diſent & la vérité & le menſonge. i *Quis eſt enim, qui totum diem jaculans, non aliquando contineat?* Je ne les eſtime de rien mieux, pour les

une eſpece de ſort, ménagé avec tant d'artifice que ces derniers s'en prennent à la fortune, & non pas à leurs gouverneurs. Ce *n'eſt point là un exemple d'une élection fortuite : & par conſequent Montaigne pouvoit bien ſe paſſer de nous le citer ici.*

i Qui eſt-ce qui s'exerçant tout le jour à tirer, ne donne pas quelquefois au but ? *Cicer.* De Divinat. L. II, c. 59.

voir tomber en quelque rencontre. Ce ſeroit plus de certitude s'il y avoit reigle & verité à mentir tousjours. Joint que perſonne ne tient regiſtre de leurs meſcontes, d'autaut qu'ils ſont ordinaires & infinis: & fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles ſont rares, incroyables & prodigieuſes. Ainſi reſpondit *Diagoras*, qui fut ſurnommé l'Athée, eſtant en la Samothrace, à celui qui en lui montrant au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoient eſchappé le naufrage, lui dit: Et bien vous qui penſez que les Dieux mettent à nonchaloir les choſes humaines, que dites-vous de tant d'hommes ſauvez par leur grace? 11 *Il ſe fait ainſi*, reſpondit-il: *Ceux-là ne ſont pas peints qui ſont demeurez noyez, en bien plus grand nombre.* Cicero dit, 12 que le ſeul Xenophanos Colophonien entre tous les Philoſophes, qui ont advoué les Dieux, a eſſayé de deſ-

11 *Ita fit*, inquit, *illi enim nuſquam picti ſunt qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.* Cic. de Natur. Deor. L. I, c. 37.

12 *Cic.* de Divinat. L. I, c. 3.

raciner toute ſorte de divination. D'autant eſt-il moins de merveille, ſi nous avons veu par fois à leur dommage, aucunes de nos ames Principeſques s'arreſter à ces deux merveilles, du livre de *Joachim* Abbé Calabrois, qui prédiſoit tous les Papes futurs, leurs noms & formes: Et celui de *Leon* l'Empereur qui prédiſoit les Empereurs & Patriarches de Grece. Ceci ai-je reconnu de mes yeux, qu'ès confuſions publiques, les hommes eſtonnez de leur fortune, ſe vont rejettant, comme à toute ſuperſtition, à rechercher au Ciel les cauſes & menaces anciennes de leur malheur: & y ſont ſi eſtrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont perſuadé, qu'ainſi que c'eſt un amuſement d'eſprits aigus & oiſifs, ceux qui ſont duicts à cette ſubtilité de les replier & deſnouër, ſeroient en tous eſprits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais ſur tout leur preſte beau jeu, le parler obſcur, ambigu & fantaſtique du jargon prophetique, auquel leurs autheurs

ne donnent aucuns ſens clair, afin que la poſterité y en puiſſe appliquer de tel qu'il lui plaira.

Le Demon de Socrates eſtoit à l'adventure certaine impulſion de volonté, qui ſe preſentoit à lui ſans le conſeil 13 de ſon diſcours. En une ame bien eſpurée, comme la ſienne, & preparée par continu exercice de ſageſſe & de vertu; il eſt vrai-ſemblable que ces inclinatious, quoique temeraires & indigeſtes, eſtoient tousjours importantes & dignes d'eſtre ſuivies. Chacun ſent en ſoi quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente & fortuite. C'eſt à moi de leur donner quelque authorité, qui en donne ſi peu à noſtre prudence. Et en ai eu de pareillement foibles en raiſon, & violentes en perſuaſion, ou en diſſuaſion qui eſtoit plus ordinaire à Socrates, auſquelles je me laiſſai emporter ſi utilement & heureuſement, qu'elles pourroient eſtre jugées tenir quelque choſe d'inſpiration divine.

13 *De ſa raiſon.*

CHAPITRE XII.

De la Conſtance.

LA loi de la reſolution & de la conſtance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il eſt en noſtre puiſſance, des maux & inconveniens qui nous menacent, ni par conſequent d'avoir peur qu'ils nous ſurprennent. Au rebours, tous moyens honneſtes de ſe guarantir des maux, ſont non ſeulement permis, mais louables. Et le jeu de la conſtance ſe joüe principalement à porter de pied ferme, les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a ſoupleſſe de corps, ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il ſert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Pluſieurs Nations très-belliqueuſes ſe ſervoient en leurs faits d'armes, de la fuite, pour advantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereu-

ſement que leur viſage. Les Turcs en retiennent quelque choſe. Et Socrates 1 en Platon ſe mocque de Laches, qui avoit definí la fortitude, ſe tenir ferme en ſon rang contre les ennemis. Quoi, fit-il, ſeroit-ce donc laſcheté de les battre en leur faiſant place ? Et lui allegue Homere, qui loüe en Æneas la ſcience de fuir. Et parce que Laches ſe r'adviſant, advouë cet uſage aux Scythes, & enfin generallement à tous gens de cheval : il lui allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens (Nation ſur toutes duitte à combattre de pied ferme) qui en la journée de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange Perſienne, s'adviſerent de s'eſcarter & 2 ſier arriere : pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre & diſſoudre cette maſſe, en les pourſuivant. Par où ils ſe donnerent la victoire. Touchant les Scythes on dit d'eux, quand Darius alla pour les

1 Dans ſon Dialogue, intitulé *Laches*.

2 *Sier*, terme de marine qui veut dire, *tourner, virer*.

ſubjuguer, qu'il manda à leur Roi force reproches, pour le voir tousjours reculant devant lui, 3 & gauchiſſant la meſlée. A quoi Indathyrſes (car ainſi ſe nommoit-il) fit reſponſe, 4 » que ce n'eſtoit pour » avoir peur de lui, ni d'homme vivant, » mais que c'eſtoit la façon de marcher de » ſa Nation : n'ayant ni terre cultivée, ni » maiſon à deffendre, & à craindre que » l'ennemi en peuſt faire profit. Mais s'il » avoit ſi grand' faim d'en manger qu'il » approchaſt pour voir le lieu de leurs an- » ciennes ſepultures, & que là il trou- » veroit à qui parler tout ſon ſaoul. » Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur eſt planté en butte, comme les occaſions de la guerre portent ſouvent, il eſt meſſéant de s'esbranler pour la menace du coup : d'autant que par violence, & viteſſe nous le tenons inevitable : & en y a maint un qui pour avoir ou hauſſé la main, ou baiſſé la teſte, en a pour le moins ap-

3 *En évitant d'en venir aux mains.*
4 Herodot. L. IV, pag. 300, 301.

preſté à rire à ſes compaignons. Si eſt-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquieſme fit contre nous en Provence, *le Marquis de Guaſt* eſtant allé recognoiſtre la ville d'Arles, & s'eſtant jetté hors du couvert du moulin à vent, à la faveur duquel il s'eſtoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval & Seneſchal d'Agenois, qui ſe promenoient ſur le theatre aux arenes : leſquels l'ayant montré au Sieur de Villiers Commiſſaire de l'artillerie, il braqua ſi à propos une coulevrine, 5 que ſans ce que le dict Marquis voyant mettre le feu ſe lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de meſmes quelques années auparavant, *Laurent de Medicis*, Duc d'Urbin, pere de la Royne mere du Roi, aſſiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien lui ſervit de faire la cane : car autre-

5 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VII, fol. 342 *verſo*.

ment le coup, qui ne lui rasa que le dessus de la teste, lui donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vrai, je ne crois pas que ces mouvemens se fissent 6 avecques discours : car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? & est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur ; & que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jetter dans le coup, que pour l'éviter. Je ne me puis deffendre si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'impourveu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille : ce que j'ai veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moi. Ni n'entendent les Stoïciens, que l'ame de leur Sage puisse resister aux premieres visions & fantaisies qui lui surviennent : ains comme à une

---

6 *Par raison.* Montaigne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, comme je le remarque ailleurs, & le remarquerai encore lorsque je jugerai nécessaire d'en avertir le lecteur.

ſubjection naturelle conſentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, juſques à la palleur & contraction (ainſi aux autres paſſions) pourveu que ſon opinion demeure ſauve & entiere, & que l'aſſiette 7 de ſon diſcours n'en ſouffre atteinte ni alteration quelconque, & qu'il ne preſte nul conſentement à ſon effroi & ſouffrance. De celui qui n'eſt pas ſage, il en va de meſmes en la premiere partie, mais tout autrement en la ſeconde. Car l'impreſſion des paſſions ne demeure pas en lui ſuperficielle : ains va penetrant juſques au ſiege de ſa raiſon, l'infectant & la corrompant. Il juge ſelon icelles & s'y conforme. Voyez diſertement & pleinement l'eſtat du ſage Stoïque : Le ſage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

a *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.*

---

7 *De ſa raiſon.*

a *Les pleurs ont beau couler, ſon ame eſt inflexible.* Virg. *Æneid.* L. IV, *vſ.* 449.

CHAPITRE XIII.

Ceremonie de l'entrevuë des Rois.

IL n'eſt ſubject ſi vain, qui ne merite un rang en cette rapſodie. A nos reigles communes, ce ſeroit une notable diſcourtoiſie & à l'endroit d'un pareil, & plus à l'endroit d'un Grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous aurois adverti d'y devoir venir: Voire, adjouſtoit la Royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'eſtoit incivilité à un Gentilhomme de partir de ſa maiſon, comme il le faict le plus ſouvent, pour aller au dedant de celui qui le vient trouver pour grand qu'il ſoit: & qu'il eſt plus reſpectueux & civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fuſt que de peur de faillir ſa route: & qu'il ſuffit de l'accompagner à ſon partement. Pour moi j'oublie ſouvent l'un & l'autre de ces vains offices: comme je retranche

en ma maiſon autant que je le puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offenſe : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offenſe pour une fois, que moi tous les jours : ce ſeroit une ſubjection continuelle. A quoi faire fuit-on la ſervitude des Cours ſi on l'entraine juſques en ſa taniere ? C'eſt auſſi une reigle commune en toutes aſſemblées, qu'il touche aux moindres de ſe trouver les premiers à l'aſſignation, d'autant qu'il eſt mieux deu aux plus apparens de ſe faire attendre.

Toutesfois à l'entrevuë qui ſe dreſſa du Pape 1 Clement, & du Roi François à Marſeille, le Roi y ayant ordonné les appreſts neceſſaires, s'eſloigna de la ville, & donna loiſir au Pape de deux ou trois jours pour ſon entrée & refreſchiſſement, avant qu'il le vinſt trouver. Et de meſmes à l'entrée auſſi 2 du Pape

1 Septiéme du nom, en 1533.

2 Du même Pape *Clement* VII, & de *Charles-Quint*, ſur la fin 1532. — *Nel qual tempo*

& de l'Empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au Pape d'y eſtre le premier, & y ſurvint après lui. C'eſt diſent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand ſoit avant les autres au lieu aſſigné, voir avant celui chez qui ſe fait l'aſſemblée : & le prennent de biais, que c'eſt afin que cette apparence teſmoigne que c'eſt le plus grand que les moindres vont trouver, & le recherchent, non pas lui eux.

Non ſeulement chaſque païs, mais chaſque cité & chaſque vacation a ſa civilité particuliere. J'y ai eſté aſſez ſoigneuſement dreſſé en mon enfance, & ai veſcu en aſſez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la noſtre

---

eſſendo giunto il Pontefice a Bologna, Ceſare, ſeconde l'uſo dè Principi grandi vivenne doppo lui : perche è coſtume, che quando due Principi hanno a convenirſi, quello di più dignità ſi preſenta prima al luogo deputato ; giudicandoſi ſegno di riverenza che, quello che è inferiore vadi a trovarlo. Hiſt. di Guicciardini, Lib. XX, pag. 535.

Françoiſe : & en tiendrois eſchole. J'aime à les enſuivre, mais non pas ſi couardement, que ma vie en demeure contrainɛte. Elles ont quelque formes penibles, leſquelles pourveu qu'on oublie par diſcretion, non par erreur ; on n'en a pas moins de grace. J'ai veu ſouvent des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoiſie.

C'eſt au demeurant une très-utile ſcience que la ſcience de l'entregent. Elle eſt, comme la grace & la beauré, conciliatrice des premiers abords de la ſocieté & familiarité ; & par conſequent nous ouvre la porte à nous inſtruire par les exemples d'autrui, & à exploiter & produire noſtre exemple, s'il a quelque choſe d'inſtruiſant & communicable.

CHAPITRE XIV.

On eſt puny pour s'opiniaſtrer en une Place ſans raiſon.

LA vaillance a ſes limites, comme les autres vertus: leſquels franchis, on ſe trouve dans le train du vice: en maniere que par chez elle on ſe peut rendre à la temerité, obſtination & folie, qui n'en ſçait bien les bornes, malaiſez en verité à choiſir leur confins.

De cette conſideration eſt née la couſtume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniaſtrent à deffendre une Place, qui par les reigles militaires ne peut eſtre ſouſtenue. Autrefois ſous l'eſperance de l'impunité il n'y auroit pouillier qui n'arreſtaſt une armée. Monſieur le Conneſtable de Mommorency au ſiege de Pavie, ayant eſté commis pour paſſer le Teſin, & ſe loger aux fauxbourgs Saint Antoine, [1] eſ-

1 Mémoires de *Martin du Bellay*, Liv, II, fol. 82.

tant empeſché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniaſtra juſques à ſe faire battre, fit pendre tout ce qui eſtoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monſieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chaſteau de Villane, & tout ce qui eſtoit dedans ayant eſté mis en pieces par la furie des ſoldats, hormis le Capitaine & l'Enſeigne, 2 il les fit pendre & eſtrangler pour ceſte meſme raiſon : Comme fiſt auſſi le Capitaine Martin du Bellay lors Gouverneur de Turin, 3 en cette meſme contrée, le Capitaine de S. Boni : le reſte de ſes gens ayant eſté maſſacré à la priſe de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur & foibleſſe du lieu, ſe prend par l'eſtimation & contrepois de forces qui l'aſſaillent (car tel s'opiniaſtreroit juſtement contre deux coulevrines ; qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) ou ſe met encore en compte

2 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VIII, fol. 402.

3 *Id. ibid.* Liv. IX, fol. 425.

la grandeur du Prince conquerant, ſa reputation, le reſpect qu'on lui doit, il y a danger qu'on preſſe un peu la balance de ce coſté-là. Et en advient par ces meſmes termes, que tels ont ſi grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur ſemblant raiſonnable qu'il y ait rien digne de leur teſte, ils paſſent le couſteau par tout où ils trouvent reſiſtance, autant que fortune leur dure : Comme il ſe voit par les formes de ſommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs ſucceſſeurs, qui ſont encores, ont en uſage, fiere, hautaine & pleine d'un commandement barbareſque. Et au quartier par où les Portugais eſcornerent les Indes, ils trouverent des Eſtats avec cette loi univerſelle & inviolable, que tout ennemi vaincu par le Roi en preſence, ou par ſon Lieutenant, eſt hors de compoſition de rançon & de merci. Ainſi ſur tout il ſe faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemi, victorieux & armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardiſe.

J'OUY autrefois tenir à un Prince, & treſgrand Capitaine, que pour laſcheté de cœur un ſoldat ne pouvoit eſtre condamné à mort : lui eſtant à table faict recit du procès du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort 1 pour avoir rendu Bouloigne. A la vérité c'eſt raiſon qu'on faſſe grande différence entre les fautes qui viennent de noſtre foibleſſe, & celles qui viennent de noſtre malice. Car en celles ici nous nous ſommes bandez à noſtre eſcient contre les reigles de la raiſon, que Nature a empreintes en nous : & en celles-là, il ſemble que nous puiſſions appeller à garant cette meſme Nature pour nous avoir laiſſé en telle imperfection & defaillance. De maniere

1 Au Roi d'Angleterre *Henry* VIII, qui l'aſſiégeoit en perſonne. Voyez ſur la pauvre manœuvre du *Seigneur de Vervins*, les Mémoires de *Martin du Bellay*, Liv. X, fol. 505 *& ſuiv.*

que prou de gens ont penſé qu'on ne ſe pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faiſons contre noſtre conſcience. Et ſur cette reigle eſt en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & meſcreans, & celle qui eſtablit qu'un Advocat & un Juge ne puiſſent eſtre tenus de ce que par ignorance ils ont failli en leur charge.

Mais quant à la coüardiſe, il eſt certain que la plus commune façon eſt de la chaſſier par honte & ignominie. Et tient-on que cette reigle a eſté premiérement miſe en uſage par le Legiſlateur Charondas: & qu'avant lui les loix de Grece puniſſoient de mort ceux qui s'en eſtoient fuis d'une bataille: là où il ordonna ſeulement 2 qu'ils fuſſent par trois jours aſſis 3 emmy la place publique, veſtus de robe de femme: eſperant en-

2 *Diodore de Sicile*, L. XII, c. 4.

3 *Au milieu de la place.* --- *Emmy d'in medio.* De *medium* nous avons fait *mi* dit Menage dans ſon Dictionnaire étymologique. Ainſi de *medius dies* nous avons fait midi; & *minuit* de *media nox.*

core s'en pouvoir ſervir, leur ayant fait recevoir le courage par cette honte. a *Suffundere maluit hominis ſanguinem quàm effundere.* Il ſemble auſſi que les loix Romaines puniſſoient anciennement de mort ceux qui avoient fui. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien 4 condamna dix de ſes ſoldats, qui avoient tourné le dos à une charge contre les Parthes, à eſtre deſgradez, & après à ſouffrir mort, *ſuivant*, dit-il, *les loix anciennes.* Toutesfois ailleurs pour une pareille faute il en condamne d'autres, 5

a Songez plutôt à faire monter le ſang au viſage d'un homme qu'à le lui tirer des veines. *Tertull.* in Apologet. pag. 583. Tom. Edit. *Beati Rhenani*, Pariſiis, an. 1566. *Dans cet endroit Tertullien parle d'une Loi trop cruelle contre les débiteurs, que l'Empereur Severe annula en ſubſtituant à la peine de mort la vente des biens*: » & in pudoris notam, » *dit Tertullien*, capitis pœna converſa, bonorum » adhibitâ proſcriptione: Suffundere maluit homi» nis ſanguinem quàm effundere. »

4 *Decem milites ex his qui fugerant ex autorato, capitali addixit ſupplicio, ſequutus veteres Leges*, Lib. XXIV, c. 4. Edit. *Franciſci le Preux*, Lugd. 1660.

5 *Omnes eos qui fugiſſe arguebantur, inter impedimenta & ſarcinas & captivos agere iter impoſuit.* Amm. Marcel. L. XXV, c. 1.

ſeulement à ſe tenir parmi les priſonniers ſous l'enſeigne du bagage. L'aſpre chaſtiment du Peuple Romain contre les ſoldats eſchappez de Cannes, & en cette meſme guerre, contre ceux qui accompagnerent Cn. Fulvius en ſa deffaicte, ne vint pas à la mort. Si eſt-il à craindre que la honte les deſeſpere, & les rende non froids amis ſeulement, mais ennemis.

Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget, jadis Lieutenant de la Compaignie de Monſieur le Mareſchal de Chaſtillon, ayant par Monſieur le Mareſchal de Chabannes eſté mis Gouverneur de Fontarabie 6 au lieu de Monſieur du Lude, & l'ayant rendue aux Eſpagnols, fut condamné à eſtre degradé de nobleſſe, & tant

6 En 1523. --- Fontarabie fut rendue l'année ſuivante par *Franget*, comme le nomme conſtamment le Pere *Daniel* dans ſon Hiſtoire de France. Peut-être que *Franget* n'eſt qu'une faute d'impreſſion : ce qui me le perſuade, c'eſt que dans les Mémoires de Martin du Bellay, d'où Montaigne a tiré tout ce qu'il nous dit ici, ce Gouverneur de Fontarabie eſt toujours nommé *Frauget*, Liv. II, fol. 69, *verſo*, & fol. 70. & ſuiv.

lui que ſa poſtérité declaré roturier, taillable, & incapable de porter armes : & fut cette rude ſentence executée à Lyon. Depuis ſouffrirent pareille punition 7 tous les gentils-hommes qui ſe trouverent dans Guyſe, lors que le Comte de 8 Naſſeau y entra : & autres encore depuis. Toutesfois quand il y auroit une ſi groſſiere & apparente ou ignorance ou couardiſe, qu'elle ſurpaſſaſt toutes les ordinaires, ce ſeroit raiſon de la prendre pour ſuffiſante preuve de meſchanceté & de malice, & de la chaſtier pour telle.

CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques Ambaſſadeurs.

J'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousjours quelque choſe par la communication d'autrui, (qui eſt une des plus belles eſcholes qui

7 En 1536. Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VII., fol. 324.

8 Ou *Naſſau*.

puiſſe eſtre) de ramener tousjours ceux avec qui je confere, aux propos des choſes qu'ils ſçavent le mieux.

a *Baſti al nocchiero ragionar de' venti,*
Al biſolco dei cori, e le ſue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l paſtor gli armenti.

Car il advient le plus ſouvent au contraire, que chaſcun choiſit pluſtoſt à diſcourir du meſtier d'un autre que du ſien : eſtimant que c'eſt autant de nouvelle reputation acquiſe : teſmoin le reproche qu'Ar-

---

a *Que le Pilote ſe contente de parler des vents, le Bouvier des taureaux, le Guerrier de ſes bleſſures, & le Berger de ſes troupeaux.* --- J'apprends du dernier traducteur Anglois de Montaigne, que ces trois vers italiens, dont je n'ai pu découvrir l'auteur, ont été imités de ces deux de *Properce*, Liv. II, Elégie I, *vſ.* 43, 44.

Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enúmerat miles vulnera, paſtor oves.

Un Italien d'un très bon eſprit, & très-habile dans la connoiſſance des livres, & ſur-tout des meilleurs qu'ait produit l'Italie, m'a aſſuré qu'il y a une traduction italienne en vers de Properce; & que c'eſt delà que Montaigne a pris ces trois vers italiens, qui ſont très-bien & très-fidèlement traduits du latin de cet ancien Poëte.

chidamus fait à Periander, 1 qu'il quitteit la gloire d'un bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Ceſar ſe deſploye largement à nous faire entendre ſes inventions à baſtir ponts & engins: & combien au prix il va ſe ſerrant, où il parle des offices de ſa profeſſion, de ſa vaillance, & conduite de ſa milice. Ses exploicts le verifient aſſez capitaine excellent: il ſe veut faire connoiſtre excellent ingenieur: qualité aucunement eſtrangere. Le vieil Dionyſius 2 eſtoit très grand chef de guerre, comme il convenoit à ſa fortune: mais il ſe travailloit à donner principale recommandation de ſoi, par la poëſie. & ſi n'y ſçavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours paſſez voir eſtude fournie de toutes ſortes de livres de ſon meſtier, n'y

1 Plutarque dans ſon Traité des *Dits notables des Lacédémoniens*, à l'article ARCHIDAMUS, FILS d'AGESILAUS.

2 *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 6.

trouva nulle occaſion de s'entretenir : mais il s'arreſta à gloſer rudement & magiſtralement une barricade logée ſur la vis de l'eſtude, que cent capitaines & ſoldats reconnoiſſent tous les jours, ſans remarque & ſans offenſe.

b *Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.*

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainſi, il faut travailler de rejetter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainſi du reſte, chaſcun à ſon gibier.

Et à ce propos, à la lecture des Hiſtoires, qui eſt le ſubject de toutes gens, j'ai accouſtumé de conſiderer qui en ſont les eſcrivains. Si ce ſont perſonnes, qui ne faſſent autre profeſſion que de lettres, j'en apprens principalement le ſtile & le langage ; ſi ce ſont Medecins, je les croi plus volontiers en ce qu'ils nous diſent de la temperature de l'air,

b *Le bœuf voudroit porter la ſelle, & le cheval labourer.* Horat. Epiſt. 14, L. I, *vſ.* 433.

de la ſanté & complexion des Princes, des bleſſures & maladies : ſi Juriſconſultes, il en faut prendre les controverſes des droicts, les loix, l'eſtabliſſement des polices, & choſes pareilles : ſi Theologiens, les affaires de l'Egliſe, cenſures Eccleſiaſtiques, diſpences & mariages : ſi courtiſans, les mœurs & les ceremonies : ſi gens de guerre, ce qui eſt de leur charge, eſt principalement les deductions des exploits où ils ſe ſont trouvez en perſonne : ſi Ambaſſadeurs, les menées, intelligences, & practiques, & maniere de les conduire.

A cette cauſe, ce que j'euſſe paſſé à un autre, ſans m'y arreſter, je l'ay poiſé & remarqué en l'hiſtoire du Seigneur de Langey, très-entendu en telles choſes. C'eſt qu'après avoir conté ces belles remonſtrances de l'Empereur Carles cinquieſme, faictes au Conſiſtoire à Rome, preſent l'Eveſque de Mancon, & le Seigneur de Velly nos Ambaſſadeurs, où il avoit meſlé pluſieurs pa-

roles outrageuſes contre nous ; & entre autres, 3 que ſi ſes Capitaines & Soldats n'eſtoient d'autre fidelité & ſuffiſance en l'art militaire, que ceux du Roi, tout ſur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour lui aller demander miſericorde : (Et de ceci il ſemble qu'il en creuſt quelque choſe : car deux ou trois fois en ſa vie depuis il lui advint de redire ces mêmes mots) auſſi qu'il deffia le Roi 4 de le combattre en chemiſe avec l'eſpée & le poignard, dans un batteau : le dit Seigneur de Langey ſuivant ſon hiſtoire, adjouſte que les dicts Ambaſſadeurs faiſants une deſpeche au Roi de ces choſes 5, lui en diſſimulerent la plus grande partie, meſme lui celerent les deux articles precedens. Or j'ai trouvé bien eſtrange, qu'il fuſt en la puiſſance d'un Ambaſſadeur de ſe diſ-

3 *Martin du Bellay*, dans ſes Mémoires, Liv. V fol. 229.

4 *id.* ibid. fol. 227 *verſo*

5 *Id.* ibid. fol. 234 *verſo*.

penſer ſur les advertiſtements qu'il doit faire à ſon maiſtre, meſme de telle conſequence, venant de telle perſonne, & dicts en ſi grande aſſemblée. Et m'euſt ſemblé l'office du ſerviteur eſtre, de fidelement repreſenter les choſes en leur entier, comme elles ſont advenues : afin que la liberté d'ordonner, juger & choiſir demeuraſt au maiſtre. Car de lui alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pouſſe à quelque mauvais parti, & cependant le laiſſer ignorant de ſes affaires, cela m'euſt ſemblé appartenir à celui qui donne la loi, non à celui qui la reçoit, au curateur & maiſtre d'eſchole, non à celui qui ſe doit penſer inferieur, comme en authorité, auſſi en prudence & bon conſeil. Quoi qu'il en ſoit, je ne voudrois pas eſtre ſervi de façon en mon petit faict.

Nous nous ſouſtrayons ſi volontiers du commandement ſous quelque pretexte, & uſurpons ſur la maiſtriſe : chaſcun aſpire

ſi naturellement à la liberté & authorité, qu'au Superieur nulle utilité ne doit eſtre ſi chere, venant de ceux qui le ſervent, comme lui doit eſtre chere leur ſimple & naïfve obeiſſance. On corrompt l'office du commander, 6 quand on y obeit par diſcretion, non par ſubjection. Et P. Craſſus celui que les Romains eſtimerent 7 cinq fois heureux, lorſqu'il eſtoit en Aſie Conſul, 8 ayant mandé à un Ingenieur Grec, de lui faire mener le plus grand des deux mas de Navire, qu'il avoit veu à Athenes, pour quelque engin de batterie, qu'il en vouloit faire : cettui-ci ſous

6 Je viens d'apprendre de M. Barbeyrac ſur Pufendorff, L. V, c. 4, *not.* 2, que cette penſée eſt priſe d'Aulu-Gelle, dont voici les propres termes : *Corrumpi atque diſſolvi officium omne imperantis ratus, ſi quis ad id, quod facere juſſus eſt, non obſequio debito, ſed conſilio non deſiderato reſpondeat.* Aul. Gell. L. I, c. 13.

7 *Quòd eſſet ditiſſimus, quòd nobiliſſimus, quòd eloquentiſſimus, quòd juriſconſultiſſimus, quòd Pontifex maximus.* Parce qu'il étoit très-riche, très-noble, très-éloquent, fort ſavant dans le droit, & ſouverain Pontife. *Aul. Gellii* Noctes Atticæ, L. I, c. 12.

8 *Id.* ibid.

titre de la ſcience, ſe donna loi de choiſir autrement, & mena le plus petit, & ſelon la raiſon de l'art, le plus commode. Craſſus ayant patiemment ouï ſes raiſons, lui fit très-bien donner le fouet eſtimant l'intereſt de l'ouvrage. D'autre part pourtant on pourroit auſſi conſiderer que cette obeïſſance ſi contraire n'appartient qu'aux commandemens precis & prefix. Les Ambaſſadeurs ont une charge plus libre, qui en pluſieurs parties dépend ſouverainement de leur diſpoſition. Ils n'executent pas ſimplement, mais forment auſſi & dreſſent par leur conſeil, la volonté du maiſtre. J'ai veu en mon temps des perſonnes de commandement, repris d'avoir pluſtoſt obei aux paroles des lettres du Roi, qu'à l'occaſion des affaires qui eſtoient près d'eux. Les hommes d'entendement accuſent encore aujourd'hui l'uſage des Rois de Perſe, de tailler les morceaux ſi courts à leurs agens & lieutenans, qu'aux moindres choſes ils euſſent à recourir à leur ordonnance: ce de-

lai, en une ſi longue eſtendue de domination, ayant ſouvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Craſſus eſcrivant à un homme du metier, & lui donnant advis de l'uſage auquel il deſtinoit ce mas, ſembloit-il pas entrer en conference de ſa deliberation, & le convier à interpoſer ſon decret?

CHAPITRE XVII.

De la peur.

O Bſtupui (a) *ſteterúntque comæ, & vox faucibus hæſit.*

Je ne ſuis pas bon Naturaliſte (1) (qu'ils diſent) & ne ſçai guerre par quels reſſorts la peur agit en nous: mais

(a) Tout tranſi de peur, mes cheveux ſe hériſſerent, & ma voix ſe glaça dans mon palais. *Æneid.* L. II, *vſ.* 7, 4.

(1) C'eſt-à-dire: *comme ils parlent.* Montaigne nous apprend par cette parentheſe, que le terme de *Naturaliſte* ne faiſoit que de commencer à s'introduire dans notre langue.

tant y a que c'eſt une eſtrange paſſion : & diſent les Medecins qu'il n'en eſt aucune qui emporte pluſtoſt noſtre jugement hors de ſa duë aſſiette. De vrai, j'ai veu beaucoup de gens devenus inſenſez de peur : & au plus raſſis il eſt certain, pendant que ſon accès dure, qu'elle engendre de terribles eſblouiſſements. Je laiſſe à part le Vulgaire, à qui elle repreſente tantoſt les biſaïeulx ſortis du tombeau enveloppez en leur ſuaire, tantoſt des Loups-garous, des Lutins & des Chimeres. Mais parmi les ſoldats meſmes, où elle devroit trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en eſquadrons de corſelets? des roſeaux & des cannes en gendarmes & lanciers ? nos amis en nos ennemis? & la Croix blanche à la rouge? Lorſque Monſieur de Bourbon 2 prit Rome, un port'enſeigne, qui eſtoit à la garde du Bourg ſaint Pierre, 3 fut ſaiſi de tel ef-

2 En 1527.

3 Mémoires de *Martin du Bellay*, L. III, fol. 101.

froi à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine ſe jetta, l'enſeigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, penſant tirer vers le dedans de la ville ; & à peine enfin voyant la troupe de Bourbon ſe ranger pour le ſouſtenir, eſtimant que ce fuſt une ſortie que ceux de la ville fiſſent, il ſe recogneut, & tournant teſte rentra par ce meſme trou, par lequel il eſtoit ſorti plus de trois cent pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout ſi heureuſement à l'enſeigne du Capitaine Julle, lorſque Sainct Paul fut pris ſur nous par les Comtes de Bures & Monſieur du Reu. Car eſtant ſi fort eſperdu de frayeur, que de ſe jetter à tout ſon enſeigne hors de la ville, par une canoniere, 4 il fut mis en pieces par les aſſaillans. Et au meſme ſiege fut memorable la peur qui ſerra, ſaiſit, & glaça ſi fort le cœur d'un gentil-homme,

4 Mémoires de *Guillaume du Bellay*, Liv. VIII. fol. 184. *verſo*. *Et ceſtuy cy je le vey*, dit Guillaume du Bellay.

5 qu'il en tomba roide mort par terre à la breſche, ſans aucune bleſſure.

Pareille rage pouſſe par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands, deux groſſes troupes prindrent d'effroi deux routes oppoſites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantoſt elle nous donne des aiſles aux talons, comme aux deux premiers: tantoſt elle nous cloue les pieds, & les entraves, comme on dit de l'Empereur Theophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint ſi eſtonné & ſi tranſi, qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir: b *Adeò pavor etiam auxilia formidat*: juſques à ce que Manuel l'un des principaux Chefs de ſon armée, l'ayant tiraſſé & ſecoué, comme pour l'eſveiller d'un profond ſomme, lui

5 *Id.* ibid. fol. 485. *Auſſi*, dit encore Guillaume du Bellay, *un Guillaume qui eſtoit auprès de moi, entra en telle frayeur qu'il tomba mort ſans être frappé, car je le feis viſiter.*

b La peur s'effrayant même de ce qui pourroit lui donner du ſecours. *Quinte Curce*, L. III, c. II. num. 12.

dit : 6 *Si vous ne me ſuivez ; je vous tuerai : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que ſi eſtant priſonnier, vous veniez à 7 perdre l'Empire.*

Lors exprime-t'elle ſa derniere force, quand pour ſon ſervice elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a ſouſtraite à noſtre devoir & à noſtre honneur. En la premiere juſte bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, ſous le Conſul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui prit l'eſpouvante, ne voyant ailleurs par où faire paſſage à ſa laſcheté, 8 s'alla jetter au travers le

6 *Zonaras*, d'où Montagne a tiré ce fait, dit, ſelon la vieille traduction de J. Millet *Si vous ne me ſuivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que ſi eſtant priſonnier vous procurez un ſi grand deshonneur à la République.* M. Barbeyrac m'a indiqué ce paſſage : mais je n'ai pas été à portée de conſulter l'original grec.

7 Montagne avoit mis dans les premieres éditions, *ruiner l'Empire.* ---- *Perdre l'Empire* eſt une expreſſion toute auſſi défectueuſe que la premiere, ſans compter qu'elle eſt viſiblement équivoque. Montagne auroit évité tout cet embarras s'il eût continué de tranſcrire la vieille traduction qui rend fort exactement la penſée de *Zonaras.*

8 Tit. Liv. XXI, c. 56.

gros des ennemis : lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois : achetant une honteuſe fuite, au meſme prix qu'elle euſt eu une glorieuſe victoire.

C'eſt ce de quoi j'ai le plus de peur que la peur. Auſſi ſurmonte-t'elle en aigreur tous autres accidents Quelle affection peut eſtre plus aſpre & plus juſte, que celle des amis de Pompeius, qui eſtoient en ſon navire, ſpectateurs de cet horrible maſſacre ? Si eſt-ce que la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'eſtouffa de maniere, 9 qu'on a remarqué, qu'ils ne s'amuſerent qu'à haſter les mariniers de diligenter & de ſe ſauver à coups d'aviron ; juſques à ce qu'arrivez à Tyr,

9 *Cic.* Tuſc, Quæſt. L. III, c. 26. *Conſtabat eos qui concidentem vulneribus Cn. Pompeium vidiſſent, cùm illo ipſo acerbiſſimo, miſerrimoque ſpectaculo ſibi timerent, quòd ſe claſſe hoſtium circum fuſos viderent, nihil tùm aliud egiſſe, niſi ut remiges hortarentur, & ut ſalutem adipiſcerentur fugâ : poſteaquam Tyrum veniſſent, cùm adflictari lamentarique cœpiſſe.*

libres de crainte, ils eurent loi de tourner leur penſée à la perte qu'ils venoient de faire, & laſcher la bride aux lamentations & aux larmes, que cette autre plus forte paſſion avoit ſuſpeudues.

c *Tum pavor ſapientiam omnem mihi ex animo expectorat.*

Ceux qui auront eſté bien frottés en quelque 10 eſtour de guerre, tous bleſſez encor & enſanglantez, on les rameine bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne leur feriez pas ſeulement regarder en face. Ceux qui ſont en preſſante crainte de perdre leur bien, d'eſtre exilez, d'eſtre ſubjuguez, vivent en continuelle angoiſſe, en perdent le boire, le manger, & le repos. Là où les pauvres, les bannis, les ſerfs, vivent

c *La peur me prive alors de toute ma ſageſſe* Cic. Tuſc, Quæſt. L. IV, c. 8.

10 Un *eſtour*, dit Nicot, *c'eſt un conflict & combat*: ainſi *dit-on*: l'eſtour de la bataille: *c'eſt-à-dire*, la menée & demenée de la bataille & du combat.

ſouvent auſſi joyeuſement que les autres. Et tant de gens, qui de l'impatience des pointures de la peur, ſe ſont pendus, noyez, & precipitez, nous ont bien appris, qu'elle eſt encore plus importune & plus inſupportable que la mort.

Les Grecs en reconnoiſſent une autre eſpece, qui 11 eſt outre l'erreur de noſtre diſcours : venant, diſent-ils, ſans cauſe apparente, & d'une impulſion celeſte. Des peuples entiers s'en voyent ſouvent frappez & des Armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuſe deſolation. On n'y oyoit que cris & voix effrayées : on voyoit les habitans ſortir de leus maiſons, 12 comme à l'alarme ; & ſe charger, bleſſer & entretuer les uns les autres, comme ſi ce fuſſent ennemis, qui vinſſent à occuper leur ville. Tout y eſtoit en deſordre, & en fureur : juſques à ce que par Orai-

11 C'eſt-à-dire, *qui n'eſt pas cauſée par une erreur de notre jugement.*

12 *Diodore de Sicile*, L. XV, c. 7.

ſons & Sacrifices, ils euſſent appaiſé l'ire des Dieux, ils nomment cela 13 *terreurs Paniques.*

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne faut juger de noſtre heur qu'après la mort.

a *SCILICET ultima ſemper*
Expectanda dies homini eſt, dicique beatus
Ante obitum nemo ſupremaque funera debet.

Les enfans ſçavent le conte du Roi Crœſus à ce propos : lequel ayant eſté pris par Cyrus, & condamné à la mort, ſur le point de l'execution, il s'eſcria, 1 *O Solon, Solon.* Cela rapporté à Cyrus; & s'eſtant enquis que c'eſtoit à dire,

13 *Id.* ibid. Et Plutarque dans ſon *Traité d'Iſis & d'Oſiris*, c. 8.

a Il faut toujours attendre ſon dernier jour : car nul ne peut être eſtimé heureux avant ſa derniere heure, & le point final du trépas. *Ovid.* Metamorph. L. III. *Fab.* 2. *vſ.* 5. &c.

1 *Herodot.* L. I, p. 40.

il lui fit entendre, qu'il verifioit lors à ſes deſpens l'advertiſſement qu'autrefois lui avoit donné Solon : Que les hommes, quelque beau viſage que fortune leur face, ne ſe peuveut appeller heureux, juſques à ce qu'on leur ayt veu paſſer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude & varieté des choſes humaines, qui d'un bien leger mouvement ſe changent d'un eſtat en autre tout divers. Et pourtant Ageſilaus, à quelqu'un qui diſoit heureux le Roi de Perſe, de ce qu'il eſtoit venu fort jeune à un ſi puiſſant eſtat : 2 *Ouy, mais* dit-il, *Priam en tel aage ne fuſt pas malheureux.* Tantoſt des Rois de Macedoine, ſucceſſeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des Menuyſiers & Greffiers à Rome : des Tyrans de Sicile, des Pedans à Corinthe : d'un conquerant de la moitié du monde, & Empereur de tant d'armées, il s'en faict un

2 Plutarque dans *les dits notables des Lacédémoniens.*

miſerable ſuppliant des belitres Officiers d'un Roi d'Égypte : tant couſta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou ſix mois de vie. Et du temps de nos Peres ce Ludovic Sforce dixieſme Duc de Milan, ſoubs qui avoit ſi long-temps branſlé toute l'Italie, on l'a veu mourir priſonnier[3] à Loches : mais après y avoir veſcu dix ans, qui eſt le pis de ſon marché. La plus belle [4] Royne vefve du plus grand Roi de la Chreſtienté, vient elle pas de mourir par la main d'un Bourreau ? Indigne

---

3 En Touraine, ſous le regne de *Louis* XI ; qui l'y avoit fait enfermer en 1500. *Nella Torre di Locies, nella quale*, dit Guicciardin, *ſtette circà dieci anni, e inſino alla fine della vita, prigione richiudendoſi in una auguſta carcere i penſieri & l'ambizione di colui che prima apena capidano i termini di tutta l'Italia.* Hiſtor. di Franceſco Guicciardini, *à la fin du Quatrieme Livre.*

4 *Marie*, Reine d'Ecoſſe & mere de *Jacques I.* Roi d'Angleterre, décapitée en Angleterre par l'ordre de la Reine *Elizabeth*, en 1587. --- *Montagne doit avoir écrit ceci long-tems après l'endroit du Chapitre ſuivant, où il nous dit*, qu'il *étoit parvenu juſqu'à l'an 1572 & on ne le trouve point encore dans l'édition* in 4to de 1588.

& barbare

& barbare cruauté! Et milles tels exemples. Car il ſemble que comme les orages & tempeſtes ſe piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos baſtimens, il y ait auſſi là haut des Eſprits envieux des grandeurs de çà bas:

b *Uſque adeò res humanas vis abdita quædam*
Obterit, & pulchros faſceſ ſævaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Et ſemble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de noſtre vie, pour montrer ſa puiſſance, de renverſer en un moment ce qu'elle avoit baſty en longues années: & nous faict crier après Laberius, c *Nimirum hac die unâ plus vixi, mihi quàm vivendum fuit.* Ainſi ſe peut prendre avec raiſon, ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'eſt un

b Tant il eſt vrai qu'il y a une certaine force ſecrettte qui diſſipe les entrepriſes humaines, qui dompte l'orgueil des grands, & ſe joue des marques les plus éclatantes de leurs dignités. *Lucret.* L. V, *vſ.* 1233, *&c.*

c *J'ai donc aujourd'hui vécu un jour de plus que je n'aurois dû vivre.* Macrob. L. II, c. 7.

Philosophe, à l'endroit desquels les faveurs & disgraces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur ni de malheur; & 5 sont les grandeurs, & puissances, accidents de qualités à peu près indifferentes, je trouve vrai-semblable, qu'il ait regardé plus avant: & voulu dire que ce mesme bonheur de nôstre vie, qui dépend de la tranquilité & contentement d'un esprit bien né, & de la resolution & asseurance d'une ame reglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne lui ait veu jouer le dernier acte de sa comédie: & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque: Ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort & de nous, il n'y a plus que feindre: il faut

5 Dans l'édition in-4to de 1588, il y a *ici*, *& sont les grandeurs, richesses, & puissances, accidens de qualité*, &c.

parler Francois; il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot :

b *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
Ejiciuntur, & eripitur per ora, manet res.

Voilà pourquoi ſe doivent à ce dernier traict toucher & eſprouver toutes les autres actions de notre vie. C'eſt le maiſtre jour, c'eſt le jour juge de tous le autres : c'eſt le jour, dict un Ancien, qui doit juger de toutes mes années paſſées. Je remets à la mort l'eſſai du fruict de mes eſtudes. Nous verrons-là ſi mes diſcours me partent de la bouche, ou du cœur. J'ai veu pluſieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute vie. Scipion 6 beau-pere de Pompeius

---

d Car alors on parle ſincétement & du fond du cœur : le maſque tombe, & l'homme paroît tel qu'il eſt véritablement. *Lucret.* L. III, *vſ.* 57, 58.

6 Cette réflexion eſt priſe de Seneque, ſi je ne me trompe. Le paſſage eſt un peu long, mais ſi beau que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire ici. Seneque voulant fortifier ici ſon ami contre les terreurs de la mort, lui dit d'abord : *Facilius exhortabor ſi oſtendero non tantùm fortes viros hoc momentum efflandæ animæ contempſiſſe, ſed quoſdam*

rabilla en bien mourant la mauvaiſe opinion qu'on avoit eu de lui juſques alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il eſtimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou ſoi-même : 7 *Il nous faut voir mourir*, dit-il, *avant que d'en pouvoir reſoudre.* De vrai on deſroboit beaucoup à celui-là, qui le poiſeroit ſans l'honneur & grandeur de ſa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables perſonnes, que je cogneuſſe en toute abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts reiglées, & en toute circonſtance compoſées juſques à la perfec-

---

ad alia ignavos, in hac re exæquaſſe animum fortiſſimorum, Et immédiatement après, il ajoute, *Sicut illum Cn. Pompeii ſocerum Scipionem, qui contrario in Africam vento relatus, cùm teneri navem ſuam videret ab hoſtibus, ferro ſe tranſverberavit, & quærentibus ubi Imperator eſſet :* Imperator, *inquit*, bene ſe habet. *Vox hæc illum parem majoribus fecit, & fatalem Scipionibus in Africâ gloriam non eſt interrumpi paſſa. Multum fuit Carthaginem vincere, ſed amplius mortem.* Senec. *Epiſt.* 24.

7 Plutarque dans *les Dits notables des anciens Roys, Princes & Capitaines.*

tion. Il eſt des morts braves & fortunées. Je 8 lui ai veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement, & dans la fleur de ſon croiſt, à quelqu'un, d'une ſi pompeuſe, qu'à mon advis ſes ambitieux & courageux deſſeins n'avoient rien de ſi hault que fut leur interruption. Il arriva ſans y aller, où il prétendoit, plus glorieuſement, que ne portoit ſon deſir & eſperance, & devança par ſa cheute, le pouvoir & le nom, où il aſpiroit par ſa courſe. Au jugement de la vie d'autrui je regarde tousjours comment s'en eſt porté le bout, 9 & des principaux eſtudes de la mienne, c'eſt ro qu'il ſe porte bien, c'eſt-à-dire quietement & ſourdement.

8 Il y a grande apparence qne Montagne veut parler ici de ſon ami *La Boëtie*, à la mort duquel il aſſiſta comme il paroît par un diſcours que Montagne fit imprimer à Paris en 1571, où il a décrit les particularités les plus remarquables de la maladie & de la mort de *La Boëtie*. Comme ce diſcours fait honneur à ces deux illuſtres amis, & qu'il eſt devenu fort rare, je le mettrai dans cette édition.

9 *Et des principaux*, c'eſt-à-dire, *& l'un des principaux*, & comme on a mis dans les dernieres Editions.

10 *Que* ce bout *ſe porte bien*, &c.

CHAPITRE XIX.

Que Philoſopher, c'eſt apprendre à mourir.

CICERON dit [1] que philoſopher ce n'eſt autre choſe que s'apreſter à la mort. C'eſt d'autant que l'eſtude & la contemplation retirent aucunement noſtre ame hors de nous, & l'embeſognent à part du corps, qui eſt quelque apprentiſſage & reſſemblance de la mort: Ou bien, c'eſt que toute la ſageſſe & diſcours du monde ſe reſoult enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vrai, ou la raiſon ſe mocque, ou elle ne doit viſer qu'à noſtre contentement & tout ſon travail tendre en ſomme à nous faire bien vivre, & à noſtre aiſe, comme [2] dict la ſaincte Eſcriture. Toutes les opi-

1 *Tota Philoſophorum vita commentatio mortis eſt.* Tuſc. Quæſt. Lib. I. c. 30, 31.

2 *Eccleſiaſtes*, c. 3. *vſ.* 12. Et cognovi quòd non eſſet melius niſi lætari, & facere bene in vitâ ſuâ.

nions du monde en ſont là; que le plaiſir eſt notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens; autrement on les chaſſeroit d'arrivée. Car qui eſcouteroit celui, qui pour ſa fin eſtabliroit noſtre peine & meſaiſe? Les diſſentions des ſectes Philoſophiques en ce cas, ſont verbales. a *Tranſcurramus ſolertiſſimas nugas.* Il a plus d'opiaſtreté & de picoterie, qu'il n'appartient à une ſi ſaincte profeſſion. Mais quelque perſonnage que l'homme entreprenne, il jouë tousjours le ſien parmi.

Quoi qu'ils dient, en la Vertu meſme, le dernier but de noſtre viſée, c'eſt la volupté. Il me plaiſt de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur eſt ſi fort à contrecœur: Et s'il ſignifie quelque ſupreſme plaiſir, & exceſſif contentement, il eſt mieux deu à l'aſſiſtance de la Vertu, qu'à nulle autre aſſiſtance. Cette volupté pour être plus gaillarde, nerveuſe, robuſte, virile, n'en eſt que plus ſerieuſement voluptu-

a Ne nous arrêtons point à ces ſubtiles fadaiſes, *Senec. Epiſt.* 117.

euſe. Et lui devions donner le nom du plaiſir plus favorable, plus doux & naturel, non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus baſſe, ſi elle meritoit ce beau nom, ce devoit eſtre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez & de traverſes, que n'eſt la Vertu. Outre que ſon gouſt eſt plus momentané, fluide & caduque, elle a ſes veilles, ſes jeuſnes, & ſes travaux, & la ſueur & le ſang: & en outre particulierement, ſes paſſions trenchantes de tant de ſortes; & à ſon coſté une ſaieté ſi lourde, qu'elle équipolle à penitence. Nous avons grand tort d'eſtimer que ſes incommoditez lui ſervent d'aiguillon & 3 de condiment à ſa douceur, comme en nature le contraire ſe vivifie par ſon contraire, & de

3 *D'aſſaiſonnement.* --- Du mot latin *condimentum*, qui ſignifie *ſauſſe*, *ragoût*, Montagne a fait celui de *condiment* que je ne trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. Montagne empruntoit hardiment des mots & des phraſes de la langue latine, qui lui étoit preſque plus naturelle qu'aucune autre.

dire quand nous venons à la Vertu, que pareilles ſuites & difficultez l'accablent, la rendent auſtere & inacceſſible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anobliſſent, aiguiſent, & rehauſſent le plaiſir divin & parfaict, qu'elle nous 4 moyenne. Celui là eſt certes bien indigne de ſon accointance, qui contrepoiſe ſon gouſt, à ſon fruit: & n'en connoiſt ni les graces ni l'uſage. Ceux qui nous vont inſtruiſant, que ſa queſte eſt ſcabreuſe & laborieuſe, ſa joüiſſance agreable: que nous diſent-ils par-là, ſinon qu'elle eſt tousjours deſagreable? Car quel moyen humain arriva jamais à ſa jouiſſance? Les plus parfaits ſe ſont bien contentez d'y aſpirer, & de l'approcher, ſans la poſſeder. Mais ils ſe trompent: veu que tous les plaiſirs que nous cognoiſſons, la pourſuite meſme en eſt plaiſante. L'entrepriſe ſe ſent de la qualité de la choſe qu'elle regarde: car c'eſt une bonne portion de

4 *Procure.*

l'effect, & conſubſtancielle. L'heur & la beatitude qui reluit en la Vertu, remplit toutes ſes appartenances & avenues, juſques à la premiere entrée & extreſme barriere.

Or 5 les principaux bienfaicts de la Vertu, c'eſt le meſpris de la mort, moyen qui fournit noſtre vie d'une molle tranquillité, & nous en donne le gouſt pur & aimable: ſans qui toute autre volupté eſt eſteinte. Voilà pourquoi 6 toutes les reigles ſe rencontrent & conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduiſent auſſi toutes d'un commun accord à meſpriſer la douleur, la pauvreté, & autres accidens, à quoi la vie humaine eſt ſubjecte, ce n'eſt pas d'un pareil ſoin: tant parce que ces accidens ne ſont pas de telle neceſſité, la pluſpart des hommes paſſant leur vie ſans gouſter la pauvreté,

5 On *l'un des principaux*, &c. comme on a mis dans les plus nouvelles éditions.

6 Il y a dans l'édition in-4to. de 1588 *toute les Sectes des Philoſophes*, &c.

& tels encore ſans ſentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le muſicien, 7 qui veſcut cent & ſix ans d'une entiere ſanté: qu'auſſi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira & 8 coupper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort elle eſt inévitable.

b *Omnes eodem cogimur, omnium*
Verſatur urna, ſeriùs ociùs
Sors exitura, & nos in æternum
Exilium impoſitura cymbæ.

Et par conſequent, ſi elle nous fait peur, c'eſt un ſubject continuel de tourment, & qui ne ſe peut aucunement ſoulager. Il n'eſt lieu d'où elle ne nous vienne. Nous

7 *Omnis humani incommodi expers*, [dit Valere Maxime, L. VIII, c. 13. in Externis, §. 3.] *in ſummos perfectiſſimæ ſplendore doctrinæ extinctus eſt.*

8 Terminer tous autres inconveniens.

b Nous ſommes tous ſujets à la même néceſſité: l'urne fatale remue pour tous, & nos billets en ſortiront tôt ou tard pour nous faire paſſer de la barque fatale dans un exil éternel. *Horat.* L. II, Od. 3, *vſ.* 25.

pouvons tourner ſans ceſſe la teſte çà & là, comme en pays ſuſpect c *quæ quaſi ſaxum Tantalo ſemper impendet.* Nos parlemens renvoyent ſouvent executer les criminels au lieu où le crime eſt commis durant le chemin, promenez-les par de belles maiſons, faictes-leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

> d *Non Siculæ dapes*
> *Dulcem elaborabunt ſaporem;*
> *Non avium, cytharæque cantus*
> *Somnum reducent.*

Penſez-vous qu'ils s'en puiſſent resjouir? & que la finale intention de leur voyage leur eſtant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré & affadi le gouſt à toutes ces commodités?

---

c Elle nous pend ſans ceſſe ſur la tête, comme le rocher ſur celle de Tantale. *Cic.* de Finib. Bonor. & Malor. L. I, c. 18.

d Les mets les plus exquis ne lui donneront aucun plaiſir: le chant des oiſeaux, & les inſtrumens de muſique les plus harmonieux ne lui feront pas revenir le ſommeil, *Horat.* L. III, Od. 1, *vſ.* 18, &c.

e *Audit iter, numeratque dies ſpatioque viarum*
Metitur vitam, torquetur peſte futurâ.

Le but de noſtre carriere c'eſt la mort, c'eſt l'object neceſſaire de noſtre viſée : ſi elle nous effraye, comme eſt-il poſſible d'aller un pas avant, ſans fievre ? Le remede du Vulgaire c'eſt de n'y penſer pas. Mais de quelle brutale ſtupidité lui peut venir un ſi groſſier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'aſne par la queuë.

f *Qui capite ipſe ſuo inſtituit veſtigia retro.*

Ce n'eſt pas de merveille, s'il eſt ſi ſouvent pris au piege, On fait peur à nos gens ſeulement de nommer la Mort, & la pluſpart s'en ſeignent comme du nom du Diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux teſtamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ait donné l'extreſme ſentence. Et Dieu

e Il s'enquiert du chemin. Il compte les jours, & meſure ſa vie ſur la longueur du chemin, tourmenté ſans ceſſe par l'idée du ſupplice qu'il attend. *Claudian.* in Ruff. L. II, *vſ.* 137, 138.

f Réduit par ſa folie à retourner ſur ſes pas. *Lucret.* L. IV, *vſ.* 474.

ſçait lors, entre la douleur & la frayeur, de quel bon jugement ils vous le 9 patiſſent. Parce que cette ſyllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, & que cette voix leur ſembloit malencontreuſe, les Romains avoient appris de l'amollir ou l'eſtendre en perifrazes. Au lieu de dire, il eſt mort, *il a ceſſé de vivre*, diſent-ils, *il a veſcu*. Pourveu que ce ſoit vie, ſoit-elle paſſée, ils ſe conſolent. Nous en avons emprunté noſtre 10 *feu Maiſtre Jehan*. A l'adventure, eſtce, que comme on dict, le terme vaut l'argent. Je naſquis entre onze heure & midi le dernier jour de Febvrier, mil cinq cent trente-trois,

9 On a mis *baſtiſſent* dans une édition *in*-12. *Paris*, 1669. & c'eſt comme on parleroit aujourd'hui. Mais dans toutes les plus anciennes éditions qui me ſont tombées entre les mains, j'ai trouvé *patiſſent*. *Patiſſer*, c'eſt faire de la patiſſerie: & Montagne emploie ici ce mot dans un ſens figuré, ce que perſonne n'avoit peut-être jamais fait avant lui. Cette eſpece de liberté qu'il prend aſſez ſouvent lui ſied toujours bien, & donne à ſon ſtile un air ſimple & naïf dont tout le monde eſt charmé, & que perſonne ne peut imiter.

10 *Feu* de *fuit*, il a été.

comme nous comptons à cette heure commençant l'an en Janvier. Il n'y a juſtement que quinze jours que j'ai franchi 36 ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empêcher du penſement de choſe ſi eloignée, ce ſeroit folie. Mais quoi! les jeunes & les vieux laiſſent la vie de meſme condition. Nul n'en ſort autrement que ſi tout preſentement il y entroit: joinct qu'il n'eſt homme ſi decrepite, tant qu'il voit Mathuſalem devant, qui ne penſe avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a eſtabli les termes de ta vie? Tu te fondes ſur les contes des Medecins. Regarde pluſtoſt l'effect & l'experience. Par le commun train des choſes, tu vis 11 pieça par faveur extraordinaire. Tu as paſſé les termes accouſtumez de vivre. Et qu'il ſoit ainſi, compte de tes

11 *Il y a long-temps, depuis long-temps.* - *Pieça*, vieux mot, dit Menage dans ſon *Dictionnaire Etymologique*, pour *piece a*, où *piece* eſt dit pour *piece de temps*, comme en italie, *pezzo di tempo*.

connoiſſants, combien il en eſt mort avant ton aage, plus qu'il n'y en a qui qui l'aient atteint : Et de ceux meſmes qui ont annobli leur vie par renommée, fais-en regiſtre ; & j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui ſont morts, avant, qu'après trente-cinq ans. Il eſt plein de raiſon, & de pieté de prendre exemple de l'humanité même de Jeſus-Chriſt. Or il finit ſa vie à trente-trois ans. Le plus grand homme, ſimplement homme, Alexandre, mourut auſſi à ce terme. Combien a la mort de façons de ſurpriſe.

g *Quid quiſque vitet, nunquam homini ſatis Cautum eſt in horas.*

Je laiſſe à part les fievres & les pleureſies. Qui euſt jamais penſé qu'un Duc de Bretaigne deuſt eſtre eſtouffé de la preſſe, comme fut 12 celui-là à l'entrée du Pape

---

g L'homme n'eſt jamais aſſuré contre les accidens qui peuvent lui arriver à toute heure. *Horat.* Od. 13, L. II. *vſ.* 13, 14.

12 En 1305, ſous le Regne de *Philippe le Bel.*

Clement mon voiſin, à Lion ? N'as-tu pas veu tuer 13 un de nos Rois en ſe jouant? Et 14 un de ſes anceſtres mourut-il pas choqué par un pourceau ? Aſchylus 15 menaſſé de la cheute d'une maiſon, a beau ſe tenir à l'airte, le voila aſſommé d'un toict de tortuë, qui eſchappa des pattes d'un Aigle en l'air : l'autre mourut 16 d'un grain de raiſin : un Empereur de l'egratigneure d'un peigne en ſe teſtonnant : Æmilius Lepidus 17 pour avoir heurté du pied contre le ſeuil de ſon huis : Et Aufidius 18 pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du Conſeil.

13 *Henri* II bleſſé à mort dans un tournoy, par le Comte de Montgommery l'un de ſes Capitaines des Gardes.

14 *Philippe* fils aîné de *Louis le Gros*, & qui avoit été couronné du vivant de ſon pere.

15 *Valer. Maxim.* L. IX, c. 12 in Externis, §. 2.

16 *Anacreon*, apud Valer. Max. *ibid.* in Externis, §. 8.

17 *Plin.* Nat. Hiſtor. L. VII, c. 33. *Æmilius Lepidus jam egrediens ineuſſo pollice limini cubiculi.*

18 *Id.* ibid. *Cùm in Senatum iret, offenſo pede in Comitio.*

Et entre les cuiſſes des femmes 19 Cornelius Gallus Preteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonſague, Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple, 20 Speuſippus Philoſophe Platonicien, & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius, Juge, cependant qu'il donne delai de huictaine à une partie, 21 le voila ſaiſi, le ſien de vivre eſtant expiré: Et Caius 22 Julius greſſant les yeux d'un patient, voila la mort qui cloſt les ſiens. Et s'il m'y faut meſler, un mien frere le Capitaine S. Martin, aagé de vingt-trois ans, qui avoit

---

19 *Id.* ibid. *Cornelius Gallus Prætorius, & Hatorius Eques Romanus in Venere obiere.*

20 C'eſt *Tertullien* qui l'aſſure, mais ſans grand fondement: *Audio*, dit-il, dans ſon Apologetique, c. 46. & *quemdam Speuſippum de Platonis Scholâ in adulterio periiſſe.* Sur la mort de Speuſippus voyez *Diogene Laerce*, qui dit que ce Philoſophe affoibli par une violente paralyſie, & accablé de chagrin & de vieilleſſe, prit enfin le parti de ſe donner la mort.

21 *Plin.* Nat. Hiſt. L. VII, c. 53. *Bebius Judex cùm vadimonium differri jubet.*

22 *Id.* ibid. *Super omnes C. Julius Medicus, dum inungit, ſpecillum per oculum trahens.*

desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, receut un coup 23 d'esteuf, qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droitte, sans aucune apparence de contusion, ni de blessure : il ne s'en assit, ni reposa: mais cinq ou six heures après il mourut d'une Apoplexie que ce coup lui causa. Ces exemples si frequents & si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, & qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet ? Qu'importe t'il, me direz-vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine ? Je suis de cet advis : & en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des des coups, fust-ce sous la peau d'un veau,

---

23 *De balle.* Le mot d'*éteuf* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de tout le monde. Une personne d'esprit qui entend fort bien le françois, & qui se plaît a la lecture de Montagne, m'en a demandé l'explication, qu'elle auroit pu trouver dans le Dictionnaire de l'*Académie Françoise.*

je ne ſuis pas homme qui y reculaſt, car il me ſuffit de paſſer à mon aiſe: & le meilleur jeu que je me puiſſe donner, je le prens, ſi peu glorieux au reſte & exemplaire que vous voudrez.

h --- *Prætulerim delirus inerſque videri,*
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm ſapere & ringi.

Mais c'eſt folie d'y penſer arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils danſent: de mort nulles nouvelles. Tout cela eſt beau: mais auſſi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans, & amis, les ſurprenant 24 en deſſoude

h J'aime mieux paſſer pour fou & impertinent, pourvu que mes défauts me donnent du plaiſir, ou que je ne m'en apperçoive pas, que d'être ſage, & rongé de chagrin. *Horat.* L. II, Epiſt. 2. *vſ.* 126, *&c.*

24 Il y a dans l'édition in-4to de 1588, *à l'improveu*, ce que je remarque en faveur de ceux, qui comme moi, pourront ne pas ſavoir ce que c'eſt qu'*en deſſoude*. -- C'eſt une expreſſion, m'a-t'on dit depuis, qui ſe trouve aſſez ſouvent dans nos vieux romans, où elle ſignifie *ſoudainement*. Si cela eſt, de *ſoudain* on aura formé *deſſoude*, de ſubito. Je viens de trouver *en deſſoude* dans le Dictionnaire François & Anglois de *Cotgrave*, qui

& au deſcouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage & quel deſeſpoir les accable? Viſtes-vous jamais rien ſi rabaiſſé, ſi changé, ſi confus? Il y faut pourvoir de meilleure heure. Et cette nonchalance beſtiale, quand elle pourroit loger en teſte d'un homme d'entendement, (ce que je trouve entierement impoſſible) nous vend trop chér ſes denrées. Si c'eſtoit ennemi qui ſe peuſt éviter, je conſeillerois d'emprunter les armes de la couardiſe: mais puiſqu'il ne ſe peut, puiſqu'il vous attrappe fuyant & poltron auſſi-bien qu'honneſte homme.

---

l'explique par, *à l'écart, en déſordre*. Mais j'aime mieux en croire Amyot, qui dans ſa traduction de la *vie de Jules Cæſar*, par Plutarque, s'eſt ſervi de cette expreſſion dans le premier ſens, Parlant des Nerviens, peuple très-belliqueux, il dit, *qu'ils vinrent un jour* en deſſoude, *courir ſus à Ceſar, ainſi comme il ſe logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier ſon camp, ne ſe doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là*. Les Nerviens ne firent pas cette attaque *en déſordre*, mais ſi *ſubitement* que Ceſar eut beſoin de toute ſa valeur pour ſauver ſes troupes d'une deroute entiere. *Vie de Ceſar*, ch. 6;

i *Nempe & fugacem perſequitur virum ;*
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus, timidoque tergo :

Et que nulle trempe de cuiraſſe vous couvre,

k *Ille licet ferro cautus ſe condat & ære,*
Mors tamen incluſum protrahet inde caput.

apprenons à le ſouſtenir de pied ferme, & à le combattre : Et pour commencer à oſter ſon plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Oſtons-luy l'eſtrange, pratiquons-le, accouſtumons-le, n'ayons rien ſi ſouvent en la teſte que la mort : à tous inſtans repreſentons-la à noſtre imagination & en tous viſages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'eſpeingle, 25 re-

i Car la mort pourſuit le fuyard, ſans épargner le dos tremblant d'une lâche & timide jeuneſſe. *Horat.* Od. 2, L. III, *vſ.* 14, &c.

k L'homme a beau ſe couvrir de fer & d'airain, la mort ſaura bien l'arracher de ce fort, quelque ſoin qu'il ait pris de s'y remparer. *Propert.* L. III, Eleg. 18. *vſ.* 25, 26.

25 *Faiſons d'abord cette réflexion.* Et bien quand ce ſeroit la mort même.

machons ſoudain, *Et bien quand ce ſeroit la mort meſme* : & là-deſſus roidiſſons-nous, & nous efforçons. Parmy les feſtes & la joye ayons tousjours ce refrein de la ſouvenance de noſtre condition ; & ne nous laiſſons pas ſi fort emporter au plaiſir que parfois il ne nous repaſſe en la memoire, en combien de ſortes cette noſtre allegreſſe eſt en butte à la mort, & de combien de priſes elle la ramaſſe. Ainſi faiſoient les Ægiptiens, qui au milieu de leurs feſtins & parmy leur meilleure chere, faiſoient apporter l'Anatomie ſeche 26 d'un homme, pour ſervir d'advertiſſement aux conviez.

1 *Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum;*
Grata ſuperveniet, quæ non ſperabitur hora :

Il eſt incertain où la mort nous attende, attendons-là par tout. La premeditation de la mort, eſt premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a deſappris à

26 *Herodot.* L. II, p. 133.

1 Mets-toi dans l'eſprit que chaque jour eſt le dernier de ta vie : les momens ſur leſquels tu ne compteras point, n'en ſeront que plus agréables. L. I, Epiſt. 4, *vſ.* 13, 14.

ſervir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris, que la privation de la vie n'eſt pas mal. Le ſçavoir mourir nous affranchit de toute ſubjection & contrainɛte. Paulus Æmilius reſpondit à celuy que ce miſerable Roy de Macedoine ſon priſonnier luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en ſon triomphe, 27 *Qu'il en faſſe la requeſte ſoy-meſme.* A la verité en toutes chôſes ſi nature ne preſte un peu, il eſt mal-ayſé que l'art & l'induſtrie aille guere avant. Je ſuis de moy-meſme non melancholique, mais ſonge creux: il n'eſt rien dequoy je me ſoye dès tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la ſaiſon la plus licentieuſe de mon aage,

m *Jucundum cum ætas florida ver ageret,*

---

27 Plutarque, dans la vie d'*Emilius*, ch. 17. de la traduction d'Amyot. ---- *Paulus Perſæ deprecanti, ne triumpho duceretur*; In tuâ id quidem poteſtate eſt. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. V, *c.* 40.

m *Quand mon âge fleuri roulo't ſon gai printemps.* Catull. Epigt. LXVI, *vſ.* 16. Ce vers françois eſt de la Demoiſelle de Gournay. Je le con-

Parmi

Parmy les dames & les jeux, tel me penſoit empeſché à digerer à part moy quelque jalouſie, ou l'incertitude de quelque eſperance, cependant que je m'entretenois de je ne ſçay qui, ſurpris les jours precedens d'une fievre chaude, & de ſa fin, au partir d'une feſte pareille, & la teſte pleine d'oiſiveté, d'amour & de bon tẽmps, comme moy, & qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

n *Jam fuerit, nec poſt unquam revocare licebit.*

Je ne ridois non plus le front de ce penſement-là, que d'un autre. Il eſt impoſſible que d'arrivée nous ne ſentions des piqueures de telles imaginations: mais en les maniant & repaſſant, au long aller, on les apprivoiſe ſans doubte: autrement de ma part je fuſſe en continuelle frayeur & freneſie: Car jamais homme ne ſe defia tant de ſa vie, jamais homme ne feit moins

ſerve parce qu'il imite aſſez bien, à mon avis, la naiveté du vers latin.

n Qu'il ſoit une fois paſſé, il n'y aura plus moyen de le rappeller. *Lucret.* L. III, *vſ.* 928.

d'eſtat de ſa durée. Ni la ſanté, que j'ai joui juſques à preſent très-vigoureuſe & peu ſouvent interrompue, ne m'en allonge l'eſperance, ni les maladies ne me l'acourciſſent. A chaque minute il me ſemble que je m'eſchappe. Et me rechante ſans ceſſe: » Tout ce qui peut eſtre » faict un autre jour, le peut eſtre au» jourd'hui. » De vrai les hazards & dangiers nous approchent peu ou rien de noſtre fin: Et ſi nous penſons, combien il en reſte; ſans cet accident qui ſemble nous menaſſer le plus, de millions d'autres ſur nos teſtes, nous trouverons que gaillards & fievreux, en la mer & en nos maiſons, en la bataille & en repos elle nous eſt également près. o *Nemo altero fragilior eſt: nemo in craſtinum ſui certior.* Ce que j'ai à faire avant mourir, pour l'achever tout loiſir me ſemble court, fuſt-ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un me-

o L'un n'eſt point plus fragile que l'autre: nul n'eſt plus aſſuré du lendemain. *Senec.* Epiſt. 9.

moire de quelque choſe que je voulois eſtre faite après ma mort : je lui dis, comme il eſtoit vrai, que n'eſtant qu'à une lieue de ma maiſon, & ſain & gaillard, je m'eſtois haſté de l'eſcrire là, pour ne m'aſſeurer point d'arriver juſques chez moi. Comme celui qui continuellement me couve de mes penſées, & les couche en moi, je ſuis à toute heure préparé environ ce que je le puis être ; & ne m'avertira de rien de nouveau la ſurvenance de la mort. Il faut eſtre tousjours botté & preſt à partir, entant qu'en nous eſt, & ſur tout ſe garder qu'on n'aie lors à faire qu'à ſoi.

p *Quid brevi fortes jaculamur ævo*
Multa ?

Car nous y aurons aſſez de beſogne, ſans autre ſurcroiſt. L'un ſe plaint plus que de la mort, dequoi elle lui rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il lui faut,

p Bornés à une vie très-courte, pourquoi formons-nous de ſi vaſtes projets ? *Horat.* Od. 16, L. II, *vſ.* 17, 18.

deſloger avant qu'avoir marié ſa fille, ou 28 contrerôlé l'inſtitution de ſes enfans: l'un plaint la compagnie de ſa femme, l'autre de ſon fils, comme commoditez principales de ſon eſtre. Je ſuis pour cette heure en tel eſtat, Dieu merci, que je puis deſloger quand il lui plaira, ſans regret de choſe quelconque: Je me deſnouë par tout: mes adieux ſont tantoſt pris de chacun, ſauf de moi. Jamais homme ne ſe preparera à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en deſprit plus univerſellement que je m'attens de faire. Les plus mortes 29 morts ſont les plus ſaines.

---

28 *Reglé.*

29 La Mort ſe prend ici pour l'acheminement & le paſſage actuel à un état d'inſenſibilité qui termine notre vie. Plus nous arrivons ſourdement & rapidement à cet état, moins ce paſſage nous doit faire de peine. Voilà à-peu-près ce qu'emporte cette réflexion hardie & énigmatique de Montagne, que *les plus mortes morts ſont les plus ſaines*. J'ai cru devoir la paraphraſer ici, parce qu'on m'en a demandé l'explication.

q *Miſer! ô miſer!* (*aiunt*) *omnia ademis*
Una dies infeſta mihi tot præmia vitæ :

Et le baſtiſſeur,

r *manent* (dit-il) *opera interrupta, minæque*
Murorum ingentes.

Il ne faut rien deſirer de ſi longue haleine, ou au moins avec telle intention de ſe paſſionner pour en voir la fin. Nous ſommes nés pour agir :

s *cùm moriar medium ſolvar & inter opus.*

Je veux qu'on agiſſe, & qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut : & que la mort me treuve plantant mes choux; mais nonchallant d'elle, & encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui eſtant à l'extremité ſe plaignoit

---

q Malheureux, ah malheureux que je ſuis, diſent-ils, un ſeul jour infortuné m'a ravi tous les biens & tous les charmes de la vie! *Lucret.* Lib. III, *vſ.* 911, 912.

r *Voilà des bâtimens, & de hautes murailles*
Que je laiſſe imparfaits.
Virg. Æneid. L. IV, *vſ.* 88, 89.

s *En mourant je veux fondre au milieu du travail.* Ovid. *Amor.* L. II, Eleg. 10. *vſ.* 36.

inceſſamment, dequoi ſa deſtinée coupoit le fil de l'hiſtoire qu'il avoit en main ſur le quinzieſme ou ſeixieſme de nos Rois.

t *Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum*
Jam deſiderium rerum ſuper inſidet una.

Il faut ſe deſcharger de ces humeurs vulgaires & nuiſibles. Tout ainſi qu'on a planté nos cimetieres joignant les Egliſes, & aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accouſtumer, diſoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes & les enfans à ne s'effaroucher point 30 de voir un homme mort, & afin que ce continuel ſpectacle d'oſſements, de tombeaux, & de convois nous advertiſſe de noſtre condition :

u *Quin etiam exhilarare viris convivia cæde*

t Mais il n'ajoute pas que la mort vous ôte le regret de toutes ces choſes. *Lucret.* L. III, *vſ* 913, 914.

30 Plutarque dans la *Vie de Lycurgue*, ch. XX de la Traduction d'Amyot.

u Jadis même les hommes avoient accoutumé d'égayer leurs feſtins par des meurtres, mêlans à leurs repas les cruels ſpectacles des Gladiateurs,

Mos olim, & miſcere epulis ſpectacula dira,
Certandum ferro, ſæpe & ſuper ipſa cadendum
Pocula, reſperſis non parco ſanguine menſis.

Et comme les Egyptiens après leurs feſtins faiſoient preſenter aux aſſiſtans une grande image de la Mort, par un qui leur crioit: *Boy, & t'esjouy, car mort tu ſeras tel*: Auſſi ai-je pris en couſtume, d'avoir non ſeulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'eſt rien de quoi je m'informe ſi volontiers, que de la mort des hommes: quelle parole, quel viſage; quelle contenance ils y ont eu: ni endroit des hiſtoires, que je remarque ſi attentivement. Il y paroiſt à la farciſſure de mes exemples: & que j'ai en particuliere affection cette matiere. Si j'eſtois faiſeur de livres, je ferois un regiſtre commenté des morts diverſes: qui apprendroit les hommes à mourir, leur

qui bien ſouvent après avoir combattu de l'épée, bronchoient parmi les pots, couvrant les tables d'un ruiſſeau de ſang. *Silius Ital.* L. XI, *vſ* 51, &c.

apprendroit à vivre. Dicearchus en feit 32 un de pareil tiltre, mais d'autre & moins utile fin.

On me dira que l'effect ſurmonte de ſi loin la penſée, qu'il n'y a ſi belle eſcrime qui ne ſe perde, quand on en vient là : laiſſez les dire ; le premediter donne ſans doubte grand avantage. Et puis, n'eſt-ce rien, d'aller au moins juſques là ſans alteration & ſans fievre ? Il y a plus : nature meſme nous preſte la main, & nous donne courage. Si c'eſt une mort courte & violente, nous n'avons pas loiſir de la craindre : ſi elle eſt autre, je m'aperçois qu'à meſure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque deſdain de la vie. Je trouve que j'ai bien plus à faire, à digerer cette reſolution de mourir, quand je ſuis en ſanté, que je n'ai quand je ſuis en fievre; d'autant que je ne tiens plus ſi fort aux commoditez de la vie, à raiſon que je commence à en

32 Voyez les *Offices de Ciceron*, L. II, c. 6.

perdre l'uſage & le plaiſir, j'en vois la mort d'une vuë beaucoup moins effrayée. Cela me faict eſperer, que plus je m'eſloignerai de celle-là, & approcherai de cette-ci, plus aiſement j'entrerai en compoſition de leur eſchange. Tout ainſi que 33 j'ai eſſayé, en pluſieurs autres occurrences, ce que dit Ceſar, 34 *que les choſes nous paroiſſent ſouvent plus grandes de loin que de près* : j'ai trouvé que ſain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lorſque je les ai ſenties. L'allegreſſe où je ſuis, le plaiſir & la force, me font paroiſtre l'autre eſtat ſi diſproportionné à celui-là, que par imagination je groſſis ces incommoditez de la moitié, & les conçois plus poiſantes ; que je ne les trouve, quand je les ai ſur les épaules. J'eſpere qu'il m'en adviendra ainſi de la mort. Voyons à ces mutations & déclinaiſons

33 *J'ai éprouvé.*

34 Omnia enim plerumque quæ abſunt, vehementiùs hominum mentes perturbant. *De Bello Gallo.* VII, 84.

ordinaires que nous ſouffrons, comme nature nous deſrobe la veuë de notre perte &empirement. Que reſte-t'il à un vieillard de la vigueur de ſa jeuneſſe & de ſa vie paſſée ?

x *Heu ! ſenibus vitæ portio quanta manet !*

Ceſar à un ſoldat de ſa garde recreu & caſſé, qui vint en la ruë, lui demander congé de ſe faire mourir, regardant ſon maintien decrepite, reſpondit plaiſamment 35 *Tu penſes donc eſtre en vie* ? Qui tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fuſſions capables de porter un tel changement : mais conduicts par ſa main d'une douce pente & comme inſenſible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miſerable eſtat, & nous y apprivoiſe, ſi que nous ne ſentons aucune ſecouſſe, quand la jeuneſſe

x *Ah ! qu'il reſte aux vieillards peu de part en la vie* ! Eleg. I. *Maximiani*, *vſ.* 26.

35 Ceſar, cùm eum --- unus ex cuſtodiarum agmine, demiſſâ uſque in pectus vetere barbâ, rogaret, mortem : *Nunc enim*, inquit, *vivis* ? Senec. *Epiſt.* 77.

meurt en nous : qui eſt en eſſence & en verité une mort plus dure, que n'eſt la mort entiere d'une vie languiſſante, & & que n'eſt la mort de la vieilleſſe : D'autant que le ſault n'eſt pas ſi lourd du mal eſtre au non eſtre, comme il eſt d'un eſtre doux & fleuriſſant, à un eſtre penible & douloureux. Le corps courbe & plié a moins de force à ſouſtenir un fais, auſſi a noſtre ame. Il la faut dreſſer & eſlever contre l'effort de cet adverſaire. Car comme il eſt impoſſible, qu'elle ſe mette en repos pendant qu'elle le craint : ſi elle s'en aſſeure auſſi, elle ſe peut vanter (qui eſt choſe comme ſurpaſſant l'humaine condition) qu'il eſt impoſſible que l'inquiétude, le tourment, & la peur, non le moindre deſplaiſir loge en elle.

y *Non vultus inſtantis tyranni*

---

y Son courage n'eſt point abattu par les menaces d'un tyran, ni par les tempêtes qu'un Autan futieux excite ſur le Golfe Adriatique, ni par la Foudre qui part de la puiſſante main de Jupiter *Horat.* Od. 3 L. III, *vſ.* 4, &c.

Mente quatit ſolida, neque Auſter
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.

Elle eſt renduë maiſtreſſe de ſes paſſions & concupiſcences, maiſtreſſe de l'indulgence, de la honte, de la pauvreté, & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet advantage qui pourra. C'eſt ici la vraie & ſouveraine liberté qui nous donne dequoi faire la figue à la force, & à l'injuſtice, & nous mocquer des priſons & des fers.

z. in manicis &
Compedibus, ſævo te ſub cuſtode tenebo.
Ipſe Deus ſimul atque volam, me ſolvet opinor,
Hoc ſentit, moriar. Mors ultima linea rerum eſt.

Notre religion n'a point eu de plus aſſeuré fondement humain, que le meſpris

z Je te tiendrai les pieds & les mains aux fers, ſous un geolier impitoyable. *Un Dieu me delivrera, quand je voudrai.* Je crois qu'il veut dire par-là, *Je mourrai*: car le trépas vient tout finir. *Horat.* L. I, Epiſt. 16. *vſ.* 76, &c.

de la vie. Non ſeulement le diſcours de la raiſon nous y appelle ; car pourquoi craindrions-nous de perdre une choſe, laquelle perdue ne peut eſtre regrettée ? mais auſſi puiſque nous ſommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-t'il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en ſouſtenir une ? Que chaut-il, quand ce ſoit, puiſqu'elle eſt inevitable ? A celui qui diſoit à Socrate, 36 les trente tyrans t'ont condamné à la mort ? *Et nature eux*, reſpondit-il. Quelle ſottiſe de nous peiner ſur le point du paſſage à l'exemption de toute peine ? Comme notre naiſſance nous apporta la naiſſance de toutes choſes : auſſi fera la mort de toutes choſes, notre mort. Parquoi c'eſt pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne

36 Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. *Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Athéniens t'ont condamné à la mort ; & la Nature eux, répondit Socrate.* Diogene Laërce, L. II. *Segm.* 35. --- Cic. *Tuſcul. Quæſt.* Lib. I. c. 40.

vivions pas il y a cent ans. La mort eſt origine d'une autre vie : ainſi pleuraſmes-nous, & ainſi nous couſta-t'il d'entrer en cette-ci, ainſi nous deſpouillaſmes-nous de noſtre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut eſtre grief, qui n'eſt qu'une fois. Eſt-ce raiſon de craindre ſi long-temps, choſe de ſi brief temps? le long-temps vivre, & le peu de temps vivre eſt rendu tout un par la mort. Car le long & le court n'eſt point aux choſes qui ne ſont plus. Ariſtote dit, 37 qu'il y a des petites beſtes ſur la riviere Hiſpanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à cinq heures du matin, elle meurt en jeuneſſe. celle qui meurt à cinq heures du ſoir, meurt en ſa decrepitude. Qui de nous ne ſe mocque de voir mettre en conſiderati-

37 *Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Ariſtoteles ait beſtiolas quaſdam naſci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, horâ octavâ quæ mortua eſt, provectâ ætate mortua eſt: quæ verò occidente ſole, decrepita. Conſer noſtram longiſſimam ætatem cum æternitate, in eâdem propemodum brevitate, quâ illæ beſtiolæ, reperimur.* Cicer. *Tuſc. Quæſt.* L. I, c. 39.

on d'heur ou de malheur, ce moment de durée? Le plus & le moins en la noſtre, ſi nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivieres, des eſtoiles, des arbres, & meſme d'aucuns animaux, n'eſt pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. « Sortez, dit-» elle, de ce monde, comme vous y » eſtes entrez. Le meſme paſſage que » vous fiſtes de la mort à la vie, ſans paſ-» ſion & ſans frayeur, refaites-le de la » vie à la mort. Voſtre mort eſt une des » pieces de l'ordre de l'Univers, une » piece de la vie du monde.

aa ----- *Interſe mortales mutua vivunt,*

. . . . . , ...

Et quaſi curſores vitæ lampada tradunt.

» Changerai-je pas pour vous cette belle » contexture des choſes? C'eſt la condi-» tion de votre creation; c'eſt une partie

aa Des Mortels partagent entr'eux la vie dont ils s'entredonnent le flambeau comme ceux qui courent aux jeux ſacrés. *Lucret.* L. II, *vſ.* 75, 78

» de vous que la mort : vous vous fuyez
» vous-meſmes. Cettui voſtre eſtre, que
» vous jouiſſez, eſt également parti à la
» mort & à la vie. Le premier jour de
» voſtre naiſſance vous achemine à mou-
» rir comme à vivre.

bb *Prima, quæ vitam dedit, hora, carpſit.*
cc *Naſcentes morimur, finiſque ab origine pendet.*

» Tout ce que vous vivez, vous le deſ-
» robez à la vie : c'eſt à ſes deſpens. Le
» continuel ouvrage de voſtre vie, c'eſt
» baſtir la mort. Vous eſtes en la mort,
» pendant que vous eſtes en la vie : car
» vous eſtes après la mort, quand vous
» n'eſtes plus en vie. Ou, ſi vous l'ai-
» mez mieux ainſi, vous eſtes mort après
» la vie : mais pendant la vie, vous eſtes
» mourant : & la mort touche bien plus
» rudement le mourant que le mort, &
» plus vivement & eſſentiellement. Si

bb La première heure qui nous a donné la vie, vous l'a enlevée. *Senec.* Hercul. fur. *Act.* III. *Chor. vſ.* 874.

cc *La fin tient à la ſource : en naiſſant nous mourons.* Manill. L. IV, *vſ.* 16.

» vous avez faict voſtre profit de la vie,
» vous en eſtes repeu, allez-vous-en
» ſatisfait.

dd *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?*

» Si vous n'en avez ſçeu uſer; ſi elle
» vous eſtoit inutile, que vous chaut-il
» de l'avoir perduë? à quoi faire la
» voulez-vous encores?

ee ----- *Cur ampliùs addere quæris*
Rurſum quod pereat malè, & ingratum occidit
omne?

» La vie n'eſt de ſoi ny bien ny mal:
» c'eſt la place du bien & du mal, ſelon
» que vous la leur faictes. Et ſi vous avez
» veſcu un jour, vous avez tout veu:
» un jour eſt égal à tousjours. Il n'y à
» point d'autre lumiere ny d'autre nuict.
» Ce Soleil, cette Lune, ces Eſtoiles,

---

dd *Pourquoi ne ſors-tu de la vie, comme on ſort d'un feſtin? Lucret.* L. III, *vſ.* 951.

ee Pourquoi cherches-tu de multiplier des jours qui doivent couler avec le même déſagrement, & s'évanouir entiérement ſans te donner aucun plaiſir? *Lucret.* L. III, *vſ.* 954, 955.

» cette diſpoſition, c'eſt celle meſme que
» vos Ayeuls ont jouye, & qui entre-
» tiendra vos arriere-nepveux.

ff *Non alium videre patres, aliumve nepotes*
Aſpicient.

» Et au pis aller, la diſtribution & va-
» rieté de tous les actes de ma comedie,
» ſe parfournit en un an. Si vous avez
» pris garde au branſle de mes quatre
» Saiſons, elles embraſſent l'enfance,
» l'adoleſcence, la virilité, & la vieil-
» leſſe du monde. Il a joüé ſon jeu : il
» n'y ſçait autre fineſſe que de recom-
» mencer ; ce ſera tousjours cela meſme.

gg ---- *verſamur ibidem, atque inſumus*
uſque.

hh *Atque in ſe ſua per veſtigia volvitur annus.*

» Je ne ſuis pas 38 deliberée de vous
» forger autres nouveaux paſſe-temps.

---

ff *Vos Neveux ne verront que ce qu'ont vu vos Peres*, Manill. L. I, *vſ.* 522, 523.

gg *Nous ſommes pour tousjours dans ce Cercle enfermés.* Lucret. L. III. *vſ.* 1093.

hh *Et l'An ſur ſoi roulant ſe retrace lui-même* Virg. Georg. L. II, *vſ.* 402.

38 C'eſt *la Nature* qui parle encore.

ii *Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque*
Quod placeat, nihil eſt: eadem ſunt omnia ſemper.

» Faictes place aux autres, comme d'au-
» tres vous l'ont faicte. L'égalité 39 eſt
» la premiere piece de l'equité. Qui ſe
» peut plaindre d'eſtre compris où tous
» ſont compris ? Auſſi avez-vous beau
» vivre, vous n'en rabbattrez rien du
» temps que vous avez à eſtre mort:
» c'eſt pour néant : auſſi long-temps ſe-
» rez-vous en cet eſtat-là que vous crai-
» gnez, comme ſi vous eſtiez mort en
» nourriſſe.

kk *Licet quotvis vivendo condere ſæcla,*
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit.

---

ii Car enfin ma fecondité ne peut rien produire de nouveau en ta faveur : je n'ai toujours à t'offrir que les mêmes choſes. *Lucret.* L. III, *vſ.* 957, 958.

39 *Mors neceſſitatem habet æquam & invictam. Quis queri poteſt in eâ conditione ſe eſſe, in quâ nemo non eſt ? Prima enim pars æquitatis, eſt æqualitas.* Sénec.

kk Vis autant de ſiecles que tu voudras, la mort ne laiſſera pourtant pas d'être éternelle après. *Lucret.* L. III, *vſ.* 1104.

» Et ſi vous mettray en tel point, au-
» quel vous n'aurez aucun meſcontente-
» ment :

ll *In verâ neſcis nullum fore morte alium te,*
Qui poſſit vivus tibi te lugere peremptum,
Stanſque jacentem.

» Ny ne deſirerez la vie que vous plai-
» gnez tant.

mm *Nec ſibi enim quiſquam tum ſe vitamque requirit.*

. . . . . .

Nec deſiderium noſtri nos afficit ullum.

» La mort eſt moins à craindre que rien,
» s'il y avoit quelque choſe de moins
» que rien.

nn *Multo mortem minus ad nos eſſe putandum,*

---

ll Ne ſais-tu pas bien que dans l'anéantiſſement du trépas il ne reſtera pas un autre toi-même, qui puiſſe vif & ſur pieds te pleurer mort & couché dans le tombeau? *Id.* ibid. *vſ.* 898, *&c.*

mm Car alors on ne s'intéreſſe point pour ſoi, ni pour la vie; & nous ne ſommes plus touchés d'aucun regret ſur nous-mêmes. *id.* ibid. *vſ* 932, 935.

nn S'il y a quelque choſe qui ſoit moins que ce qui nous paroît n'être rien, nous devons croire que la mort nous eſt encore moins que cela. *Lucret.* L. III. *vſ.* 839, 840.

Si minus eſſe poteſt quàm quod nihil eſſe videmus.

« Elle ne vous concerne ny mort ny vif:
» Vif, parce que vous eſtes : Mort parce
» que vous n'eſtes plus. Davantage nul
» ne meurt avant ſon heure. Ce que
» vous laiſſez de temps, n'eſtoit non
» plus voſtre, que celui qui s'eſt paſſé
» avant voſtre naiſſance, & ne vous
» touche non plus.

oo *Reſpice enim quàm nil ad nos ante acta*
vetuſtas
Temporis æterni fuerit.

» Où que voſtre vie finiſſe, elle y eſt
» toute. L'utilité du vivre n'eſt pas en
» l'eſpace : elle eſt en l'uſage. Tel a veſcu
» long-temps, qui à peu veſcu. Attendez-
» vous y pendant que vous y eſtes Il
» giſt en voſtre volonté, non au nombre
» des ans, que vous ayez aſſez veſcu.
» Penſez-vous jamais n'arriver là, où
» vous alliez ſans ceſſe ? encore n'y-a-t'il

oo Conſidérez que tous les ſiecles paſſés, bien qu'éternels en durée, ne nous ont rien été. *Id. ibid. vſ.* 985, 986.

» chemin qui n'aye ſon iſſuë. Et ſi la
» compaignie peut vous ſoulager, le
» monde ne va-t'il pas le meſme train
» que vous allez?

pp *Omnia te vitâ perfuncta ſequuntur.*

» Tout ne branle-t'il pas voſtre branle?
» y a-t'il choſe qui ne vieilliſſe quant &
» vous? Mille hommes, mille animaux
» & mille autres creatures meurent en
» ce meſme inſtant que vous mourez.

qq *Nam nox nulla diem, neque noctem aurora*
ſequuta eſt,
Quæ non audierit miſtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites & funeris atri.

» A quoi faire y reculez-vous, ſi vous
» ne pouvez tirer arriere? Vous en avez
» aſſez veu qui ſe ſont bien trouvez de
» mourir, 40 eſchevant par là des

---

pp *Tout après vous ira de la vie au trépas.* Lucret. L. III. *vſ.* 981.

qq Car il ne s'eſt paſſé ni jour ni nuit qu'avec des cris d'enfans naiſſants on n'ait entendu des regrets & des pleurs inſéparables du funeſte appareil de la mort. *Lucret.* L. II. *vſ.* 579, 580.

40 *Evitant.* --- *Eſchever*, c'eſt, dit Nicot, éviter, *cavere, vitare.*

» grandes miſeres. Mais quelqu'un qui » s'en ſoit mal trouvé, en avez-vous » veu ? Si eſt-ce grande ſimpleſſe ; de » condamner choſe que vous n'avez eſ- » prouvée ni par vous ni par autre. » Pourquoi te plains-tu de moi & de la » deſtinée ? Te faiſons-nous tort ? Eſt-ce » à toi de nous gouverner, où à nous » toi ? Encore que ton aage ne ſoit pas » achevé, ta vie l'eſt. Un petit homme » eſt entier comme un grand. Ni les » hommes ny leurs vies ne ſe meſurent » à l'aune.

» Chiron refuſa l'immortalité, infor- » mé des conditions d'icelle, par le Dieu » meſme du temps, & de la durée, Sa- » turne ſon pere. Imaginez de vrai, » combien ſeroit une vie 41 perdurable, » moins ſupportable à l'homme & plus » penible, que n'eſt la vie que je lui » ay donnée. Si vous n'aviez la mort, » vous me maudiriez ſans ceſſe de vous

41 *C'eſt-à-dire*, qui dureroit ſans fin. *Perdurable*, perpetuus, æternus. *Nicot.*

» en avoir privé. J'ai à escient meslé
» quelque peu d'amertume, pour vous
» empecher, voyant la commodité de
» son usage, de l'embrasser trop avide-
» ment & indiscretement. Pour vous
» loger en cette moderation, ni de fuir
» la vie, ni de 42 refuir à la mort,
» que je demande de vous, j'ai temperé
» l'une & l'autre entre la douceur &
» l'aigreur. J'appris à Thales le premier
» de vos sages, que le vivre & le mourir
» estoit indifferent : par où, à celui qui
» lui demanda pourquoi donc il ne mou-
» roit, il respondit très-sagement, 43
» *pour ce qui est indifferent*. L'eau, la
» terre, l'air & le feu, & autres mem-
» bres de ce mien bastiment, ne sont
» non plus instruments de ta vie, qu'ins-
» truments de ta mort. Pourquoi crains-

42 Ou comme on a mis dans les dernieres éditions. *de fuïr la mo*. *Les dangiers*, dit Panurge, *se réfuyent de moi, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde.* Rabelais. L. III. c. 45.

43 Diogene Laërt, in *Vitâ Thaletis*, Lib. I. segm. 35.

» tu 44 ton dernier jour ? Il ne confere » non plus à ta mort que chaſcun des » autres. Le dernier pas ne faict pas la » laſſitude, il la declare. Tous les jours » vont à la mort : le dernier y arrive » Voila les bons advertiſſements de noſtre mere Nature.

Or j'ai penſé ſouvent d'où venoit cela, qu'aux Guerres le viſage de la mort, ſoit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous ſemble ſans comparaiſon moins effroyable qu'en nos maiſons : autrement ce ſeroit une armée de medecins & de pleurars : & elle eſtant tousjours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'aſſeurance parmi les gens de village & de baſſe condition qu'ès autres. Je croi à la verité que ce ſont ces mines & appareils effroyables, dequoi nous l'entourons, qui nous font plus de peur

44 Erramus qui ultimum timemus diem ; cùm tantumdem in mortem ſinguli conferant. Non ille gradus laſſitudinem facit in quo deficimus ; ſed ille profitetur. Ad mortem dies extremus pervenit, accedit omnis. *Senec.* Epiſt. 120.

qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres, des femmes, & des enfans, la viſitation des perſonnes eſtonnées, & tranſies : l'aſſiſtance d'un nombre de valets paſles & éplorés : une chamb.e ſans jour : des cierges allumez. noſtre chevet aſſiegé de medecins & de preſcheurs : ſomme, tout horreur & tout effroi autour de nous. Nous voila desja enſevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis meſmes 45 quand ils les voyent maſquez : auſſi avons-nous. Il faut oſter le maſque auſſi bien des choſes que des perſonnes. Oſté qu'il ſera, nous ne trouverons au deſſous, que cette meſme mort, 46 qu'un valet ou ſimple chambriere paſſerent dernierement ſans peur. Heureuſe la mort qui oſte le loiſir aux appreſts de tel équipage!

45. Quod videt accidere pueris, hoc nobis quoque majuſculis pueris evenit. Illi quos amant, quibus aſſueverunt, cum quibus ludunt, ſi Perſonatos vident, expaveſcunt. Non hominibus tantùm, ſed & rebus perſona demenda eſt. *Senec.* Epiſt. 24.

46. Mors eſt, quàm nuper ſervus meus, quam ancilla contempſit, *Id. ibid.*

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

FORTIS imaginatio generat casum, disent les Clers.

Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; & mon art est de lui eschapper, par faute de force à lui resister. Je vivrois de la seule assistance des personnes saines & gayes. La veuë des angoisses d'autrui m'angoisse materiellement : & a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poulmon & mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'intereſſe, que ceux ausquels je m'attens

a *Une imagination forte produit des accidens extraordinaires*, disent les savans de profession.

moins & que je conſidere moins. Je ſaiſis le mal que j'eſtudie, & le couche en moi. Je ne trouve pas eſtrange 1 qu'elle donne & les fievres & la mort, à ceux qui la laiſſent faire, & qui lui applaudiſſent. Simon Thomas eſtoit un grand medecin de ſon temps. Il me ſouvient que me rencontrant un jour à Toulouſe chez un riche veillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de ſa gueriſon, il lui diſt, que c'en eſtoit l'un de me donner occaſion de me plaire en ſa compagnie: & que fichant ſes yeux ſur la freſcheur de mon viſage, & ſa penſée ſur cette allegreſſe & vigueur, qui regorgeoit de mon adoleſcence; & rempliſſant tous ſes ſens de cet état floriſſant en quoi j'eſtois lors, ſon habitude s'en pourroit amender: Mais oublioit à dire, que la miene s'en pourroit empirer auſſi. *Gallus Vibius* banda ſi bien ſon ame, 2 à

1 *Que l'imagination donne*, &c.

2 *Seneque* le Rheteur, de qui Montagne doit avoir pris ce fait, ne dit point que *Gallus Vibius*

comprendre l'eſſence & les mouvemens de la folie, qu'il emporta ſon jugement hors de ſon ſiege, ſi qu'onques puis il ne l'y peut remettre : & ſe pouvoit vanter d'eſtre devenu fou par ſageſſe. Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau : & celui qu'on debandoit pour lui lire ſa grace, ſe trouva roide mort ſur l'eſchaffaut du ſeul coup de ſon imagination. Nous treſſuons, nous tremblons, nous paſliſſons, & rougiſſons aux ſecouſſes de nos imaginations ; & renverſez dans la plume ſentons noſtre corps agité à leur branſle, quelquefois juſques à en expirer. Et la jeuneſſe bouillante s'eſ-

perdit la raiſon *en tâchant de comprendre l'eſſence de la Folie*, mais en s'appliquant avec trop de contention d'eſprit à en imiter les mouvemens. Comme ce Gallus étoit Rhétoricien de profeſſion, il s'imagina que les emportemens de la Folie, repreſentés vivement par le diſcours, charmeroient l'eſprit de ſes auditeurs : & par le ſoin qu'il prit de bien contrefaire le fou, il le devint effectivement. *C'eſt le ſeul homme que je ſache*, dit Seneque, *à qui il ſoit arrivé de devenir fou, non par accident, mais par un acte de jugement*, Huic accidiſſe uni ſcio ut in inſaniam non caſu incideret, ſed judicio perveniret, *Controv.* IX, L. II.

chauffe ſi avant en ſon harnois toute endormie, 3 qu'elle aſſouvit en ſonge ſes amoureux deſirs :

b *Ut quaſi tranſactis ſæpe omnibus rebus profundant*
Fluminis ingentes fluctus, veſtemque cruentent.

Et encore qu'il ne ſoit pas nouveau de voir croiſtre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en ſe couchant : toutesfois l'evenement de Cippus Roi d'Italie eſt memorable, lequel pour avoir aſſiſté le jour avec grande affection au combat des taureaux, & avoir eu en ſonge toute la nuict des cornes en la teſte, 4 les produiſit en ſon front par la force

3 C'eſt ce que *Lucrece* dit un peu trop ouvertement dans les deux vers ſuivans.

b *Lucret.* L. IV, *vſ.* 1029, 1030.

4 Pline met ce conte dans le même rang que celui qu'on fait d'Actéon. *Acteonem*, dit-il, *& Cippum etiam in Latinâ Hiſtoriâ, fabuloſos reor. Natur. hiſt.* L. XI, c. 58. Au reſte je ne ſais ou Montagne a trouvé que ce Cippus étoit *Roi d'Italie*. Valere Maxime lui donne la qualité de *Préteur*, & dit qu'étant ſorti de Rome en habit de Général, *paludatus*, & l'accident, dont parle ici Montagne, lui étant arrivé, les Devins déclarerent que Cippus ſeroit Roi, s'il retournoit à Rome. Sur quoi il ſe

de l'imagination. La paſſion donna au fils de Crœſus 5 la voix que nature lui avoit refuſée. Et Antiochus 6 prit la fievre, par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en ſon ame. Pline dit avoir veu Lucius Coſſicius, de femme 7 changé en homme le jour de ſes nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoſes advenues en Italie ces ſiecles paſſez : Et par vehement deſir de lui & de ſa mere,

c *Vota puer ſolvit, quæ fœmina voverat Iphis.*

Paſſant à Vitry le François je peus voir

condamna volontairement lui-même à un exil perpétuel. *Genucio Cippo Prætori paludato Portam egredienti, novi & inaudati generis prodigium incidit : namque in caput ejus ſubitò veluti cornua emerſerunt : reſponſumque eſt, Regem eum fore, ſi in Urbem revertiſſet. Quodne accideret, voluntarium ſibimet ac perpetuum indixit exilium.* Valer. Max. L. V, c 6.

5 *Hérodot*, L. I, p. 39.

6 Voyez le Traité, *De la Déeſſe de Syrie* ; dans *Lucien*.

7 *Natural. Hiſt.* L. VII, c. 4. Ipſe in Africâ mutatum in maremem nuptiarum die, L. Coſſicium.

c *Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle* Ovid. *Metamorph.* L. IV, Fab. 12 *vſ.* 129.

un homme que l'Eveſque de Soiſſons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitans delà ont cogneu & veu fille juſques à l'aage de vingt-deux ans, nommée Marie. Il eſtoit à cette heure-là fort barbu, & vieil & point marié. Faiſant, dit-il, quelque effort en ſaultant, ſes membres virils ſe produiſirent: & eſt encore en uſage entre les filles de là, une chanſon par laquelle elles s'entr'advertiſſent de ne point faire de grandes enjambées de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'eſt pas tant de merveille que cette ſorte d'accident ſe rencontre frequent: car ſi l'imagination peut en telles choſes, elle eſt ſi continuellement & ſi vigoureuſement attachée à ce ſubject, que pour n'avoir ſi ſouvent à recheoir en meſme penſée & aſpreté de deſir, elle a meilleur compte 8 d'incorporer, une fois

8 Fauſſe & extravagante penſée. Je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ſoit venue dans l'eſprit de Montagne, car qui ne ſonge quelquefois en veillant? Mais je m'étonne qu'il ait pu ſe déterminer à la mettre en œuvre.

pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roi Dagobert & de Sainct François. On dit que les corps s'en enlevent telle fois de leur place. Et Celſus recite d'un Preſtre, qui raviſſoit ſon ame en telle extaſe, que le corps en demeuroit longue eſpace ſans reſpiration & ſans ſentiment. Saint Auguſtin en nomme 9 un autre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables & plaintifs: ſoudain il defailloit, & s'emportoit ſi vivement hors de ſoi, qu'on avoit beau le tempeſter & le hurler, & le pincer, & le griller, juſqu'à ce qu'il fuſt reſſuſcité: Lors il diſoit avoir oui des voix, mais comme venant de loin: & s'appercevoit de ſes eſchaudures & meurtriſſures. Et que ce ne fuſt une obſtination apoſtée contre ſon ſentiment, cela le monſtroit, qu'il n'avoit cependant ni pouls ni haleine.

9 C'eſt *Reſtitutus*, De Civit. Dei. L. *XIV*, *ch.* 24.

Il eſt vrai-ſemblable, que le principal credit des viſions, des enchantemens, & tels effects extraordinaires, vienne de la puiſſance de l'imagination, agiſſant principalement contre les ames du Vulgaire, plus molles. On leur a ſi fort ſaiſi la creance, qu'ils penſent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je ſuis encore en ce doubte, que ces plaiſantes 10 liaiſons dequoi noſtre monde ſe voit ſi entravé qu'il ne ſe parle d'autre choſe, ce ſont volontiers des impreſſions de l'apprehenſion & de la crainte. Car je ſçay par experience, que tel de qui je pui reſpondre, comme de moi-meſme, en qui il ne pouvoit cheoir aucun ſoupçon de foibleſſe, & auſſi peu d'enchantement, ayant oui faire le conte à un ſien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoi il eſtoit tombé ſur le point qu'il en avoit le moins de

10 C'eſt-à-dire, *nouëmens d'éguillettes*, comme cela paroît par la ſuite du diſcours. Il y a dans l'édition in-4to de 1588, *ces plaiſantes liaiſons des mariages.*

beſoin, ſe trouvant en pareille occaſion, l'horreur de ce conte lui vint à coup ſi rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille. Et de là en hors fut ſubject à y recheoir : ce vilain ſouvenir de ſon inconvenient le gourmandant & tyranniſant. Il trouva quelque remede à cette reſverie, par une autre reſverie. C'eſt qu'advouant lui-meſme, & preſchant avant la main, cette ſienne ſubjection, la contention de ſon ame ſe ſoulageoit, ſur ce qu'apportant ce mal comme attendu, ſon obligation en amoindriſſoit, & lui en poiſoit moins. Quand il a eu loi a ſon choix (ſa penſée deſbrouillée & deſbandée, ſon corps ſe trouvant en ſon deu) de le faire lors premierement tenter, ſaiſir, & ſurprendre à la connoiſſance d'autrui, il s'eſt gueri tout net. A qui on a eſté une fois capable, on n'eſt plus incapable, ſinon par juſte foibleſſe. Ce malheur n'eſt à craindre qu'aux entrepriſes, où noſtre ame ſe trouve outre meſure tenduë de deſir &

de reſpect ; & notamment où les commoditez ſe rencontrent improuveues & preſſantes. On n'a pas moyen de ſe ravoir de ce trouble. J'en ſçai, à qui il a ſervi d'y apporter le corps meſme, demi raſſaſſié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur ; & qui par l'aage ſe trouve moins impuiſſant, de ce qu'il eſt moins puiſſant : Et tel autre, à qui il a ſervi auſſi qu'un ami 11 l'ait aſſeuré d'eſtre fourni d'une contre-batterie d'enchantements certains, à le preſerver. Il vaut mieux, que je die comment ce fut.

Un Comte de très-bon lieu, de qui j'eſtois fort privé, ſe mariant avec une belle Dame, qui avoit été pourſuivie de tel qui aſſiſtoit à la feſte, mettoit en grande peine ſes amis ; & nommément une vieille Dame ſa parente, qui préſidoit à

11 Dans l'édition in-4to de 1588, où Montagne n'avoit pas trouvé à propos d'intéreſſer l'hiſtoire de ſon ami qu'il guerit par cette contrebatterie, il s'étoit contenté de dire, *Et à celui qui ſera en allarme des liaiſons, qu'on lui perſuade hors de là, qu'on lui fournira des contr'enchantemens d'un effect merveilleux & certain.*

ces nopces, & les faiſoit chez elle, craintive de ſes ſorcelleries ; ce qu'elle me fit entendre. Je la priai de s'en repoſer ſur moi. J'avois de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or platte, où eſtoient gravées quelques figures celeſtes contre le coup du Soleil, & pour oſter la douleur de teſte, la logeant à point, ſur la couſture du teſt: & pour l'y tenir, elle eſtoit couſuë à un ruban propre à rattacher ſous le menton : Reſverie germaine à celle dequoi nous parlons. *Jacques Peletier*, vivant chez moi, m'avoit faict ce preſent ſingulier. J'adviſai d'en tirer quelque uſage, & dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour lui en vouloir preſter une ; mais que hardiment il s'allaſt coucher : Que je lui ferois un tour d'ami ; & n'eſpargnerois à ſon beſoin, un miracle, qui eſtoit en ma puiſſance, pourveu que ſur ſon honneur, il me promiſt de le tenir très-fidellement ſecret. Seulement, comme ſur la nuict on iroit lui

porter le reſveillon, s'il lui eſtoit mal allé, il me fiſt un tel ſigne. Il avoit eu l'ame & les oreilles ſi battues, qu'il ſe trouva lié du trouble de ſon imagination : & me fit ſon ſigne à l'heure ſuſdite. Je lui dis lors à l'oreille, qu'il ſe levaſt, ſous couleur de nous chaſſer, prinſt en ſe jouant la robbe de nuict, que j'avois ſur moi (nous eſtions de taille fort voiſine) & s'en veſtit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, Quand nous ſerions ſortis, qu'il ſe retiraſt à 12 tomber de l'eau : diſt trois fois telles parolles; & fiſt tels mouvements. Qu'à chacune de ces trois fois il ceigniſt le ruban, que je lui mettois en main, & couchaſt bien ſoigneuſement la medaille qui eſtoit attachée, ſur ſes roignons : la figure en telle poſture : Cela faict, ayant à la derniere fois bien eſtreint ce ruban, pour qu'il ne ſe peuſt ni deſnouer ni mouvoir de ſa place, qu'en toute aſſeurance il s'en retour-

12 Pur gaſconiſme, pour dire *faire de l'eau.*

naſt à ſon prix faict: & n'oubliaſt de rejetter ma robbe ſur ſon lict; en maniere qu'elle les 13 abriaſt tous deux. Ces ſingeries ſont le principal de l'effect: notre penſée ne ſe pouvant deſmeſler, que moyens ſi eſtranges ne viennent de quelque abſtruſe ſcience. Leur innanité leur donne poids & reverence. Somme, il fut certain que mes characteres ſe trouverent plus Veneriens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte & curieuſe, qui me convia à tel effect, eſloigné de ma nature. Je ſuis ennemi des actions ſubtiles & feintes: & hai la fineſſe, en mes mains, non ſeulement recreative, mais auſſi profitable.

13 Couvrir. —— Abri eſt encore en uſage. Pourquoi perdre *abrier* qui en vient naturellement & dont le ſon eſt très-agréable ? — Cotgrave l'a mis dans ſon Dictionnaire: & ſelon Menage *abrier* eſt un vieux mot qui ſignifie *couvrir*. — — *Abrier* n'eſt pas encore tout-à-fait proſcrit. Dans le langage des Jardiniers, *abrier une plante*, c'eſt la mettre à couvert du mauvais temps. Je ne crois pas que cette expreſſion, placée à propos dans des vers, choquât l'oreille de nos plus délicats puriſtes.

Si l'action n'eſt vicieuſe, la route l'eſt. Amaſis Roi d'Egypte, epouſa Laodice très-belle fille Grecque: & lui, qui ſe montroit gentil compagnon par tout ailleurs, ſe trouva court 14 à jouir d'elle & menaça de la tuer, eſtimant que ce fuſt quelque ſorciere. Comme ès choſes qui conſiſtent en fantaiſie, elle le rejetta à la devotion: & ayant faict ſes vœux & promeſſes à Venus, il ſe trouva divinement remis, dès la premiere nuict d'après ſes oblations & ſacrifices 15. Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuſes, querelleuſes & fuyardes, qui nous reſ-

14 *Herodot.* L. II, p. 180, où l'on voit que ce ne fut pas Amaſis, mais Laodicé, ou *Ladice* qui s'avila de faire à Venus un vœu dont elle s'acquitta très-fidelement: *car* dit Herod. *Ladice lui érigea une Statue comme elle l'avoit promis: & cette Statue ſubſiſtoit encore de mon temps.*

15 Dans l'édition in-4to de 1558, Montagne avoit dit ici, *Mais il faut auſſi que celles à qui légitimement on le peut demander, oſtent ces façons cérémonieuſes & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles ſe contraignent un peu pour s'accommoder à la neceſſité de ce ſiecle malheureux.*

treignent en nous allumant. La 16 brude Pythagoras, disoit 17 que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte, & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement: Et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (& elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes & aspres; & aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soi, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fievre & despit de cet accident, qui lui dure aux occasions suivantes.

16 Montagne a voulu parler de *Theano*, fameuse Pythagoricienne, qui étoit la femme, & non la belle-fille de Pythagore. *La femme de Pythagore s'appelloit Theano.* Diogene Laërce dans la Vie de Pythagore, L. VIII. Segm. 42. C'est Menage qui dans son *Histoire des Femmes Philosophes* a relevé cette petite mépriſe de Montagne. *Diog. Laërt.* Tom. II. p. 500. col. 2.

17 *Diog. Laërt.* dans la vie de Pythagore; Liv. VIII. Segm. 43.

Les Mariez, le temps eſtant tout leur, ne doivent ni preſſer ni taſter leur entrepriſe, s'ils ne ſont preſt. Et vault mieux faillir indecemment, à eſtreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation & de fievre, attendant une & une autre commodité plus privée & moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle miſere, pour s'eſtre eſtonné & deſeſperé du premier refus. Avant la poſſeſſion priſe, le patient ſe doit à faillies & divers temps, legerement eſſayer & offrir, ſans ſe piquer & opiniaſtrer, à ſe convaincre definitivement ſoi-meſme. Ceux qui ſçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils ſe ſoignent ſeulement de contrepipper leur fantaiſie.

On a raiſon de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant ſi importunement lors que nous en avons le plus affaire : & conteſtant de l'autorité ſi imperieuſement avec noſtre volonté, refuſant avec tant de fierté & d'obſtination nos ſollicitations & mentales & manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande ſa re-

bellion, & qu'on en tire preuve de ſa condemnation, il m'avoit payé pour plaider ſa cauſe, à l'adventure mettrois-je en ſoupçon nos autres membres ſes compagnons, de lui eſtre allé dreſſer par belle envie de l'importance & douceur de ſon uſage, cette querelle apoſtée; & avoir par complot, armé le monde à l'encontre de lui, le chargeant malignement ſeul de leur faute commune. Car je vous donne à penſer, s'il y a une ſeule des parties de noſtre corps, qui ne refuſa à noſtre volonté ſouvent ſon operation. & qui ſouvent ne s'exerce contre noſtre volonté. Ellez ont chacune des paſſions propres qui les eſveillent & endorment, ſans noſtre congé. A quant de fois teſmoignent les mouvements forcez de noſtre viſage, les penſées que nous tenions ſecrettes, & nous trahiſſent aux aſſiſtants? Cette meſme cauſe qui anime ce membre, anime auſſi ſans noſtre ſceu, le cœur, le poulmon, & le pouls: la veue d'un object agreable reſpandant imperceptiblement en nous la

flamme d'une emotion fievreuſe. N'y a-t'il que ces muſcles & ces veines, qui s'elevent & ſe couchent, ſans l'aveu non ſeulement de noſtre volonté, mais auſſi de noſtre penſée? Nous ne commandons pas à nos cheveux de ſe heriſſer, & à noſtre peau de fremir de deſir ou de crainte. La main ſe porte ſouvent où nous ne l'envoyons pas. La langue ſe tranſit, & la voix ſe fige 18 à ſon heure. Lors meſme que n'ayants de quoi frire, nous le lui deffendrions volontiers, l'appetit de manger & de boire ne laiſſe pas d'eſmouvoir les parties, qui lui ſont ſubjettes, ni plus ni moins que cet autre appetit: & nous abandonne de meſme, hors de propos, quand bon lui ſemble. Les outils qui ſervent à deſcharger le ventre, ont leurs propres dilatations & compreſſions, outre & contre noſtre advis, comme ceux-ci deſtinés à deſcharger les roignons. Et ce que pour autorizer la puiſſance de noſtre volonté,

18 *En un certain temps malgré notre volonté.*

Saint Auguſtin allegue avoir veu quelqu'un 19 qui commandoit à ſon derriere autant de pets qu'il en vouloit : & que Vives encherit d'un autre exemple de ſon temps, de pets organizez, ſuivants le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne ſuppoſe non plus pure l'obeiſſance de ce membre. Car en eſt-il ordinairement de plus indiſcret & tumultuaire ? Joint que j'en cognois un ſi turbulent & reveſche, qu'il y a quarante ans, qu'il tient ſon maiſtre à peter d'une haleine & d'une obligation conſtante & irremittente, & le meine ainſi à la mort. Et pleuſt à Dieu que je ne le ſceuſſe que par les hiſtoires, combien de fois noſtre ventre par le refus d'un ſeul pet, nous meine juſques aux portes

19 Nonnulli ab imo ſine pudore ullo ita numeroſos pro arbitrio ſonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur. *Auguſt.* de Civitate Dei, L. XIV, c. 25. Sur quoi voici ce que Vivès ajoute en forme de Commentaire : --- *Talis fuit memoriâ noſtrâ Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Cæſaris & Philippi ejus filii; nec ullum erat carmen, quod non ille crepitibus podicis redderet.*

d'une mort très-angoiſſeuſſe : & que 20 l'Empereur qui nous donna la liberté de peter par tout, nous en euſt donné le pouvoir : Mais noſtre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraiſemblablement la pouvons-nous marquer de rebellion & ſedition, par ſon deſreiglement & deſobeiſſance ? Veut-elle tousjours ce que nous voudrions 21 qu'elle voulût ? Ne veut-elle pas ſouvent ce que nous lui prohibons de vouloir ; & à noſtre évident dommage ? ſe laiſte-t'elle non plus mener aux concluſions de noſtre raiſon ? Enfin, je dirois pour monſieur ma Partie, que plaiſe à conſiderer qu'en ce fait ſa cauſe eſtant inſeparablement conjointe 22 à un conſort, & indiſtinctement, on ne s'ad-

20 *Claude*, cinquieme Empereur Romain. Mais Suetone rapporte ſeulement qu'on diſoit que l'Empereur Claude avoit eu deſſein d'autoriſer cette liberté par un Edit : *Dicitur etiam meditatus Edictum quo veniam daret ſtatum crepitumque ventris in convivio emittendi.* In vitâ Claudii, c. 32.

21 *Qu'elle voulût.*

22 *A un compagnon.*

dreſſe pourtant qu'à lui, & par les arguments & charges qui ne peuvent appartenir à ſondit conſort. Car l'effect d'icelui eſt bien de convier inopportunement par fois, mais refuſer, jamais: & de convier encore tacitement & quietement. Partant ſe void l'animoſité & illegalité manifeſte des accuſateurs. Quoiqu'il en ſoit, proteſtant, que les Advocats & Juges ont beau quereller & ſentencier, Nature tirera cependant ſon train: Qui n'auroit faict que raiſon, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege: Autheur du ſeul ouvrage immortel, des mortels: Ouvrage divin ſelon Socrates: & Amour, deſir d'immortalité, & Demon immortel lui-meſme.

Tel à l'adventure par cet effect de limagination, laiſſe ici les eſcrouëlles, que ſon compagnon reporte en Eſpaigne. Voila pourquoi en telles choſes l'on a accouſtumé de demander une ame preparée. Pourquoi pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient,

avec tant de fauſſes promeſſes de gueriſon : ſi ce n'eſt afin que l'effect de l'imagination ſupplée l'impoſture de leur apoſéme ? Ils ſçavent qu'un des maiſtres de ce meſtier leur a laiſſé par eſcrit, qu'il s'eſt trouvé des hommes à qui la ſeule veuë de la medecine faiſoit l'operation : Et tout ce caprice m'eſt tombé preſentement en main, ſur le conte que me faiſoit un domeſtique apotiquaire de feu mon pere, homme ſimple & Souyſſe, nation peu vaine & menſongiere : d'avoir cogneu long-temps un marchand à Toulouſe maladif & ſubject à la pierre, qui avoit ſouvent beſoin de clyſteres, & ſe les faiſoit diverſement ordonner aux Medecins, ſelon l'occurence de ſon mal : apportez qu'ils eſtoient, il n'y avoit rien obmis des formes accouſtumées : ſouvent il taſtoit s'ils eſtoient trop chauds : le voila couché, renverſé, & toutes les approches faictes, ſauf qu'il ne s'y faiſoit aucune injection. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le patient accommodé

modé, comme s'il avoit veritablement pris le clyſtere, il en ſentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et ſi le Medecin n'en trouvoit l'operation ſuffiſante, il lui en redonnoit deux ou trois autres, de meſme forme. Mon teſmoin jure, que pour eſpargner la deſpence (car il les payoit, comme s'il les euſt receus) la femme de ce malade ayant quelquefois eſſayé d'y faire ſeulement mettre de l'eau tiede, l'effect en deſcouvrit la fourbe; & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il 23 faulſit revenir à la premiere façon.

Une femme penſant avoir avalé une eſpingle avec ſon pain, crioit & ſe tourmentoit comme ayant une douleur inſupportable au goſier, où elle penſoit la ſentir arreſtée: mais parce qu'il n'y avoit ni enfleure, ni alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'eſtoit que fantaſie & opinion, priſe

23 *Falut.*

de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en paſſant, la fit vomir & jetta à la deſrobée dans ce qu'elle rendit, une eſpingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, ſe ſentit ſoudain deſchargée de ſa douleur. Je ſcai qu'un Gentil-homme ayant traicté chez lui une bonne compagnie, ſe vanta trois ou quatre jours après par maniere de jeu (car il n'en eſtoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paſte : dequoy une Damoiſelle de la troupe print telle horreur, qu'en eſtant tombée en un grand deſvoyement d'eſtomac & fievre, il fut impoſſible de la ſauver.

Les beſtes meſmes ſe voyent comme nous, ſubjectes à la force de l'imagination : teſmoins les chiens, qui ſe laiſſent mourir de deuil de la perte de leurs maiſtres : nous les voyons auſſi japper & tremouſſer en ſonge, hannir les chevaux & ſe debatre : mais tout ceci ſe peut rapporter à l'eſtroite couſture de l'eprit & du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes.

C'eſt autre choſe, que l'imagination agiſſe quelquefois, non contre ſon corps ſeulement, mais contre le corps d'autrui. Et tout ainſi qu'un corps rejette ſon mal à ſon voiſin, comme il ſe voit en la peſte, en la verolle, & au mal des yeux qui ſe chargent de l'un à l'autre :

d *Dum ſpectant oculi læſos, lædantur & ipſi,*
Multaque corporibus tranſitione nocent:

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eſlance des traits, qui puiſſent offenſer l'objet eſtrangier. L'Ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées & courrouſſées contre quelqu'un, elles le tuoient du ſeul regard. Les tortues, & les autruches couvent leurs œufs de la ſeule veuë, ſigne qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux ſorciers, on les dit avoir des yeux offenſifs & nuiſans :

---

d Des yeux ſont incommodés en regardant des yeux malades; & bien des choſes nuiſibles paſſent imperceptiblement d'un corps dans un autre. *Ovid. De Remedio Amor.* L. II, c. *vſ.* 320.

e *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

Ce sont pour moi mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantaisies: tesmoin celle qui engendra le More. Et il fut presenté à Charles Roi de Boheme & Empereur, une fille d'auprès de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conçeuë, à cause d'une image de Sainct Jean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme: tesmoin les brebis de Jacob & les perdrix & lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernierement chez moi un chat guestant un oiseau au hault d'un arbre, & s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque es-

e *Je ne sçai quel faux œil mes Agneaux ensorcelle.* Virg. Ecl. III, 103.

pace de temps, l'oiſeau s'eſtre laiſſé choir comme mort entre les pates du chat, ou enivré par ſa propre imagination ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui aiment la volerie ont oui faire le conte du fauconnier, qui arreſtant obſtinément ſa veuë contre un milan en l'air, gageoit, de la ſeule force de ſa veuë le ramener contrebas: & le faiſoit à ce qu'on dit. Car les Hiſtoires que j'emprunte, je les renvoye ſur la conſcience de ceux de qui je les prends. Les diſcours ſont à moi, & ſe tiennent par la preuve de la raiſon, non de l'experience; chaſcun y peut joindre ſes exemples: & qui n'en a point, qu'il ne laiſſe pas de croire qu'il en eſt aſſez, veu le nombre & varieté des accidents. Si je ne 24 comme

24 J'ai trouvé dans une des dernieres éditions de Montagne: *Si je ne conte bien, qu'un autre conte pour moi:* Mais dans toutes les plus anciennes il y a, *Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moi*; c'eſt-à-dire, *Si j'employe des exemples qui ne conviennent pas exactement au ſujet que j'ai en main, qu'un autre y en ſubſtitue de plus conve-*

bien, qu'un autre comme pour moi. Auſſi en l'eſtude que je traite, de nos mœurs & mouvements, les temoignages fabuleux, pourveu qu'ils ſoient poſſibles, y ſervent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'eſt tousjours un tour de l'humaine capacité: duquel je ſuis utilement adviſé par recit. Je le voi, & en fai mon profit, également en ombre qu'en corps. Et aux diverſes leçons, qu'ont ſouvent les hiſtoires, je prends à me ſervir de celle qui eſt la plus rare & memorable. Il y a des Autheurs, deſquels la fin c'eſt dire les évenements : La mienne, ſi j'y ſçavois advenir, ſeroit dire ſur ce qui peut advenir. Il eſt juſtement permis aux Eſcholes, de ſuppoſer des ſimilitudes,

nables. Le verbe *Commer* n'eſt pas encore tout-à-fait hors d'uſage, & il faudroit le conſerver ſi l'on n'en a point d'autre à mettre à la place. Nos peres étoient plus ſages que nous ſur cet article. Ils faiſoient des mots, quand ils en avoient beſoin pour pouvoir exprimer leurs penſées d'une maniere vive & courte, & ils ne ſe dégoûtoient point de ceux dont ils avoient actuellement beſoin.

quand ils n'en ont point. Je n'en fai pas ainſi, pourtant, & ſurpaſſe de ce coſté-là, en religion ſuperſtitieuſe, toute foi hiſtoriale. Aux exemples que je tire ceans de ce que j'ai leu, oui, faict, ou dict, je me ſuis defendu d'oſer alterer juſques aux plus legeres & inutiles circonſtances: ma conſcience ne falſifie pas un iota, mon inſcience je ne ſçai.

Sur ce propos, j'entre par fois en penſée qu'il puiſſe aſſez bien convenir à un Theologien, à un Philoſophe, & telles gens d'exquiſe & exacte conſcience & prudence, d'eſcrire l'hiſtoire. Comment peuvent-ils engager leur foi ſur une foi populaire? comment reſpondre des penſées de perſonnes incognues, & donner pour argent comptant leurs conjectures? Des actions à divers membres, qui paſſent en leur préſence, ils refuſeroient d'en rendre teſmoignages, aſſermentez par un Juge. Et n'ont homme ſi familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement reſpondre. Je tiens moins ha-

zardeux d'eſcrire les choſes paſſées, que preſentes : d'autant que l'eſcrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps : eſtimants que je les voi d'une veue moins bleſſée de paſſion qu'un autre, & de plus près, pour l'accès que fortune m'a donné aux chefs partis. Mais ils ne diſent pas, que pour la gloire de Salluſte je n'en prendrois pas la peine : ennemi juré d'obligation, d'aſſiduité, de conſtance, qu'il n'eſt rien ſi contraire à mon ſtile, qu'une narration eſtendue. Je me recouppe ſi ſouvent, à faute d'haleine. Je n'ai ni compoſition ni explication, qui vaille. Ignorant au delà d'un enfant, des fraſes & vocables, qui ſervent aux choſes plus communes. Pourtant ai je pris à dire ce que je ſcai dire : accommodant la matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidaſt, ma meſure pourroit faillir à la ſienne. 25 Que ma liberté, eſtant ſi

25 *Rapportez ce* Que, *à ces mots qui ſont à douze*

libre, j'euſſe publié des jugemens, à mon gré meſme, & ſelon raiſon, illegitimes & puniſſables. Plutarche nous diroit volontiers de ce qu'il en a faict, que c'eſt l'ouvrage d'autrui, que ſes exemples ſoient en tout & partout veritables : qu'ils ſoient utiles à la poſterité, & preſentez d'un luſtre qui nous eſclaire à la vertu, que c'eſt ſon ouvrage. Il n'eſt pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un Conte ancien, qu'il ſoit ainſi ou ainſi.

CHAPITRE XXI.

Le profit de l'un eſt dommage de l'autre.

DEMADES Athenien condamna [1] un homme de ſa ville, qui faiſoit meſtier de vendre les choſes neceſſaires aux enterre-

ou treize lignes d'ici. Mais ils ne diſent pas, *&c. Ce rapport eſt aſſez éloigné : mais on peut le découvrir aiſément avec un peu d'application. Dans quelques éditions on a mis ou par ignorance, ou pour ſoulager le Lecteur*, Outre que ma liberté, *&c.*

1 *Senec. de Beneficiis*, L. VI, c. 38. d'où preſque tout ce chapitre a été pris.

mens, ſous t'te de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que ce profit ne lui pouvoit venir ſans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement ſemble eſtre mal pris ; 2 d'autant qu'il ne ſe fait aucun profit qu'au dommage d'autrui, & qu'à ce compte il faudroit condamner toute ſorte de gain. Le marchand ne faict bien ſes affaires, qu'à la debeauche de la jeuneſſe : le laboureur à la cherté des bleds : l'architecte à la ruine des maiſons : les officiers, la juſtice aux procez & querelles des hommes : l'honneur meſme & pratique des Miniſtres de la Religion ſe tire de noſtre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaiſir à la ſanté de ſes amis meſmes, dit l'ancien Comique Grec ; ni ſoldat à la paix de ſa ville : ainſi du reſte. Et qui pis eſt, que chacun ſe ſonde au dedans, il trouvera que nos

2 Cui enim non ex alieno incommodo lucrum? Miles bellum optat. Agricolam annona caritas erigit. Eloquens captat pretium ex litium numero. Medicis gravis annus in quæſtu eſt. Inſtitutores debeatarum mercium Juventus corrupta locupletat. Nullâ tempeſtate, nullo igne lædantur tecta, jacebit opera fabrilis. *Id. ibid.*

ſouhaits interieurs pour la pluſpart naiſſent & ſe nourriſſent aux deſpens d'autrui. Ce queconſiderant, il m'eſt venu en fantaiſie, comme Nature ne ſe dement point en cela de ſa generale police : car les phyſiciens tiennent que la naiſſance, nourriſſement & augmentation de chaque choſe, eſt l'alteration & corruption d'une autre :

a *Nam quodcunque ſuis mutatum finibus exit,*
Continuò hoc mors eſt illius, quod fuit ante.

CHAPITRE XXII.

De la Couſtume, & de ne changer aiſement une loi receue.

CELUI me ſemble avoir très-bien conceu la force de la couſtume, qui premier forgea ce 1 Conte, qu'une femme de

a Dès qu'une choſe ſort de ſes limites par voie de tranſmutation, ce nouvel état eſt la mort de ce qu'elle étoit auparavant. *Lucret.* L. II, *vſ.* 752, 753.

1 On en a fait une eſpece de Proverbe, que *Petrone* a exprimé ainſi,

---- *Tollere taurum*

village ayant appris de careſſer & porter entre ſes bras un veau dès l'heure de ſa naiſſance, & continuant tousjours à ce faire, gagna par l'accouſtumance que tout grand bœuf qu'il eſtoit, elle le portoit encore. Car c'eſt à la vérité une violente & traiſtreſſe maiſtreſſe d'eſchole, que la couſtume. Elle eſtablit en nous peu à peu, à la deſrobée, le pied de ſon authorité: mais par ce doux & humble commencement, l'ayant raſſis & planté avec l'aide du temps, elle nous deſcouvre tantoſt un furieux & tyrannique uſage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hauſſer ſeulement les yeux. Nous lui voyons forcer tous les coups les reigles de Nature: a *Uſus efficaciſſimus rerum omnium magiſter.* J'en crois l'Antre de Platon en ſa Republique, & les Medecins, qui quittent ſi ſouvent à ſon authorité les raiſons de leur art: & ce

Qui tulerit vitulum, illa poteſt.

vous le trouverez auſſi parmi les Adages d'*Eraſme*, Chil. I. Cent. 2. Adag. 51.

a L'uſage eſt l'inſtructeur le plus efficace de toutes choſes. *Plin.* Nat. Hiſt. L. XXVI, c. 3.

Roi qui par ſon moyen rangea ſon eſtomac à ſe nourrir de poiſon : & la fille qu'Albert recite s'eſtre accouſtumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands Peuples, & en fort divers climats, qui en vivoient, en faiſoient proviſion, & les appaſtoient, comme auſſi des ſauterelles, fourmis, lezards, chauveſouris ; & fut un crapaut vendu ſix eſcus en une neceſſité de vivres: ils les cuiſent & appreſtent à diverſes ſauces. Il en fut trouvé d'autres auſquels nos chairs & nos viandes eſtoient mortelles & venimeuſes. b *Conſuetudinis magna vis eſt. Pernoctant venatores in nive, in montibus uri ſe patiuntur : Pugiles, cæſtibus contuſi, ne ingemiſcunt quidem.* Ces exemples eſtrangers ne ſont pas eſtranges, ſi nous

b La force de la Coutume eſt grande. C'eſt elle qui eſt cauſe que les Chaſſeurs paſſent des nuits entieres dans la neige, que de jour ils ſe laiſſent brûler de chaleur ſur les montagnes, & que les Athletes meurtris à coups de gantelets, ne pouſſent pas le moindre gémiſſement. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. II, c. 17.

conſiderons ce que 2 nous eſſayons ordinairement ; combien l'accouſtumance hebete nos ſens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voiſins des cataractes du Nil : & ce que les Philoſophes eſtiment de la muſique celeſte ; que les corps de ces cercles, eſtant ſolides, polis & venants à ſe leſcher & frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuſe harmonie, aux couppures & 3 muances de laquelle ſe mirent les contours & changemens 4 des caroles des aſtres : mais qu'univerſellement les ouïes des creatures de ça bas, endormies, comme celles des Ægyptiens, par la continuation de ce ſon, ne le peu-

---

2 *Nous éprouvons*. Montagne employe ſouvent le mot d'*eſſayer* dans ce ſens-là. *Comme* eſſayent *les voiſins des clochers*, dit-il un peu plus bas : c'eſt-à-dire *comme éprouvent les voiſins des Cloches*,

3 *Muance*, changement. *Borel* dans ſon *Treſor des Recherches ----- Gauloiſes & Françoiſes*.

4 C'eſt-à-dire, de la danſe, des révolutions des Aſtres. *Carole*, vieux mot qui ſignifie *danſe*. Voyez *Borel*, & le Dictionnaire Etymologique de *Menage*.

vent appercevoir pour grand qu'il ſoit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne ſçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon [4] collet de fleurs ſert à mon nez : mais après que je m'en ſuis veſtu trois jours de ſuitte, il ne ſert qu'aux nez aſſiſtants. Ceci eſt plus eſtrange, que nonobſtant les longs intervalles & intermiſſions, l'accouſtumance puiſſe joindre & eſtablir l'effect de ſon impreſſion ſur nos ſens : comme eſſayent les voiſins des clochiers. Je loge chez moi en une tour, où à la diane & à la retraitte une fort groſſe cloche ſonne tous les jours l'Avé Maria. Ce tintamarre eſtonne ma tour meſme : & aux premiers jours me ſemblant inſupportable, en peu de temps m'apprivoiſe de maniere que je loy ſans offenſe, & ſouvent ſans m'en eſveiller.

4 C'eſt apparemment ce qu'on nomme plus proprement aujourd'hui *Collet de ſenteur*, eſpece de *pourpoint de peau parfumée, a petites baſques, & ſans manche*, comme l'ont décrit Meſſieurs de l'Académie dans leur Dictionnaire.

Platon tanſa un enfant, qui joüoit aux noix. Il lui reſpondit : Tu me tanſes de peu de choſe. *L'accouſtumance* 6 repliqua Platon, *n'eſt pas choſe de peu.* Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dès noſtre plus tendre enfance ; & que noſtre principal gouvernement eſt entre les mains des nourrices. C'eſt paſſetemps aux meres de voir un enfant tordre le col a un poulet, & s'eſbattre à bleſſer un chien & un chat, Et tel pere eſt ſi ſot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit ſon fils goumer injurieuſement un païſant, ou un laquai, qui ne ſe defend point : & à gentilleſſe, quand il le void affiner ſon compagnon par quelque malicieuſe deſloyauté, & tromperie. Ce ſont pourtant les vrayes ſemences & racines de la cruauté, de la tyrranie de

6 *Diog. Laërt.* dans la vie de Platon. Liv. III, Segm. 38, Mais Diogène Laërce ne dit pas que la perſonne que Platon tanſa fût un enfant, & qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il joüoit aux dez, ce qui rend la réponſe de Platon bien plus importante.

la trahiſon Elles ſe germent là, & s'eſlevent après gaillardement, & profittent à force entre les mains de la couſtume. Et eſt une très-dangereuſe inſtitution, d'excuſer ces vilaines inclinations, par la foibleſſe de l'aage, & legereté du ſubject. Premierement c'eſt nature qui parle, de qui la voix eſt lors plus pure & plus naïfve qu'elle eſt plus greſle & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la différence des eſcus aux eſpingles: elle depend de ſoi. Je trouve bien plus juſte de conclurre ainſi: Pourquoi ne tromperoit-il aux eſcus, puiſqu'il trompe aux eſpingles? que comme ils font: Ce n'eſt qu'aux eſpingles: il n'auroit garde de le faire aux eſcus. Il faut apprendre ſoigneuſement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent, non en leur action ſeulement, mais ſurtout en leur cœur: que la penſée meſme leur en ſoit odieuſe, quelque

maſque qu'ils portent. Je ſçai bien, que pour m'eſtre duict en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand & plain chemin, & avoir eu à contrecœur de meſler ni tricotterie ni fineſſe à mes jeux enfantins, (comme de vrai il faut noter, que les jeux des enfants ne ſont pas jeux: & les faut juger en eux, comme leurs plus ſerieuſes actions) il n'eſt paſſetemps ſi leger, où je n'apporte, 7 du dedans, & d'une propenſion naturelle & ſans eſtude, une extreſme contradiction à tromper. Je manie les cartes pour les doubles, & tiens compte, comme pour doubles doublons, lorſque le gaigner & perdre, contre ma femme & ma fille, m'eſt indifferent, comme lorſqu'il va de bon. En tout & partout, il y a aſſez de mes yeux à me tenir en office: il n'y en a point, qui me veillent de ſi près ni que je reſpecte plus.

---

7 *Du fond du cœur & d'une inclination naturelle.*

Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes, né ſans bras, qui a ſi bien façonné ſes pieds, au ſervice que lui devoient les mains, qu'il en ont à la verité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant il les nomme ſes mains, il trenche, il charge un piſtolet & le laſche, il enfille ſon eguille, il coud, il eſcrit, il tire le bonnet, il ſe peigne, il jouë aux cartes & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que ſçauroit faire quelqu'autre : l'argent que je lui ai donné, il l'a emporté en ſon pied, comme nous faiſons en noſtre main.

J'en vis un autre eſtant enfant, qui manioit une eſpée à deux mains, & une hallebarde, du pli du col à faute de mains, les jettoit en l'air & les reprenoit, lançoit une dague, & faiſoit craqueter un fouët auſſi bien que charretier de France. Mais on deſcouvre bien mieux 8 ſes effets aux eſtranges impreſſions, qu'elle faict en

8 *Les effets de la Coutume, par les étranges impreſſions*, &c.

nos ames, où elle ne trouve pas tant de reſiſtance. Que ne peut-elle en nos jugements & en nos creances? y a-t'il opinion ſi bizarre (je laiſſe à part la groſſiere impoſture des religions, de quoi tant de grandes nations, & tant de ſuffiſants perſonages ſe ſont veus enivrez: Car cette partie eſtant hors de nos raiſons humaines, il eſt plus excuſable de s'y perdre, à qui n'y eſt extraordinairement eſclairé par faveur divine) mais d'autres opinions y en a-t'il de ſi eſtranges, qu'elle n'aie planté & eſtabli pour loix ès régions que bon lui a ſemblé? Et eſt très-juſte cette ancienne exclamation: c *Non pudet phyſicum, id eſt ſpeculatorem veneratoremque naturæ, ab animis conſuetudine imbutis quærere teſtimonium veritatis?*

J'eſtime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaſie ſi forcenée

c Quelle honte a un phyſicien, qui doit fouiller dans les ſecrets de la Nature, d'alleguer pour des preuves de la vérité ce qui n'eſt que prévention & que coutume! *Cic.* de Nat. Deor. L. 1, c. 30. *De la Traduction de M. l'Abbé* d'Olivet.

qui ne rencontre l'exemple de quelque uſage public, & par conſequent que noſtre raiſon n'eſtaye & ne fonde. Il eſt des peuples où on tourne le dos à celui qu'on ſalue, & ne regarde-t'on jamais celui qu'on veut honorer ; il en eſt où quand le Roi crache, la plus favorite des Dames de ſa Cour tend la main : & en autre nation les plus apparents qui ſont autour de lui, ſe baiſſent à terre, pour amaſſer en du linge ſon ordure. Deſrobons ici la place d'un conte. Un Gentil-homme François ſe mouchoit touſjours de ſa main (choſe très-ennemie de noſtre uſage) defendant là-deſſus ſon faict & eſtoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce ſale excrement, que nous allaſſions lui appreſtant un beau linge delicat à le recevoir : & puis, qui plus eſt, à l'empaqueter & ſerrer ſoigneuſement ſur nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verſer où que ce fuſt, comme nous fai-

ſons toutes nos autres ordures. Je trouvai qu'il ne parloit pas du tout ſans raiſon : & m'avoit la couſtume oſté l'appercevance de cette eſtrangeté, laquelle pourtant nous trouvons ſi hideuſe, quand elle eſt recitée d'un autre Païs. Les miracles ſont ſelon l'ignorance en quoi nous ſommes de la nature, non ſelon l'eſtre de la nature. L'aſſuefaction endort la veue de noſtre jugement. Les Barbares ne nous ſont de rien plus merveilleux que nous ſommes à eux : ni avec 9 plus d'occaſion, comme chaſcun ſçavoit, après s'eſtre promené par ces loingtains exemples, 10 ſe coucher ſur les propres, & les conferer ſainement. La raiſon humaine eſt une teinture infuſe environ de pareil poids à toutes nos opinions & mœurs, de quelque forme qu'elles ſoient : infinie en matiere, infinie en diverſité. Je m'en re-

9 *Ny avec* plus de raiſon.

10 C'eſt-à-dire, ſi je ne me trompe, *réfléchir ſur les exemples qu'il donne lui-même, ſur ſes propres coutumes, & les comparer ſincérement avec les exemples & les coutumes des autres Nations.*

tourne. Il eſt des Peuples, où ſaut ſa femme & ſes enfans aucun ne parle au Roi que par ſarbatane. En une meſme Nation & les vierges montrent à deſcouvert leurs parties honteuſes, & les mariées les couvrent & cachent ſoigneuſement. A quoi cette autre couſtume qui eſt ailleurs, a quelque relation : la chaſteté n'y eſt en prix que pour le ſervice du mariage : car les filles ſe peuvent abandonner à leur poſte, & engroiſſées ſe faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chaſcun. Et ailleurs ſi c'eſt un Marchand qui ſe marie, tous les Marchands conviez à la nopce, couchent avec l'eſpouſée avant lui : & plus il y en a, plus a-t'elle d'honneur & de recommandation de fermeté & de capacité : ſi un Officier ſe marie, il en va de meſme ; de meſme ſi c'eſt un Noble ; & ainſi des autres : ſauf ſi c'eſt un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'eſt au Seigneur à faire : & ſi on ne laiſſe pas d'y recommander eſtroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en eſt

où il ſe void des bordeaux publics de maſles, voire & des mariages : où les femmes vont à la guerre quant & leurs maris, & ont rang, non au combat ſeulement, mais auſſi au commandement : Où non ſeulement les bagues ſe portent au nez, aux levres, aux joues, & aux orteils des pieds : mais des verges d'or bien poiſantes au travers des tetins & des feſſes : Où en mangeant on s'eſſuye les doigts aux cuiſſes, & à la bourſe des genitoires, & à la plante des pieds : Où les enfans ne ſont pas heritiers, ce ſont les freres & nepveux : & ailleurs les nepveux ſeulement, ſauf en la ſucceſſion du Prince ; Où pour reigler la communauté des biens, qui s'y obſerve, certains Magiſtrats ſouverains ont charge univerſelle de la culture des terres, & de la diſtribution des fruicts, ſelon le beſoin d'un chaſcun : Où l'on pleure 11 la mort des

11 Je crois que Montagne a pris ceci d'*Herodote*, L. V, p. 330. où cet Hiſtorien dit que certains peuples de Thrace pleurent à la naiſſance de leurs enfans, & enterrent leurs morts avec de grands témoignage de ioie.

enfans

enfans, & feſtoye-l'on celle des vieillards: Où ils couchent en des licts dix ou douze enſemble avec leurs femmes, ſe peuvent marier, les autres non : Où l'on eſtime ſi mal de la condition des femmes, que l'on y tuë les femelles qui y naiſſent & achepte-l'on des voiſins des femmes pour le beſoin : Où les maris peuvent repudier ſans alleguer aucune cauſe, les femmes non pour cauſe quelconque : Où les maris ont loy de les vendre, ſi elles ſont ſteriles: Où ils font cuire le corps du treſpaſſé, & puis piler, juſques à ce qu'il ſe forme comme en bouillie, laquelle ils meſlent à leur vin, & la boivent : Où la plus deſirable ſepulture 12 eſt d'eſtre mangé des chiens; ailleurs des oiſeaux : Où l'on croit que les ames heureuſes vivent en toute liberté, en des champs plaiſans, fournis de toutes commoditez, & que ce ſont elles qui font cet écho que nous oyons:

12 *Sextus Empiricus*, Pyrth. Hypot. III, c. 24. p. 157.

Où ils combattent en l'eau, & tirent ſeurement de leurs arcs en nageant: Où pour ſigne de ſubjection il faut hauſſer les eſpaules, & baiſſer la teſte: & deſchauſſer ſes ſouliers quand on entre au logis du Roi: Où les Eunuques qui ont les femmes religieuſes en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir eſtre aimez; & les Preſtres ſe crevent les yeux pour accointer les Demons, & prendre les Oracles: Où chaſcun * faict un Dieu de ce qu'il lui plaiſt, le chaſſeur d'un Lion ou d'un Renard, le peſcheur de certain poiſſon, & des Idoles de chaque action ou paſſion humaine; le Soleil, la Lune, & la Terre, ſont les Dieux principaux; la forme de jurer, c'eſt toucher la terre regardant le Soleil, & y mange-l'on la chair & le poiſſon crud: Où le grand ſerment,

* Dans le *Commentaire Royal* de l'*Inca Garcillaſſo de la Vega*, cet auteur nous apprend qu'*il n'y a point d'Indien qui ne ſe diſe deſcendu de la premiere choſe qui lui vient en fantaiſie, d'une Fontaine, d'une Riviere, d'un Lion, &c. p. 89.*

13 c'eſt jurer le nom de quelque homme trepaſſé, qui a eſté en bonne reputation au païs, touchant de la main ſa tombe; Où les eſtrenes que le Roi envoie aux princes ſes vaſſaux, tous les ans, c'eſt du feu, leque! apporté, tout le vieil feu eſt eſteint; & de ce nouveau ſont tenus les peuples voiſins venir puiſer chaſcun pour ſoi, ſur peine de crime de leze majeſté: Où, quand le Roi pour s'adonner du tout à la devotion, ſe retire de ſa charge, (ce qui avient ſouvent) ſon premier ſucceſſeur eſt obligé d'en faire autant: & paſſe le droict du Royaume au troiſieme ſucceſſeur: Où l'on diverſifie la forme de la police, ſelon que les affaires ſemblent le requerir; on depoſe le Roi quand il ſemble bon: & l'on ſubſtitue des anciens à prendre le gouvernail de l'eſtat, & le laiſſe-l'on par fois auſſi ès mains de la Commune: Où hommes & femmes ſont circoncis, & pareillement baptiſés: Où le

13 *Herodot.* L. IV, p. 318.

ſoldat, qui en un ou divers combats, eſt arrivé à preſenter à ſon Roi ſept teſtes d'ennemis, eſt faict noble: Où l'on vit ſous cette opinion ſi rare & inſociable de la mortalité des ames: Où les femmes s'accouchent ſans plaincte & ſans effroi: Où les femmes 14 en l'une & l'autre jambe portent des 15 greves de cuivre: & ſi un pouil les mort, ſont tenues par devoir de magnanimité de les remordre: & n'oſent épouſer, qu'elles n'aient offert à leur Roi, s'il le veut, leur pucelage: Où l'on ſaluë mettant le doigt à terre, & puis le hauſſant vers le Ciel: Où les hommes 16 portent les charges ſur la teſte, les femmes ſur les eſpaules; elles piſſent debout, les hommes accroupis: Où ils envoyent de leur ſang en ſigne d'amitié, & encenſent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer: Où non ſeulement juſques au quatrieſme degré, mais en aucun

14 *Hérodot.* L. IV p. 317.
15 *C'eſt-à-dire*, Botes; botines: *Nicot.*
16 *Nymphodorus*, L. XIII. RERUM BARBARICARUM.

plus eſloigné, la parenté n'eſt ſoufferte aux mariages : Où les enfans ſont quatre ans à nourriſſe, & ſouvent douze ; & là-meſme il eſt eſtimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour : Où les peres ont charge du chaſtiment des maſles, & les meres à part des femmelles ; & eſt le chaſtiment de les fumer pendus par les pieds : Où on faict circoncire les femmes : Où l'on mange toutes ſortes d'herbes ſans autre diſcretion que de refuſer celles qui leur ſemblent avoir mauvaiſe ſenteur : Où eſt tout ouvert ; les maiſons pour belles & riches qu'elles ſoient, ſans porte, ſans feneſtre, ſans coffre qui ferme, & ſont les larrons doublement punis qu'ailleurs : Où ils tuent les pouils avec les dents comme les Magots, & trouvent horrible de les voir eſcacher ſous les ongles : Où l'on ne couppe en toute la vie ni poil ni ongle ; ailleurs où l'on ne couppe que les ongles de la droicte, celles de la gauche ſe nourriſſent par gentilleſſe : Où 17 ils

17. *Herodot.* L. IV, p. 324.

nourriſſent tout le poil du coſté droict, tant qu'il peut croiſtre ; & tiennent raz le poil de l'autre coſté ; & en voiſines provinces celle ici nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, & raſent l'oppoſite : Où les peres preſtent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouir aux hoſtes, en payant : Où on peut honneſtement faire des enfans à ſa mere, les peres ſe meſler à leurs filles & à leurs fils : Où aux aſſemblées des feſtins ils s'entrepreſſent ſans diſtinction de parenté les enfans les uns aux autres. Ici on vit de chair humaine : là c'eſt office de pieté 18 de tuer ſon pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent eſtre nourris & conſervez, & ceux qu'ils veulent eſtre abandonnez & tuez : ailleurs les vieux maris preſtent leurs femmes à la jeuneſſe pour s'en ſervir : & ailleurs elles ſont communes ſans peché : voir en tel

18 Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypot.* L. III, c. 24. p. 153.

païs portent pour marque d'honneur 19 autant de belles houppes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de maſles. N'a pas fait la couſtume encore une choſe publique des femmes à part? leur a-t'elle pas mis les armes à la main, faict dreſſer des armées, & livrer des batailles? Et ce que toute la philoſophie ne peut planter en la teſte des plus ſages, ne l'apprend-elle pas de ſa ſeule ordonnance au plus groſſier vulgaire? car nous ſçavons des nations entieres, 20 où non ſeulement la mort eſtoit meſpriſée, mais feſtoyée: où les enfans de ſept ans 21 ſouffroient à eſtre fouettez juſques à la mort, ſans changer de viſage: où la richeſſe eſtoit en tel meſpris que le plus chetif citoyen de la ville n'euſt daigné baiſſer le bras

19 *Herodot.* L. IV, p. 318.

20 Les Thraces. *Valer. Maxim.* L. II, c. VI, §. 12. *Thraciæ.* ---- *Natio merito ſibi ſapientiæ laudem vindicaverit, quæ natales hominum flebiliter, exſequias cum hilaritate celebrans, ſine ullis doctorum præceptis, verum conditionis noſtræ habitum pervidit.*

21 A Lacédémone.

pour ramaſſer une bourſe d'eſcus. Et ſçavons des regions très fertiles en toutes façons de vivres, 22 où toutefois les plus ordinaires mets & les plus ſavoureux, c'eſtoient du pain, du naſitort & de l'eau. Fit-elle pas encore ce miracle en Cio 23 qu'il s'y paſſa ſept cent ans, ſans memoire que femme ni fille y euſt faict faute à ſon honneur ? Et ſomme, à ma fantaiſie, il n'eſt rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puiſſe : & avec raiſon l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, *la Royne & Emperiere du monde*. Celui qu'on rencontra battant ſon pere, reſpondit, que c'eſtoit la couſtume de ſa maiſon : que ſon pere avoit ainſi battu ſon ayeul : lui ſon biſayeul : & montrant ſon fils : Cettui-ci me battra quand il ſera venu au terme de l'aage où je ſuis. Et le pere que le fils ti-

22 En *Perſe* du temps de Cyrus ; *Xenophon* dans ſa Cytopedie, Liv. I, c, 8 & Edit. Oxon. *an.* 1703.

23 Plutarque dans ſon Traité *des vertueux Faits des femmes*, à l'article DES CIENFS.

raſſoit & 24 ſabouloit emmi la ruë, lui commanda de s'arreſter à certain huis ; car lui, n'avoit trainé ſon pere que juſques-là : que c'eſtoit la borne des injurieux traittemens hereditaires, que les enfans avoient en uſage faire aux peres en leur famille. Par couſtume, dit 25 Ariſtote, auſſi ſouvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons & de la terre : & plus par couſtume que par nature les maſles ſe meſlent aux maſles.

Les loix de la conſcience, que nous diſons naiſtre de nature, naiſſent de la couſtume : chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & receuës autour de lui, ne s'en peut deſprendre ſans remors, ni s'y appliquer ſans applaudiſſement.

Quand ceux de Grete vouloient au

24 Fouloit aux pieds. ---- *Sabouler*, proculcare *Nicot*.

25 *Ethic. Nicom.* lib. VII, c. 6.

temps paſſé maudire quelqu'un, 27 ils prioient les Dieux de l'engager en quelque mauvaiſe couſtume. Mais le principal effect de ſa puiſſance, c'eſt de nous ſaiſir & empieter de telle ſorte, qu'à peine ſoit-il en nous de nous r'avoir de ſa priſe, & de r'entrer en nous, pour diſcourir & raiſonner de ſes ordonnances. De vrai, parce que nous les humons avec le laict de noſtre naiſſance, & que le viſage du monde ſe preſente en cet eſtat à noſtre premiere veuë, il ſemble que nous ſoyons nais à la condition de ſuivre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en credit autour de nous & infuſes en noſtre ame par la ſemence de nos peres, il ſemble que ce ſoient les generalles & naturelles. Par où il advient, que ce qui eſt hors les gonds de la couſtume, on le croid hors les gonds de la raiſon: Dieu ſçait combien deſrai-

27 *Cretenſes cum acerbiſſimâ execratione adverſus eos quos vehementer oderunt, uti volunt; ut mala conſuetudine delectentur, optant.* Valer. Max. L. VII In Externis, §. 15.

ſonnablement le plus ſouvent. Si comme nous, qui nous eſtudions, avons appris de faire, chaſcun qui oid une juſte ſentence, regardoit incontinent par où elle lui appartient en ſon propre: chaſcun trouveroit, que cette-ci n'eſt pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la beſtiſe ordinaire de ſon jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & ſes preceptes, comme adreſſés au peuple, non jamais à ſoi: & au lieu de les coucher ſur ſes mœurs, chacun les couche en ſa memoire, très-ſotement & très-inutilement. Revenons à l'Empire de la couſtume.

Les peuples nourris à la liberté & à ſe commander eux-meſmes, eſtiment toute autre forme de police monſtrueuſe & contre nature. Ceux qui ſont duits à la Monarchie en font de meſme. Et quelque facilité que leur preſte fortune au changement, lors meſme qu'ils ſe ſont avec grandes difficultez deffaitz de l'importunité d'un maiſtre, ils courent à en re-

planter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne ſe pouvoir reſoudre de prendre en haine la maiſtriſe.

C'eſt par l'entremiſe de la couſtume que chacun eſt content du lieu où nature l'a planté: & 28 les ſauvages d'Eſcoſſe n'ont que faire de la Touraine, ni les Scythes de la Theſſalie.

Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la couſtume des Indes, 29 de manger leurs peres treſpaſſez (car c'eſtoit leur forme, eſtimans ne leur pouvoir donner plus favorable ſepulture, que dans eux-meſmes) ils lui reſpondirent que pour choſe du monde ils ne le feroient: mais s'eſtant auſ-

28 Qu'on nomme autrement *les Montagnards d'Ecoſſe*, gens groſſiers, qui, dit-on, ne vivent gueres que de rapine. Ceux qui ne connoiſſent point le Pays de ces Montagnards, n'ont qu'à conſulter *Froiſſart*, Vol. II, c. 160, 169 & 174, pour voir ce qui peut avoir engagé Montagne à le mettre en oppoſition avec la Touraine.

29 *Herodot.* L. III, p. 200. ---- Touchant la coutume que les Indiens avoient *de manger leurs Peres treſpaſſés*, voyez Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. III, c. 25. p. 157.

ſi eſſayé de perſuader aux Indiens de laiſſer leur façon, & prendre celle de Grece, qui eſtoit de bruſler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainſi, d'autant que l'uſage nous deſrobbe le vrai viſage des choſes.

d *Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam*
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos obſervations, & receuë avec reſoluë authorité bien loin autour de nous: & ne voulant point, comme il ſe fait, l'eſtablir ſeulement par la force des loix & des exemples, mais qu'eſtant tousjours juſques à ſon origine, j'y trouvai le fondement ſi foible, qu'à peine que je ne m'en degouſtaſſe, moi, qui avois à la confirmer en autrui. C'eſt cette recepte, par

d Il n'y a rien de ſi grand & de ſi merveilleux dans ſon commencement, que peu-à-peu tous les hommes ne s'habituent à regarder avec moins d'admiration. *Lucret.* L. II: *vſ.* 1027, *&c.*

laquelle Platon entreprend 30 de chaſſer les des-naturées & prepoſteres amours de ſon temps : qu'il eſtime ſouveraine & principale, Aſſavoir, que l'opinion publique les condamne, que les Poëtes, que chaſcun en face de mauvais contes : Recepte, par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres; ni les freres plus excellents en beauté, l'amour des ſœurs : les fables meſmes de Thyeſtes, d'Oèdipus, de Macareus, ayant, avec le plaiſir de leur chant, infus cette utile creance, en la tendre cervelle des enfants. De vrai, la pudicité eſt une belle vertu, & de laquelle l'utilité eſt aſſez connuë : mais de la traitter & faire valoir ſelon nature, il eſt autant mal-aiſé, comme il eſt aiſé de la faire valoir ſelon l'uſage, les loix, & les preceptes. Les premieres & univerſelles raiſons ſont de difficile perſcrutation. Et les paſſent nos maiſtres en eſcumant, ou

30 *De Legibus*, L. VIII, p. 646.

en ne les oſant pas ſeulement taſter, ſe jettent d'abordée dans la franchiſe de la couſtume : là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne veulent laiſſer tirer hors cette originelle ſource, faillent encore plus : & s'obligent à des opinions ſauvages, teſmoin Chryſippus, 31 qui ſema en tant de lieux de ſes Eſcrits, le peu de compte en quoi il tenoit les conjonctions inceſtueuſes, quelles qu'elles fuſſent.

Qui voudra ſe desfaire de ce violent prejudice de la couſtume, il trouvera pluſieurs choſes receuës d'une reſolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenuë & rides de l'uſage, qui les accompaigne : mais ce maſque arraché, rapportant les choſes à la verité & à la raiſon, il ſentira ſon jugement, comme tout bouleverſé, & remis pourtant en bien plus ſeur eſtat. Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle choſe peut

31 *Sextus Empiricus*, Pyrth. Hypot. L. I, c. 15. p. 31.

eſtre plus eſtrange, que de voir un peuple obligé à ſuivre des loix qu'il n'entendit oncques : attaché en tous ſes affaires domeſtiques, mariages, donations, teſtaments, ventes & achapts, à des reigles qu'il ne peut ſçavoir, n'eſtant eſcrites ni publiées en ſa langue, & deſquelles par neceſſité il lui faille achepter l'interpretation & l'uſage : non ſelon l'ingenieuſe opinion d'Iſocrates, qui conſeille à ſon Roi de rendre 32 les trafiques & negociations de ſes Subjects libres, franches, & lucratives ; & leurs debats & querelles, onereuſes, chargées de poiſans ſubſides : mais ſelon une opinion prodigieuſe, de mettre en trafique la raiſon meſme, & donner aux loix cours de marchandiſe. Je ſçai bon gré à la fortune, dequoi (comme diſent nos Hiſtoriens) ce fut un Gentil-homme Gaſcon & de mon païs qui le premier s'oppoſa à Charlemaigne, ne voulant donner les loix Latines & Imperiales.

32 Orat. ad *Nicocl.* p. 18.

Qu'eſt-il plus farouche que de voir 33 une Nation, où par legitime couſtume la charge de juger ſe vende ; & les jugements ſoient payez à purs deniers comptants ; & où légitimement la juſtice ſoit refuſée à qui n'a dequoi la payer : & aye cette marchandiſe ſi grand credit, qu'il ſe face en une police un quatrieſme eſtat, de gens manians les procès, pour le joindre aux 3 anciens, de l'Egliſe, de la Nobleſſe, & du peuple : lequel eſtat ayant la charge des loix & ſouveraine authorité des biens & des vices, face un corps à part de celui de la Nobleſſe : d'où il advienne qu'il y ait doubles loix, celles de l'honneur, & celles de la juſtice, en pluſieurs choſes fort contraires : auſſi rigoureuſement condamnent celles-là un dementi ſouffert, comme celles ici un dementi revanché, par le devoir des armes : celui-là ſoit degradé d'honneur & de nobleſſe qui ſouffre

33 *La France* où ce déſordre eſt allé en augmentant depuis Montagne, & où ſelon toutes les apparences il régnera auſſi long-temps que la Monarchie.

un' injure, & par le devoir civil, celui qui s'en venge, encoure une peine capitale: (qui s'adreſſe aux loix pour avoir raiſon d'une offence faicte à ſon honneur, il ſe deshonore: & qui ne s'y adreſſe, il en eſt puni & chaſtié par les loix.) Et de ces deux pieces ſi diverſes, ſe rapportants toutes-fois à un ſeul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-ci la guerre en charge: ceux-là aient le gain, ceux-ci l'honneur: ceux-là le ſçavoir, ceux-ci la vertu: ceux-là la parole, ceux-ci l'action: ceux-là la juſtice, ceux-ci la force: ceux-là la robbe longue, ceux-ci la courte en partage?

Quant aux choſes indifférentes, comme veſtements, qui les voudra ramener à leur vraie fin, qui eſt le ſervice & commodité du corps, d'où depend leur grace & bienſeance originelle, pour les plus fantaſtiques à mon gré qui ſe puiſſent imaginer, je lui donnerai entre autres nos bonnets carrez: cette longue queuë de veloux pliſſé, qui pend aux teſtes de nos femmes avec ſon attirail bigarré: & ce vain modelle

& inutile, d'un membre que nous ne pouvons ſeulement honneſtement nommer, duquel toutesfois nous faiſons montre & parade en public.

Ces conſiderations ne deſtournent pourtant pas un homme d'entendement de ſuivre le ſtile commun : Ains au rebours, il me ſemble que toutes façons eſcartées & particulieres partent pluſtoſt de folie, ou d'affectation ambitieuſe, que de vraye raiſon : & que le Sage doit au dedans retirer ſon ame de la preſſe, & la tenir en liberté & puiſſance de juger librement des choſes : mais quant au dehors, qu'il doit ſuivre entierement les façons & formes receuës. La ſocieté publique n'a que faire de nos penſées : mais le demeurant, comme nos actions, noſtre travail, nos fortunes & noſtre vie, il la faut preſter & abandonner à ſon ſervice & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refuſa de ſauver ſa vie par la deſobeiſſance d'un Magiſtrat, voire d'un Magiſtat très-ini-

que. Car c'eſt la reigle des reigles, & generale loi des loix, que chaſcun obſerve celles du lieu où il eſt.

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il ſe peut trouver ſi evidant profit au changement d'une loi receuë telle qu'elle ſoit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'eſt comme un baſtiment de diverſes pieces joinct enſemble d'une telle liaiſon, qu'il eſt impoſſible d'en eſbranler une que tout le corps ne s'en ſente. Le 34 Legiſlateur des Turiens ordonna, que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en eſtablir une nouvelle le preſenteroit au Peuple la corde au col : afin que ſi la nouvelleté n'eſtoit approuvée d'un chaſcun, il fuſt incontinent eſtranglé. Et celui de Lacedemone 35 employa ſa vie pour tirer des citoyens une promeſſe aſſeurée, de n'enfreindre

34 *Charondas*, dans Diodore de Sicile, L. XII, c. 4.

35 *Lycurgue*. Voyez ſa vie par Plutarque, 22.

aucune de ſes ordonnances. L'Ephore 36 qui coupa ſi rudement les deux cordes que Phrinys avoit adjouſté à la muſique, 37 ne s'eſmoye pas, ſi elle en vaut mieux, ou ſi les accords en ſont mieux remplis : il lui ſuffit pour les condamner, que ce ſoit une alteration de la vieille façon. C'eſt ce que ſignifioit cette 38 Eſpée rouillée de la juſtice de Marſeille. Je ſuis deſgouté de la nouvelleté, quelque viſage qu'elle porte, & ai raiſon, car j'en ai veu des effets très-dommageables. Celle qui nous preſſe depuis tant d'ans, elle n'a pas tant exploicté : mais on peut dire avec apparence, que par accident, elle a tout produict & engendré ;

36 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedémoniens*, nomme cet Ephore *Timerepes*.

37 *Ne ſe met point en peine. ---- S'eſmoy ou eſmay*, qui veut dire, *ſouci, triſteſſe*, on a fait *s'eſmayer*, ou *s'eſmoyer*, ſe ſoucier. *La Fontaine des Amoureux :*

Ce fut au temps du mois de May
Qu'on doit chaſſer deuil & eſmay
Borel.

38 *Valer. Maxim.* L. II, c. 6. §. 7.

voire & les maux & ruines, qui ſe font depuis ſans elle, & contre elle : c'eſt à 39 à s'en prendre au nez :

e *Heu ! patior telis vulnera facta meis !*

Ceux qui donne le branle à un eſtat, ſont volontiers les premiers abſorbez en ſa ruine. Le fruit du trouble ne demeure guere à celui qui l'a eſmeu : il bat & brouille l'eau pour d'autres peſcheurs. La liaiſon & contexture de cette Monarchie & ce grand baſtiment, ayant eſté definis & diſſous, notamment ſur ſes vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture & d'entrée à pareilles injures. La majeſté Royalle 40 s'avale plus difficile-

---

39 *A mettre tout cela ſur ſon compte, ---- Se prendre par le nez*, ſignifie *ſe reconnoiſtre ſoy-meſme entaché de quelque vice qu'on reproche à un autre*, dit l'Auteur d'un explication morale *d'aucuns Proverbes communs en la Langue Françoiſe*, qu'on trouve dans NICOT *in-folio*, imprimé à Paris en 1606.

e *Ah ! c'eſt de moi que vient tout le mal que j'endure.* Ovid. *Epiſt.* Phillidis Demophoonti, *vſ.* 48.

40 Tombe, deſcend. *S'avaller*, ſubſidere, peſſum ire, *Nicot.* ----- Il en eſt tout autrement, ſelon Montagne, de ceux à qui l'ambition a fait

ment du ſommet au milieu, qu'elle ne ſe précipite du milieu à fonds. Mais ſi les inventeurs ſont plus dommageables, les imitateurs ſont plus vicieux, de ſe jetter en des exemples, deſquels ils ont ſenti & puni l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, meſmes au mal faire, ceux-ci doivent aux autres, la gloire de l'invention, & le courage du premier effort. Toutes ſortes de nouvelles desbauches 41 puiſent en cette premiere & fé-

naître l'envie de dépoſſéder un Roi pour prendre ſa place. Ce qu'il dit un jour à cette occaſion mérite d'être conſervé. Le voici mot pour mot, comme le rapporte *d'Aubigné* dans ſon Hiſtoire Univerſelle, *Tom.* III. Liv. 3. ch. 28. ---- « Et comme il » n'y euſt aucun des Princes de la Ligue à qui il » ne fuſt arrivé quelque deffaveur par les combats, » le peuple qui n'a rien de médiocre en ſa bouche, » exageroit leurs deffauts. Enfin la plus part en » vindrent là, que ceux qu'ils trouvoient fort » beaux pour Princes, ne l'eſtoient pas pour Rois: » ſuivant ce que me dit un jour *Michel Montagne*, » à ſavoir, *Que les prétendans à la Couronne trou-* » *vent tous les échelons juſques au marchepied du* » *Throſne, & petits & aiſez: mais que le dernier ne* » *ſe pouvoit franchir, pour ſa hauteur.* -- *Cromwel* » lui-même n'osa ſe parer du titre de Roy. »

41 J'ai trouvé dans pluſieurs éditions, *puiſent* heureuſement *en cette premiere & ſeconde ſource*,

conde ſource les images & patrons à troubler noſtre police. On lit en nos loix meſmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentiſſage & l'excuſe de toutes ſortes de mauvaiſes entrepriſes : Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de ſon temps, qu'en faveur des vices publics, 42 on les baptiſoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuſe, abaſtardiſſant & amoliſſant leurs vrais titres. C'eſt pourtant, pour reformer nos conſciences & nos creances. g *honeſta oratio eſt.* Mais le meilleur pretexte de nouvelleté eſt très dangereux. 43 *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt.* Si

---

Le mot *heureuſement* fait ici un fort mauvais ſens. Le dernier Traducteur Anglois qui s'en eſt apperçu, l'a rendu par un mot qui veut dire *aiſément.* Pour moi, j'ai cru devoir le proſcrire, parce qu'il n'eſt point dans l'édition in-4to 1588. Edition très-correcte, & qui a paru du vivant de Montagne.

42 Lib III. §. 52. *Edit. Oxon.*

g Le prétexte eſt honnête. *Terent.* Andr. Act. I. ſc. 1. *vſ.* 114.

43 *Tant il eſt vrai que nul changement introduit dans un ancien établiſſement n'eſt louable.* C'eſt une réflexion que Tite-Live fait [L. XXXIV. c. 54.] à me

me ſemble-t'il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de ſoi & preſomption, d'eſtimer ſes opinions juſques-là, que pour les eſtablir, il faille renverſer une paix publique, & introduire tant de maux inevitables, & une ſi horrible cor-

---

l'occaſion d'un nouveau téglement, par lequel dans certains ſpectacles le peuple devoit être ſeparé des ſenateurs, qui juſqu'alors avoient été aſſis avec le peuple ſans aucune diſtinction. Et de peur qu'on ne prit droit d'en conclurte, qu'il faudroit conſerver les uſages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toujours des défenſeurs, ce ſage Hiſtorien ajoute, *Veteribus, niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtari maluut.* » Les hommes aiment mieux qu'on » s'en tiennent aux anciennes pratiques, ſi l'on en » excepte celles où l'expérience fait voir des incon- » véniens palpables. »---- Au reſte, ce paſſage de Tite-Live, *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt*, ne ſe trouve, ni dans l'édition in-4to d'*Abel l'Angelier*, de 1588, ni dans une autre du même Libraire in-8vo. de 1602, quciqu'il ſoit dans ſa belle édi ion *in-folio* de 1595. Il ne ſe trouve pas non plus dans une bonne édition in-8vo faite à Paris en 1608, ni dans la verſion angloiſe imprimée à Londres en 1700. Je le conſerve pourtant pour ne pas donnet lieu à des ſoupçons injuſtes. Dans un ſujet comme celui que Montague traite ici, ce n'eſt pas la raiſon ni les regles de la critique qui déterminent le jugement de la plûpart des hommes, &, en mon patiiculier, je me défie autant de moi-même que des autres ſur un article ſi chatouilleux.

ruption de mœurs que les guerres civiles apportent, & les mutations d'eſtat en choſe de tel poids, & les introduire en ſon pays propre. Eſt-ce pas mal meſnagé, d'advancer tant de vices certains & cognus pour combattre des erreurs conteſtées & debatables? Eſt-il quelque pire eſpece de vices, que ceux qui choquent la propre conſcience & naturelle cognoiſſance? Le Senat oſa donner en paiement cette deffaitte, ſur le differend d'entre lui & le peuple, pour le miniſtere de leur religion: e *Ad Deos, id magis quam ad ſe pertinere: ipſos viſuros ne ſacra ſua polluantur*, conformément à ce que reſpondit l'Oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoiſe, craignant l'invaſion des Perſes. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire

---

h *Que cette affaire concernoit plutôt les Dieux qu'eux : & que leur providence ſçauroit bien prendre ſoin que la Religion ne fût point profanée.* Tite-Live L. X, c. 6. L'application que Montagne fait ici des paroles de *Tite-Live*, ne convient en aucune maniere au ſens qu'elles ont dans cet hiſtorien, comme s'en appercevront tous ceux qui voudront prendre la peine de le conſulter.

des treſors ſacrez de ſon temple, ou les cacher, ou les emporter: Il leur reſpondit, 44 qu'ils ne bougeaſſent rien, qu'ils ſe ſouciaſſent d'eux : qu'il eſtoit ſuffiſant pour prouvoir à ce qu'il lui eſtoit propre. La Religion Chreſtienne a toutes les marques d'extreme juſtice & utilité : mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obeiſſance du Magiſtrat : & manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laiſſé la Sapience Divine, qui pour eſtablir le ſalut du genre humain, & conduire cette ſienne glorieuſe victoire contre la morr & le peché, ne l'a voulu faire qu'à la merci de noſtre ordre politique : & a ſoumis ſon progrez & la conduicte d'un ſi haut effet ſi ſalutaire, à l'aveuglement & injuſtice de nos obſervations & uſances, y laiſſant courir le ſang innocent de tant d'eſleus ſes favoris, & ſouffrant une longue perte d'années à meurir ce fruict ineſtimable ? Il

44 *Herodot.* L. VIII, p. 539, 548.

y a grand à dire entre la cauſe de celui qui ſuit les formes & les loix de ſon pays, & celui qui entreprend de les regenter & changer. Celui-là allegue pour ſon excuſe, la ſimplicité, l'obeïſſance & l'exemple : quoiqu'il face, ce ne peut eſtre malice, c'eſt pour le plus malheur : i *Quis eſt enim non moveat clariſſimis monumentis teſtata conſignataque antiquitas ?* Outre ce que dit Iſocrates, que la defectuoſité a plus de part à la moderation, que n'a l'excès. L'autre eſt en bien plus rude parti. Car 45 qui ſe meſle de choiſir & de chan-

i *Car qui n'eſt point touché de reſpect pour une antiquité ſcellée & confirmée par les plus fameux témoignages ?* Cic. de Divinat. L. I, c. 40. Le frere de Ciceron prétend confirmer par-là la vérité de la divination par le vol des oiſeaux, par l'inſpection des entrailles, par les ſonges, &c. Ces différens moyens de connoître l'avenir étoient effectivement autorités depuis long-temps dans le monde ; & ſi le principe ſur quoi le frere de Ciceron ſe fonde, eſt raiſonnable, il n'eſt pas facile de voir pourquoi l'on mépriſe ſi fort aujourd'hui ces différentes eſpeces de divination.

45 Ce qui ſuit ici, depuis ces mots, *Car qui ſe meſle*, &c. juſqu'au paſſage de Ciceron incluſivement qui finit ainſi, *non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chryſippum ſequor*, ne ſe trouve point

ger, uſurpe l'authorité de juger; & ſe doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chaſſe, & le bien de ce qu'il introduit. Cette ſi vulgaire conſideration m'a fermi en mon ſiege: & tenu ma jeuneſſe meſme, plus temeraire, en bride de ne charger mes eſpaules d'un ſi lourd faix, que de me rendre reſpondant d'une ſcience de telle importance; & oſer en cette-ci, ce qu'en ſain jugement je ne pourrois oſer en la plus facile de celles auſquelles on m'avoit inſtruit, & auſquelles la temerité de juger eſt de nul prejudice: me ſemblant très

dans l'édition d'*Abel l'Angelier* in-folio, imprimée à Paris en 1595, trois ans après la mort de l'Auteur, ni dans une autre édition in-folio, imprimée à Paris chez *Michel Blageart* en 1640. Dans ces deux éditions, immédiatement après ces mots, *l'autre eſt en bien plus rude parti*, il y a *Dieu le ſçache en noſtre preſente querelle*, &c. Sans prétendre décider ſi ce qu'il y a de plus ici, eſt de Montagne (ſur quoi chacun eſt libre de penſer ce qu'il voudra) je me crois obligé de le mettre dans cette édition, parce que je le trouve, non-ſeulement dans des éditions de Paris imprimées depuis l'an 1640, mais encore dans trois éditions qui ont paru l'une à Paris en 1602, & imprimée (ce qui eſt aſſez remarquable) chez *Abel l'Angelier*; l'autre auſſi à Paris en 1608, & la troiſieme à Leyde en 1609.

inique, de vouloir ſouſmettre les conſtitutions & obſervances publiques & immobiles, à l'inſtabilité d'une privée fantaſie (la raiſon privée n'a qu'une juriſdiction privée) & entreprendre ſur les loix divines, ce que nulle police ne ſupporteroit aux civiles : auſquelles, encore que l'humaine raiſon ait beaucoup plus de commerce, ſi ſont-elles ſouverainement juges de leurs juges ; & l'extreme ſuffiſance ſert à expliquer & eſtendre l'uſage qui en eſt receu, non à le détourner & innover. Si quelque fois la Providence divine a paſſé par deſſus les reigles, auſquelles elle nous a neceſſairement aſtreins ce n'eſt pas pour nous en diſpenſer. Ce ſont coups de ſa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer : & exemples extraordinaires, marque d'un exprès & particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour teſmoignage de ſa toute-puiſſance, au deſſus de nos ordres & de nos forces, qu'il eſt folie & impieté d'eſſayer 47 à repreſenter ;

47 à imiter.

& que nous ne devons pas ſuivre, mais contempler avec eſtonnement : Actes de ſon perſonnage, non pas du noſtre. Cotta proteſte bien opportunement : k *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, Pontifices maximos, non Zenonem aut Cleanthem, aut Chryſippum ſequor.* Dieu le ſçache en noſtre preſente querelle, où il y a cent articles à oſter & remettre, grands & profonds articles, combien ils ſont qui ſe puiſſent vanter d'avoir exactement recogneu les raiſons & fondements de l'un & l'autre parti. C'eſt un nombre, ſi c'eſt nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre preſſe où va-t'elle ? ſous quelle enſeigne ſe jette-t'elle à quartier ? Il advient de la leur, comme des autres medecines foibles & mal appliquées : les humeurs qu'elle vouloit

k Quand il s'agit de la Religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scevola, ſouverains pontifes. & non pas Zenon, Cleanthe, ou Chryſippe. *Cic.* de Nat. Deor. L. III. c. 2.

purger en nous, elle les a eſchaufées, exaſperées & aigries par le conflit, & ſi nous eſt demeurée dans le corps. Elle n'a ſceu nous purger par ſa foibleſſe, & nous a cependant affoiblis ; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, & ne recevons de ſon operation que des douleurs longues & inteſtines.

Si eſt-ce que la fortune reſervant tousjours ſon authorité au deſſus de nos diſcours, nous preſente aucunes fois la neceſſité ſi urgente, qu'il eſt beſoin que les loix lui facent quelque place : Et quand on reſiſte à l'accroiſſance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de ſe tenir en tout & par tout en bride & en reigle contre ceux qui ont la clef des champs, auſquels tout cela eſt loiſible qui peut advancer leur deſſein, qui n'ont ni loi ni ordre que de ſuivre leur advantage, c'eſt une dangereuſe obligation & inequalité.

1 *Aditum nocendi perfido præſtat fides.*

1 En nous fiant à un perfide, nous lui fourniſ-

D'autant que la diſcipline ordinaire d'un Eſtat qui eſt en ſa ſanté, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle preſuppoſe un corps qui ſe tient en ſes principaux membres & offices, & un commun conſentement à ſon obſervation & obeïſſance. L'aller legitime, eſt un aller froid, poiſant & contraint : & n'eſt pas pour tenir bon, à un aller licencieux & effrené. On ſçait qu'il eſt encore reproché à ces deux grands perſonnages, Octavius & Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Ceſar, d'avoir pluſtoſt laiſſé encourir toutes les extremitez à leur patrie, que de la ſecourir aux deſpens de ſes loix, & que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres néceſſitez, ou il n'y a plus que tenir, il ſeroit à l'avanture plus ſagement fait, de baiſſer la teſte & preſter un peu au coup, que s'ahurtant outre la poſſibilité à ne rien relaſcher, donner occaſion à la violence de fouler

ſons le moyen de nous trahir, *Senec. Oedip. Act.* III, *vſ.* 686.

tout aux pieds : & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainſi fit celui 48 qui ordonna qu'elles dormiſſent vingt & quatre heures : Et celui qui remua pour cette fois un jour du Calandrier : Et cet autre qui du mois de Juin 49 fit un ſecond Mai. Les Lacedemoniens meſmes, tant religieux obſervateurs des ordonnances de leur Païs, eſtants preſſez de leur loy, qui deffendoit d'eſlire par deux fois Admiral un meſme perſonnage, & de l'autre part leurs affaires requerans de toute neceſſité, que Lyſander priſt de rechef cette charge, ils firent un Aracus Admiral, mais 50 Lyſandre Surintendant de la Marine. Et de meſme ſubtilité, un de leurs Ambaſſadeurs eſtant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelqu'ordon-

48 C'eſt *Ageſilas*, Plutarch. *Apopht. Laced.* pag 214, & *Ageſil. Vit.* p. 612, 613.

49 *Alexandre le Grand.* Voyez ſa vie écrite par Plutarque, chap. 5, de la verſion d'Amyot.

50 Plutarque dans la Vie de *Lyſander*, ch. 4.

nance, Pericles lui alleguant qu'il eſtoit deffendu d'oſter le tableau où une loi eſtoit une fois poſée, lui conſeilla 51 de le tourner ſeulement, d'autant que cela n'eſtoit pas deffendu. C'eſt ce dequoi Plutarque loüe Philopœmen, qu'eſtant né pour commander, il ſçavoit non ſeulement commander ſelon les loix, 52 mais aux loix meſmes, quand la neceſſité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers évenemens de meſme Conſeil.

JAcques 1 *Amiot*, grand Aumoſnier de France, me recita un jour cette hiſtoire à l'honneur d'un Prince des noſtres, (& noſtre eſtoit-il à très-bonnes enſeignes.) 2 encore que ſon origine fuſt eſ-

51 *Id.* dans la Vie de *Periclès*, ch. 18.

52 Dans la *Comparaiſon des Titius Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin.

1 Le célèbre traducteur de Plutarque.

2 *Le Duc de Guiſe*, de la Maiſon de Lorraine.

trangere) que durant nos premiers troubles au ſiege de Roüan, ce Prince ayant eſté adverti par la Roine mere du Roi d'une entrepriſe qu'on faiſoit ſur ſa vie, & inſtruit particulierement par ſes lettres, de celui qui la devoit conduire à chef, qui eſtoit un Gentil-homme Angevin ou Manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maiſon de ce Prince, il ne communiqua à perſonne cet advertiſſement, mais ſe promenant le lendemain au mont ſaincte Catherine, d'où ſe faiſoit noſtre baterie à Roüan (car c'eſtoit 3 au temps que nous la tenions aſſiegée) ayant à ſes coſtez ledit Seigneur grand Aumoſnier & un autre Eveſque, il apperceut ce Gentil-homme, qui lui avoit eſté remarqué, & le fit appeller. Comme il fut en ſa preſence, il lui dit ainſi, le voyant desja pallir & fremir des allarmes de ſa conſcience: « Monſieur de tel lieu, vous vous dou-» tez bien de ce que je vous veux, & voſ-

3 *En* 1562.

» tre viſage le monſtre. Vous n'avez rien » à me cacher : car je ſuis inſtruit de voſ- » tre affaire ſi avant, que vous ne feriez » qu'empirer voſtre marché, d'eſſayer à le » couvrir. Vous ſçavez bien telle choſe & » telle (qui eſtoient les tenants & abou- » tiſſants des plus ſecretes pieces de cette » année) » ne faillez ſur votre vie à me » confeſſer la verité de tout ce deſſein. » Quand ce pauvre homme ſe trouva prins & convaincu (car le tout avoit eſté deſcou- vert à la Roine par l'un des complices) il n'euſt qu'à joindre les mains & requerir la grace & miſericorde de ce Prince, aux pieds duquel il ſe voulut jetter : mais il l'en garda, ſuivant ainſi ſon propos : 4 » Venez ça, vous ai-je autrefois fait deſ- » plaiſir ? ai-je offenſé quelqu'un des » voſtres par haine particuliere ? Il n'y a

4 Tout ceci ſe trouve dans un Livre intitulé *La Fortune de la Cour*, compoſé par le ſieur de *Dampmartin*, ancien courtiſan du regne de Henri III, Liv. II, p. 139. L'Auteur raconte ce fait arrivé de ſon temps, plus ſimplement & en moins de mots que Montagne.

» pas trois ſemaines que je vous cognois,
» quelle raiſon vous a peu mouvoir à en-
» treprendre ma mort? Le Gentil homme
reſpondit à cela d'une voix tremblante, que
ce n'eſtoit aucune occaſion particuliere
qu'il en euſt, mais l'intereſt de la cauſe
generale de ſon parti, & qu'aucuns lui
avoient perſuadé que ce ſeroit une execu-
tion pleine de pieté, d'extirper en quelque
maniere que ce fuſt, un ſi puiſſant enne-
mi de leur religion. « Or (ſuivit ce Prin-
» ce) je vous veux montrer combien la
» religion que je tiens, eſt plus douce
» que celle de quoi vous faictes profeſ-
» ſion. La voſtre vous a conſeillé de me
» tuer ſans m'ouir, n'ayant receu de moi
» aucune offenſe; & la mienne me com-
» mande que je vous pardonne, tout
» convaincu que vous eſtes de m'avoir
» voulu tuer ſans raiſon. Allez-vous-en,
» retirez-vous, que je ne vous voye plus
» ici: & ſi vous eſtes ſage, prenez doreſ-
» navant en vos entrepriſes des conſeillers
» plus gens de bien que ceux-là. »

L'Empereur Auguſte eſtant en la Gaule, receut certain advertiſſement 5 d'une conjuration que lui braſſoit *L. Cinna*: il delibera de s'en venger, & manda pour cet effect au lendemain le conſeil de ſes amis: mais la nuict d'entredeux il la paſſa avec grande inquietude, conſiderant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maiſon, & nepveu du grand Pompeius: & produiſoit en ſe plaignant pluſieurs divers diſcours. » Quoi donc, faiſoit-il, ſera-t'il dict que je demeurerai » en crainte & en allarme, que je lairrai mon meurtrier ſe pourmener ce-» pendant à ſon aiſe? S'en ira-t'il quitte, » ayant aſſailli ma teſte, que j'ai ſauvée de » tant de guerres civiles, de tant de batailles, par mer & par terre, & après » avoir eſtabli la paix univerſelle du monde? ſera-t'il abſous, ayant deliberé, non » de me meurtrir ſeulement, mais de me

5 Voyez Seneque dans ſon Traité *de la Clémence*, L. I, ch. 9. d'où toute cette hiſtoire a été tranſportée ici mot pour mot.

» ſacrifier ? « Car la conjuration eſtoit faicte de le tuer, comme il feroit quelque ſacrifice. Après cela s'eſtant tenu coi quelque eſpace de temps, il recommençoit d'une voix plus forte, & s'en prenoit à ſoi-meſme: « Pourquoi vis-tu, s'il im-
» porte à tant de gens que tu meures ?
» n'y aura-t'il point de fin à tes vengeances & à tes cruautez ? Ta vie vaut-elle
» que tant de dommage ſe faſſe pour la
» conſerver ?

Livia ſa femme le ſentant en ces angoiſſes : « Et les conſeils des femmes y
» ſeront-ils receus, lui dit-elle ? Fais ce
» que font les Medecins : quand les re-
» ceptes accouſtumées ne peuvent ſervir,
» ils en eſſayent de contraires. Par ſeverité
» tu n'as juſques à cette heure rien profité:
» Lepidus a ſuivi Savidienus, Murena Le-
» pidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæ-
» pio. Commence à experimenter com-
» ment te ſuccederont la douceur & la
» clemence. Cinna eſt convaincu, par-
« donne-lui : de te nuire deſormais, il
» ne pourra & profitera à ta gloire. »

Auguſte fut bien aiſe d'avoir trouvé un Advocat de ſon humeur, & ayant remercié ſa femme & contremandé ſes amis, qu'il avoit aſſignez au Conſeil, commanda qu'on fit venir à lui Cinna tout ſeul. Et ayant fait ſortir tout le monde de ſa chambre, & fait 6 donner un ſiege à Cinna, il lui parla en cette maniere, « En pre-
» mier lieu je te demande, Cinna, paiſible
» audience : n'interromps pas mon parler,
» je te donrai temps & loiſir d'y reſpon-
» dre, Tu ſçais, Cinna, que t'ayant
» pris au camp de mes ennemis, non ſeu-
» lement t'eſtant faict mon ennemi, mais

6 Cette circonſtance, marquée expreſſément par Seneque, n'eſt point inutile, parce qu'elle nous apprend les mœurs de ce temps-là : & par cette raiſon je crois que le célèbre *Corneille* a bien fait de l'employer dans ſa Tragédie de CINNA : *Cinnam unum ad ſe accerſit*, dit Seneque, *dimiſſiſque omnibus è cubiculo, cùm alteram Cinnæ poni cathedram juſſiſſet*, &c. Un Roi qui feroit conſiſter une partie de ſa majeſté à ne voir jamais ſes ſujets aſſis devant lui, n'auroit qu'une très-petite idée de la grandeur. Elle ne dépend point de ces ſortes de diſtinctions. Un Roi véritablement reſpectable peut s'en paſſer hardiment, ſans riſquer de rien perdre de ſa dignité, non plus qu'*Auguſte*, *Trajan*, ou *Marc-Aurele*.

» eſtant né tel, je te ſauvai, je te mis en-
» tre mains tous tes biens, & t'ai enfin
» rendu ſi accommodé & ſi aiſé, que les
» victorieux ſont envieux de la condition
» du vaincu : l'office du Sacerdoce que tu
» me demandas, je te l'octroyai, l'ayant
» refuſé à d'autres, deſquelz les peres
» avoient tousjours combattu avec moi :
» t'ayant ſi fort obligé, tu as entrepris de
» me tuer. » A quoi Cinna s'eſtant eſcrié qu'il eſtoit bien eſloigné d'une ſi meſchante penſée : « Tu ne me tiens pas, Cinna,
» ce que tu m'avois promis, ſuivit Au-
» guſte : tu m'avois aſſuré que je ne ſe-
» rois pas interrompu : oui, tu as entre-
» pris de me tuer : en tel lieu, tel jour,
» en telle compagnie, & de telle façon. »
Et le voyant tranſi de ces nouvelles, & en ſilence, non plus pour tenir le marché de ſe taire, mais de la preſſe de ſa conſcience : » Pourquoi, *adjouſte-t'il*, le
» fais-tu ? Eſt-ce pour eſtre Empereur ?
» Vraiment il va bien à la choſe publique,
» s'il n'y a que moi, qui t'empeſche d'ar-

» river à l'Empire. Tu ne peux pas ſeule-
» ment deffendre ta maiſon, & perdis
» dernierement un procès par la faveur
» d'un ſimple libertin. Quoi n'as-tu
» moyen ni pouvoir en autre choſe qu'à
» entreprendre Ceſar? Je le quitte, s'il
» n'y a que moi qui empeſche tes eſpe-
» rances. Penſes-tu que Paulus, que Fa-
» bius, que les Coſſéens & les Servi-
» liens te ſouffrent, & une ſi grande
» troupe de Nobles, non ſeulement no-
» bles de nom, mais qui par leur vertu
» honorent leur nobleſſe? » Après plu-
ſieurs autres propos (car il parla à lui plus
de deux heures entieres) *Or va*, lui dit-il, *je te donne, Cinna, la vie à traiſtre & à parricide, que je te donnay autrefois à ennemy; que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous : eſſayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'aye receuë.* Et ſe deſpartit d'avec lui en cette maniere. Quelque temps après, il lui donna le Conſulat, ſe plaignant dequoi il ne le lui avoit oſé deman-

der. Il l'eut depuis pour fort ami, & fut ſeul faict par lui heritier de tous ſes biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguſte au quarantieſme an de ſon aage, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entrepriſe contre lui, & receut une juſte recompenſe de cette ſienne clemence. Mais il n'en advint pas de meſme. 7 au noſtre : car ſa douceur ne le ſceut garantir qu'il ne cheuſt depuis aux lacs de pareille trahiſon, tant c'eſt choſe vaine & frivole que l'humaine prudence : & au travers de tous nos projects, de nos conſeils & precautions, la fortune maintient tousjours la poſſeſſion des evenements.

Nous appellons les Medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne

7 Le même *Duc de Guiſe* dont Montagne venoit de parler au commencement de ce Chapitre : car ce Duc aſſiegeant en 1563, fut aſſaſſiné par un Gentil-homme d'Angoumois, nommé *Poltrot*, pouſſé à cette action infame par le même motif qui avoit déja inſpiré un deſſein tout pareil au Gentilhomme *Manceau*, mentionné ci-deſſus, & deſigné poſitivement ainſi par le ſieur de Dampmartin.

ſe peut maintenir 8 elle-meſme, & qui euſt les fondements trop frailes, pour s'appuyer de ſa propre force : & comme s'il n'y avoit qu'elle, qui ayt beſoin que la fortune preſte la main à ſes operations. Je croi d'elle tout le pis, ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons, Dieu merci, nul commerce enſemble. Je ſuis au rebours des autres ; car je la meſpriſe bien tousjours ; mais quand je ſuis malade ; au lieu d'entrer en compoſition, je commence encore à la haïr & à la craindre : & reſpons à ceux qui me preſſent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je ſois rendu à mes forces & à ma

8 Le mot *art* qui eſt aujourd'hui maſculin, étoit féminin du temps de Montagne. Dans quelques nouvelles éditions des *Eſſais* on a mis ici *luy-meſme* : mais je me ſuis fait une loi de donner le Livre de Montagne tel qu'il l'a laiſſé lui-même, en ſuivant exactement les plus anciennes éditions, & ſurtout d'*Abel l'Angelier* in-folio, publiée à Paris après le décès de l'Auteur en 1595. ---- Il eſt certain que dans les dernieres éditions on a ſouvent gâté les penſées & les expreſſions de Montagne en voulant les corriger. J'en donnerai quelques exemples incontestables.

ſanté, pour avoir plus de moyen de ſouſtenir l'effort & le hazard de leur breuvage. Je laiſſe faire nature, & preſuppoſe qu'elle ſe ſoit pourveuë de dents & de griffes, pour ſe deffendre des aſſauts qui lui viennent, & pour maintenir cette contexture, dequoi elle fuit la diſſolution. Je crains au lieu de l'aller ſecourir, ainſi comme elle eſt aux priſes bien eſtroites & bien jointes avec la maladie, qu'on ſecoure ſon adverſaire au lieu d'elle, & qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or je di que non en la Medecine ſeulement, mais en pluſieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les ſaillies Poëtiques, qui emportent leur autheur, & le raviſſent hors de ſoi, pourquoi ne les attribuerons-nous à ſon bonheur, puiſqu'il confeſſe lui-meſme qu'elles ſurpaſſent ſa ſuffiſance & ſes forces, & les recognoit venir d'ailleurs que de ſoi, & ne les avoir aucunement en ſa puiſſance: non plus que les Orateurs ne diſent avoir en la leur ces mouvements & agi-

tations extraordinaires, qui les pouſſent au delà de leur deſſein ?

Il en eſt de meſmes en la Peinture, qu'il eſchappe par fois des traits de la main du Peintre ſurpaſſans ſa conception & ſa ſcience, qui le tient lui-meſme en admiration, & qui l'eſtonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment, la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces & beautez qui s'y treuvent, non ſeulement ſans l'intention, mais ſans la cognoiſſance meſme de l'ouvrier. Un ſuffiſant Lecteur deſcouvre ſouvent ès Eſcrits d'autrui, des perfections autres que celles que l'auteur y a miſes & apperçuës, & y preſte des ſens & des viſages plus riches.

Quant aux entrepriſes militaires, chaſcun void comment la fortune y a bonne part. En nos conſeils meſmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du ſort & du bonheur meſlé parmi : car tout ce que noſtre ſageſſe peut, ce n'eſt pas grand' choſe. Plus elle eſt aiguë & vive,

plus elle trouve en ſoi de foibleſſe, & ſe deffie d'autant plus d'elle-meſme. Je ſuis de l'advis 9 de Sylla: & quand je me prens garde de près aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voy, ce me ſemble, que ceux qui les conduiſent, n'y employent la deliberation & le conſeil, que par acquit; & que la meilleure part de l'entrepriſe, ils l'abandonnent à la fortune; & ſur la fiance qu'ils ont à ſon ſecours, paſſent à tous les coups au delà des bornes de tout diſcours. Il ſurvient des allegreſſes fortuites, & des fureurs eſtrangeres parmi leurs deliberations, qui les pouſſent le plus ſouvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, & qui groſſiſſent leur courage au deſſus de la raiſon. D'où il eſt advenu à pluſieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conſeils teme-

9 *Qui oſtat l'envie à ſes faits, en louant ſouvent ſa bonne fortune, & finalement en ſe ſurnommant* Fauſtus, *la Fortune*, &c. Plutarque: *Comment on ſe peut louer ſoi-meſme*, &c. Chap. IX verſion d'Amyot.

raires

raires, d'alleguer à leur gens, qu'ils y eſtoient conviez par quelque inſpiration, par quelque ſigne & prognoſtique.

Voila pourquoi en cette incertitude & perplexité, que nous apporte l'impuiſſance de voir & choiſir ce qui eſt le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens & circonſtances de chaque choſe tirent quant elle, le plus ſeur, quand autre conſideration ne nous y convieroit, eſt, à mon advis, de ſe rejetter au parti, où il y a plus d'honneſteté & de juſtice: & puiſqu'on eſt en doubte du plus court chemin, tenir tousjours le droit. Comme en ces deux exemples, que je viens de propoſer, il n'y a point de doubte, qu'il ne fuſt plus beau & plus genereux à celui qui avoit receu l'offenſe, de la pardonner que s'il eſt fait autrement. S'il en eſt mesadvenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce ſien bon deſſein: & ne ſçait on, quand il euſt pris le parti contraire, s'il euſt eſchappé la fin, à laquelle ſon

deſtin l'appelloit ; & s'il euſt perdu la gloire d'une telle humanité.

Il ſe void dans les Hiſtoires, forces gens, en cette crainte ; d'où la plus part ont ſuivi le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faiſoit contre eux, par vengeance & par ſupplices : mais j'en vois fort peu auſquels ce remede ait ſervi ; teſmoins tant d'Empereurs Romains. Celui qui ſe trouve en ce danger, ne doit pas beaucoup eſperer ni de ſa force, ni de ſa vigilance. Car combien eſt-il mal-aiſé de ſe garantir d'un ennemi, qui eſt couvert du viſage du plus officieux ami que nous ayons ; & de cognoiſtre les volontez & penſements interieurs de ceux qui nous aſſiſtent ? Il a beau employer des nations eſtrangeres pour ſa garde, & eſtre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez : Quiconque [10] aura ſa vie à meſpris, ſe rendra toujours maiſtre de celle d'autrui.

Et puis ce continuel ſoupçon, qui met

[10] Quiſquis vitam ſuam contempſit, tuæ dominus eſt. *Senec.* Epiſt. IV.

le Prince en doubte de tout le monde, lui doit ſervir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion eſtant adverti que Callippus eſpioit les moyens de le faire mourir, n'eût jamais le cœur d'en informer, 11 diſant qu'il aimoit mieux mourir que vivre en cette miſere, d'avoir à ſe garder non de ſes ennemis ſeulement, mais auſſi de ſes amis. Ce qu'Alexandre repreſenta bien plus vivement par effect, & plus roidement, quand, ayant eu advis par une Lettre de Parmenion, que Philippus ſon plus cher Medecin eſtoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoiſonner; en meſme temps qu'il donnoit à lire ſa Lettre à Philippus, 12 il avala le breuvage qu'il lui avoit preſenté. Fut-ce pas exprimer cette reſolution que ſi ſes amis le vouloient tuer, il con-

11 Plutarque dans *les dits notables des anciens Roys*, &c.

12 Quinte-Curce, C. III, c. 6. *Epiſtolam a Parmenione miſſam ſiniſtrâ manu tenens, accipit poculum, & haud interitus, tùm Epiſtolam Philippum legere jubet*, &c.

ſentoit qu'ils le puiſſent faire ? Ce Prince eſt le ſouverain patron desacts hazardeux, mais je ne ſçai s'il y a traict en ſa vie, qui ait plus de fermeté que ceſtui-ci, ni une beauté illuſtre par tant de viſages. Ceux qui preſchent aux Princes la deffiance, ſi attentive, ſous couleur de leur preſcher leur ſeureté, leur preſchent leur ruine & leur honte. Rien de noble ne ſe faict ſans hazard. J'en ſçai un de courage très-martial de ſa complexion & entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles perſuaſions : Qu'il ſe reſſerre entre les ſiens, qu'il n'entende à aucune reconciliation de ſes anciens ennemis, ſe tienne à part, & ne ſe commette entre mains plus fortes, quelque promeſſe qu'on lui face, quelque utilité qu'il y voye. J'en ſçai un autre, qui a ineſperement advancé ſa fortune, pour avoir pris conſeil tout contraire.

La hardieſſe dequoi ils cherchent ſi avidement la gloire, 13 ſe repreſente, quand

13 *Eclatte, ſe fait voir.* Dans l'édition in-4to de 1588, il y a, *ſe preſente.*

il eſt beſoin, auſſi magnifiquement en pourpoint qu'en armes : en un cabinet, qu'un camp : le bras pendant que le bras levé. La prudence ſi tendre & circonſpecte eſt mortelle ennemie des hautes executions [* Scipion ſceut, 14 pour pratique la volonte de Syphax, quittant ſon armée, & abandonnant l'Eſpaigne, douteuſe encore ſous ſa nouvelle conqueſte, paſſer en Afrique, dans deux ſimples vaiſſeaux, pour ſe commettre en terre ennemie à la puiſſance d'un Roi barbare, à une foi incognue, ſans obligation, ſans hoſtage, ſous la ſeule ſeureté de la grandeur de ſon propre courage, de ſon bonheur, & de la promeſſe de ſes hautes eſperances a

* Depuis Scipion ſceut, &c. juſqu'à ces mots : *fidem obligat* : j'enferme tout entre deux Crochets & l'on verra dans la note ſuivante pourquoi je me ſuis aviſé de cet expedient, qui ſauve un grand embarras au Lecteur, & une eſpece de contradiction à Montagne.

14 *Pour gagner Syphax, pour l'attirer dans les intérêts des Romains.*

a La confiance que nous prenons en autrui, nous gagne ſouvent la ſienne. *Tite-Live* L. XXII, c. 22.

Habita fides ipſam plerumque fidem obligat.] A une vie ambitieuſe & fameuſe, il faut 15 au rebours preſter peu, & porter la bride courte aux ſoupçons. La crainte & la deffiance attirent l'offenſe & la convient. Le plus deffiant 16 de nos Rois eſtablit ſes affaires, principalement pour avoir volontairement abandonné & commis ſa vie & ſa liberté, entre les mains

15 Cette maxime, qu'*à une vie ambitieuſe & fameuſe, il faut prêter peu aux ſoupçons, & leur tenir la bride courte*, paroît mal placée ici, ſurtout à cauſe du mot *au rebours* qui ſemble la mettre en oppoſition avec ce qui précede immédiatement. Mais Montagne n'employe ici ce mot, que pour lier cette maxime avec ce qu'il avoit dit, avant de parler de Scipion, *Que la prudence ſi tendre & circonſpecte, eſt mortelle ennemie des hautes executions.* C'eſt ce qui paroît à l'œil dans l'édition in-4to de 1588, où immédiatemement après ces derniers mots *Montagne* avoit dit, *A une vie ambitieuſe & fameuſe, il faut au rebours, preſter peu, & porter la bride courte aux ſoupçons.* Ce qu'il a mis depuis entre deux, touchant Scipion, n'a ſervi qu'à gâter la liaiſon du diſcours, en ſéparant ces deux propoſitions qui étoient jointes fort naturellement enſemble.

16 *Louis XI.* — Mémoires de *Philippe de Commines*, Liv. II. ch. 5 & 6 où l'Hiſtorien blâme fort cette action de Louis XI, qui ſe mit par là en grand danger, ch. 7 & 9.

de ſes ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eux, afin qu'ils la prinſſent de lui. A ſes Legions mutinées & armées contre lui, Ceſar oppoſoit ſeulement l'authorité de ſon viſage, & la fierté de ſes paroles ; & ſe fioit tant à ſoi & à ſa fortune qu'il ne craignoit point de l'abandonner & commettre à une armée ſeditieuſe & rebelle.

b *ſtegit aggere fultus*
Ceſpitis intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens.

Mais il eſt bien vrai, que cette forte aſſeurance ne ſe peut repreſenter bien entiere, & naifve, que par ceux auſquels l'imagination de la mort, & du pis qui peut advenir après tout, ne donne point d'effroi ; car de la preſenter tremblante encore, douteuſe & incertaine, pour le ſervice d'une importante reconciliation, ce n'eſt rien faire qui vaille. C'eſt un ex-

b D'un air intrépide il parut debout ſur le haut du rempart, & mérita d'être craint en ne craignant rien lui même. *Lucan.* L. V. *vſ.* 316 &c.

cellent moyen de gagner le cœur & la volonté d'autrui, de s'y aller ſouſmettre & fier, pourvu que ce ſoit librement, & ſans contrainte d'aucune neceſſité, & que ce ſoit en condition qu'on y porte une fiance pure & nette; le front au moins deſchargé 17 de tout ſcrupule. Je vis en mon enfance, un Gentil-homme commandant à une grande ville, empreſſé à l'eſmotion d'un Peuple furieux. Pour eſteindre ce commencement de trouble, il prit parti de ſortir d'un lieu très-aſſeuré où il eſtoit, & ſe rendre à cette tourbe mutine: d'où mal lui prit, & y fut miſerablement tué. Mais il ne me ſemble pas que ſa faute fuſt tant d'eſtre ſorti; ainſi qu'ordinairement on le reproche à ſa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de ſoubmiſſion & de molleſſe: & d'avoir voulu endormir cette rage, pluſtoſt en ſuivant qu'en guidant, & en requerant pluſtoſt qu'en remontrant: & eſtime qu'une gracieuſe ſeverité, avec un

17 *De toute marque de crainte & de défiance.*

commandement militaire, plein de ſecurité & de confiance, convenable à ſon rang & à la dignité de ſa charge, lui euſt mieux ſuccedé, au moins avec plus d'honneur & de bienſeance. Il n'eſt rien moins eſperable de ce monſtre ainſi agité, que l'humanité & la douceur : il recevra bien pluſtot la reverence & la crainte. Je lui reprocherois auſſi, qu'ayant pris une reſolution pluſtoſt brave à mon gré, que temeraire, de ſe jetter foible & en pourpoint, emmy cette mer tempeſtueuſe d'hommes inſenſez, il la devoit 18 avaller toute, & m'abandonner ce perſonnage. Là où il lui advint après avoir recogneu le danger de près, de ſaigner du nez, & d'alterer encore depuis cette contenance démiſe & flatteuſe, qu'il avoit entreprinſe en une contenance effrayée : chargeant ſa voix & ſes yeux d'eſtonnement & de penitence : cherchant à 19 conniller & à ſe

18 *Il devoit ſoutenir abſolument ſa premiere réſolution, ſans abandonner ce perſonnage.*

19 *Conniller* c'eſt *eſquiver, ſe dérober*, comme

deſrober, il les enflamma & appella ſur ſoi.

On deliberoit de faire une monſtre generalle de diverſes troupes en armes, (c'eſt le lieu de vengeances ſecrettes; & n'eſt point où en plus grande ſeurete on les puiſſe exercer) il y avoit publiques & notoires apparences, qu'il n'y foiſoit pas fort bon pour aucuns, auſquels touchoit la principalle & neceſſaire charge de les recognoiſtre. Il s'y propoſa divers conſeils, comme en choſe difficile, & qui avoit beaucoup de poids & de ſuitte. Le mien fut qu'on evitaſt ſurtout de donner aucun teſmoignage de ce doubte, & qu'on s'y trouvaſt & meſlaſt parmi les files, la teſte droicte & le viſage ouvert; & qu'au lieu d'en retrancher aucune choſe (à quoi les

Montagne l'explique lui-même. ---- A propos d'un autre paſſage des *Eſſais*, Liv. II. ch. 12. p. 339, où ce mot eſt encore emp'oyé, Menage remarque dans ſon Dictionnaire Etymologique, que cette façon de parler, qui eſt fort en uſage dans l'Anjou, a pris ſon origine des Lapereaux que nous appellions autrefois *Connils*, leſquels vont ſe cachant dans les haies.

autres opinions viſoient le plus) au contraire, l'on ſollicitaſt les Capitaines d'advertir les ſoldats de faire leurs falves belles & gaillardes en l'honneur des aſſiſtants, & n'eſpargner leur poudre. Cela ſervit de gratification envers ces troupes ſuſpectes, & engendra dès-lors en avant une mutuelle & utile confidence.

La voie qu'y tint Julius Ceſar, je trouve que c'eſt la plus belle qu'on y puiſſe prendre. Premierement il eſſaya par clemence, à ſe faire aimer de ſes ennemis meſmes, ſe contentant aux conjurations qui lui eſtoient deſcouvertes, de declarer ſimplement qu'il en eſtoit adverti. Cela fait il prit une très-noble reſolution, d'attendre ſans effroi & ſans ſollicitude, ce qui lui en pourroit advenir, s'abandonnant & ſe remettant à la garde des Dieux & de la fortune. Car certainement c'eſt l'eſtat où il eſtoit quand il fut tué.

Un eſtranger ayant dict & publié par tout qu'il pourroit inſtruire Dionyſius Tiran de Siracuſe, d'un moyen de ſentir &

deſcouvrir en toute certitude, les parties que ſes ſubjects machineroient contre lui, s'il lui vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionyſius en eſtant adverti, le fit appeller à ſoi, pour s'eſclaircir d'un art ſi neceſſaire à ſa conſervation : cet eſtranger lui dict, qu'il n'y avoit pas d'autre art, ſinon qu'il lui fit delivrer un talent, & ſe vantaſt d'avoir appris de lui un ſingulier ſecret. Dionyſius 20 trouva cette invention bonne, & lui fit compter ſix cent eſcus. Il n'eſtoit pas vrai-ſemblable, qu'il euſt donné ſi grande ſomme à un homme incogneu, qu'en recompenſe d'un très-utile apprentiſſage ; & ſervoit cette reputation à tenir ſes ennemis en crainte. * Pourtant les Princes ſagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dreſſe contre leur vie, pour faire croire qu'ils ſont bien advertis, & qu'il ne ſe

20 Plutarque dans *les dits notables des anciens Roys, &c.*

* Montagne dit ici *pourtant* au lieu de *partant, pourquoi* : il a fait encore ailleurs la même faute.

peut rien entendre dequoi ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence : mais cette-ci est la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des 21 monopoles que ce Peuple dressoit contre lui, par Mattheo dit Morozo, complice d'icelles, il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, & ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval,

---

11 *C'est-à-dire*, conspirations. Rabelais s'est servi du mot de *Monopole* dans ce sens-là. *Pleust à Dieu*, dit-il, parlant des mutineries du peuple de Paris, *que je sceusse l'officine en laquelle sont forgés ces Schismes &* Monopoles, *pour les mettre en évidence ès confrairies de ma paroisse*, L. I. ch. 17. p. 207. Edit. d'Amst. d'*Henri Desbordes*, sous le nom feint d'*Henri Bordesius*. ---- *Monopole*, conspiration, conjuration, *Nicot*.

qui avoit charge de le prendre, paſſa tout joignant un halier, où il s'eſtoit tapy, & faillit de le deſcouvrir : mais lui ſur ce point-là conſiderant la peine & les difficultez, auſquelles il avoit desja ſi long-temps duré, pour ſe ſauver des continuelles & curieuſes recherches qu'on faiſoit de lui par tout; le peu de plaiſir qu'il pouvoit eſperer d'une telle vie, & combien il lui valoit mieux paſſer une fois le pas, que demeurer tousjours en cette tranſe, lui-meſme les r'appella, & leur trahit ſa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oſter eux & lui d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'eſt un conſeil un peu gaillard : ſi croisje, qu'encore vaudroit-il mieux le prendre que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puiſque les proviſions qu'on y peut apporter ſont pleines d'inquietude, & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle aſſeurance ſe preparer à tout ce qui en pourra advenir; & tirer

quelque conſolation de ce qu'on n'eſt pas aſſeuré qu'il advienne.

Fin du Tome premier.

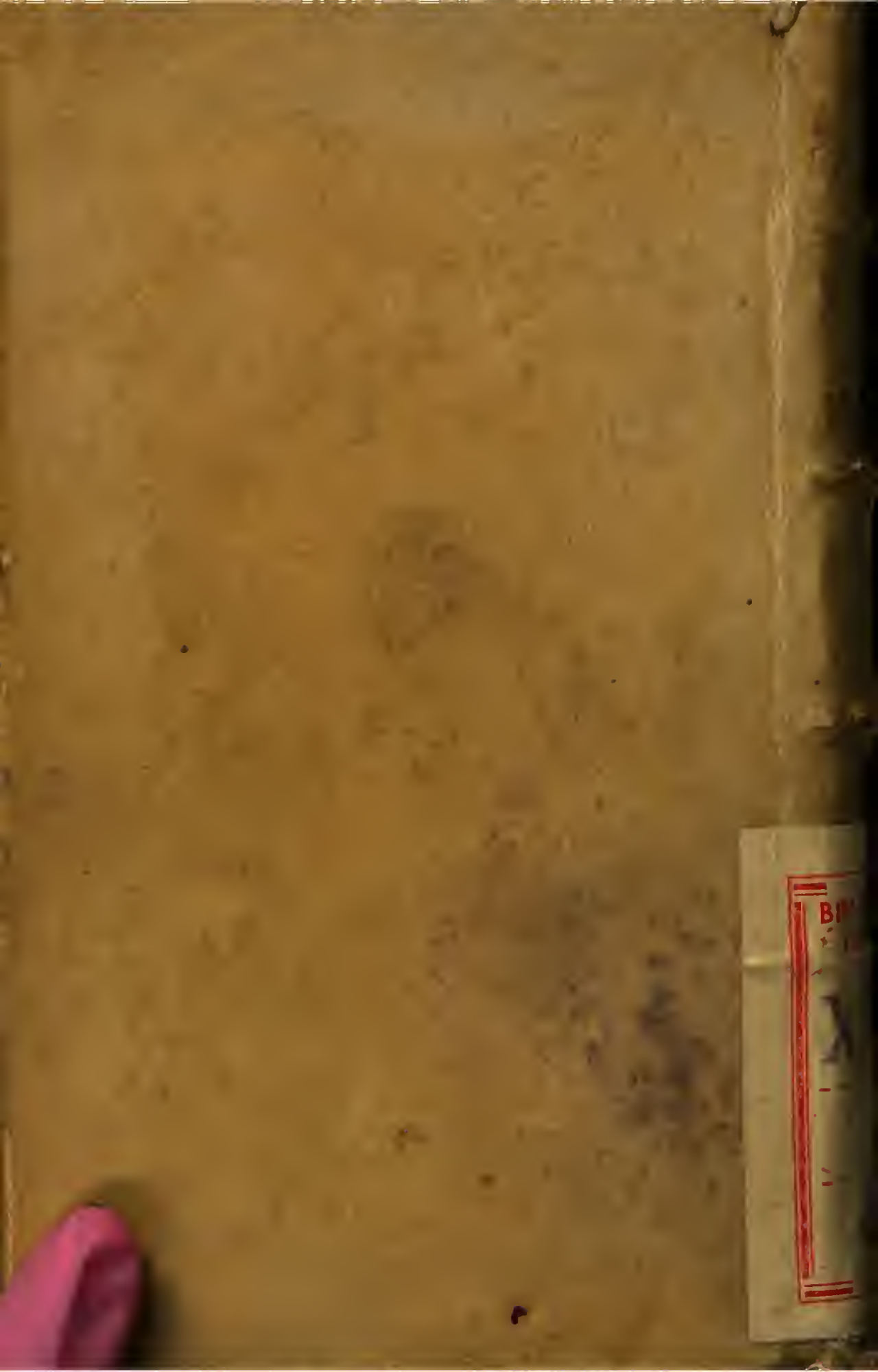
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome I.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *Par divers moyens, on arrive à pareille fin.* page 1
CHAP. II. *De la triſteſſe.* 13
CHAP. III. *Nos affections s'emportent au-delà de nous.* 22
CHAP. IV. *Comme l'ame deſcharge ſes paſſions ſur des objets faux, quand les vrais lui deffaillent.* 42
CHAP. V. *Si le Chef d'une place aſſiégée doit ſortir pour parlementer.* 49
CHAP. VI. *L'heure des Parlements dangereuſe.* 56
CHAP. VII. *Que l'intention juge nos actions.* 63
CHAP. VIII. *De l'oiſiveté.* 67
CHAP. IX. *Des Menteurs.* 70

CHAP. X. *Du parler prompt ou tardif.* 84
CHAP. XI. *Des Prognoſtications.* 90
CHAP. XII. *De la Conſtance.* 102
CHAP. XIII. *Cérémonie de l'entrevue des Rois.* 108
CHAP. XIV. *On eſt puni pour s'opiniâtrer en une Place ſans raiſon.* 112
CHAP. XV. *De la punition de la couardiſe.* 115
CHAP. XVI. *Un trait de quelques Ambaſſadeurs.* 119
CHAP. XVII. *De la peur.* 128
CHAP. XVIII. *Qu'il ne faut juger de notre heure qu'après la mort.* 136
CHAP. XIX. *Que philoſopher, c'eſt apprendre à mourir.* 144
CHAP. XX. *De la force de l'imagination.* 189
CHAP. XXI. *Le profit de l'un eſt dommage de l'autre.* 219
CHAP. XXII. *De la Couſtume, & de ne changer ayſément une Loy reçue.* 221
CHAP. XXIII. *Divers événémens de même conſeil.* 269

Fin de la Table des Chap. du Tom. I.

Dol
146 7554

XLIII
A
51